











# ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

ÉDITION AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



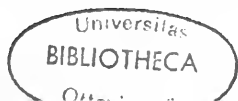
A PARIS,

CHEZ CUSSAC, LIBRAIRE,

rue & carrefour S. Benoît, N° 41.

M. D C C. L X X V I I.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



PS  
1051  
1838  
1787  
V.S.  
1841  
1841

G A S T O N

*E T*

B A Y A R D,


TRAGÉDIE,

*E T*

PIECES RELATIVES AU MÊME SUJET.

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto






## A V I S.

*P*OUR mettre le Lecteur à portée de juger jusqu'à quel point M. de Belloy , dans la Pièce qu'on va voir , a suivi l'Histoire , & jusqu'à quel point il s'en est écarté , on placera ici deux morceaux de l'Editeur , relatifs au sujet de la Pièce. Le premier , qui est une vie abrégée de Gaston de Foix , Duc de Nemours , l'un des Héros du Poëme , avoit paru dans un Recueil imprimé en 1756 , & reparoit avec des changemens : l'autre , qui est un Eloge du Chevalier Bayard , a été composé en 1768 , & n'a jamais été imprimé. Le premier de ces deux Ouvrages est purement historique : le second appartient plus au genre oratoire ; on y suppose les faits connus , & on les rappelle , ou on les indique , plutôt qu'on ne les raconte.



1000

1000



# LETTRE

## HISTORIQUE

SUR

### GASTON DE FOIX,

DUC DE NEMOURS.

**I**L est peut-être assez singulier que , parmi tant de Biographes, il ne se soit pas trouvé un seul Auteur connu, qui ait écrit la vie de Gaston de Foix , Duc de Nemours , neveu de Louis XII, le Héros le plus brillant , & le plus rapide Vainqueur que la France ait produit. Une circonstance cependant excusé cette négligence , ou cet oubli ; c'est la courte durée de sa vie , qui , cachée , pour ainsi dire , dans un coin de l'Histoire , semble se dérober aux regards de la postérité. Elle offre à peine , en effet , deux années à parcourir. Avant 1511 , on ne fait que très-peu de chose de Gaston , qui étoit à peine sorti de l'enfance , & dès le commencement de 1512 , il n'étoit plus.

A iij

## 6 LETTRE HISTORIQUE

Jamais on n'a fait tant de grandes choses dans un si petit espace de temps (1). Gaston fut surnommé *le foudre de l'Italie*. En effet, les comparaisons trop usées de torrens & de foudres pourroient seules exprimer cette activité incroyable, qui sembloit le multiplier & le rendre présent par-tout dans un même moment. Il fut surnommé aussi *l'Achille François*.

On dit que sous Charles VII, au milieu des discordes fatales de l'Angleterre & de la France, l'obscur Arondel, pour avoir reçu au talon le coup de la mort, qu'il eût été plus glorieux de recevoir pardevant, obtint le nom d'*Achille Anglois*, nom que l'impétueux Talbot méritoit alors davantage : mais combien le nom d'*Achille François* convenoit-il mieux, sous Louis XII, au jeune Nemours ! Il eut avec le Héros Grec, tous les traits de conformité que donne l'héroïsme ; il en eut la valeur, l'éclat, l'ardeur pour la gloire, le mépris pour la vie ; il eut de plus que lui la douceur & la prudence, quoiqu'une imprudence lui ait coûté la vie ; il trouva enfin ,

---

(1) » De si peu de vie qu'il eut, cette Histoire fera  
 » ample mention : car il mérite bien être chroniqué en  
 » toutes sortes », dit de lui l'Historien du Chevalier Bayard.

comme Achille , la mort à vingt-quatre ans , dans le sein de la victoire.

GASTON DE FOIX étoit fils de Jean de Foix , Vicomte de Narbonne , & de Marie d'Orléans , sœur de Louis XII. Il fut élevé à la Cour de ce Prince , qui conçut pour lui une tendresse de père , & lui donna le Duché de Nemours , réuni à la Couronne en 1503 , par la mort de Louis d'Armagnac , tué à la bataille de Cérisy-les-Bois. Le génie belliqueux de GASTON éclata dès sa plus tendre enfance , & sembloit s'indigner d'être captivé par la foiblesse de l'âge. Presque insensible aux avantages de la naissance , de la fortune , de la faveur , GASTON n'étoit frappé que de l'aspect d'un camp , du bruit des armes , du spectacle des évolutions militaires.

Les circonstances n'étoient que trop favorables à ces dispositions héroïques. Marguerite d'Autriche , fille de Maximilien , venoit de faire jurer à Cambray la ruine de Venise , de cette ambitieuse Venise , qui s'étoit enrichie des dépouilles de tous ses voisins , & dont la puissance , accrue par mille usurpations , excitoit depuis long-temps les murmures , la jalousie & l'inquiétude de l'Europe. Le Pape , l'Empereur , les Rois de France & d'Arragon , tous ennemis irréconciliables les uns des

## § LETTRE HISTORIQUE

autres, entrèrent dans cette alliance, que les intrigues du Pape rendirent depuis si funeste à la France.

Ce Pape étoit Jules II, homme ambitieux, violent, né pour les affaires, & sur-tout pour la guerre, & qui se regardoit moins comme le Successeur du premier des Apôtres, que du premier des Césars; il avoit eu pour concurrent à la Tiare le vertueux d'Amboise, dont la mémoire est encore adorée des François. D'Amboise avoit vingt-quatre voix; Jules, alors Cardinal de la Rovere, n'en ayant que dix-neuf, saisit les clefs, déclarant avec audace qu'il formeroit plutôt un Schisme, que d'abandonner ses prétentions. L'idée d'un Schisme alarma la piété sincère du Cardinal d'Amboise, qui sacrifia ses droits au bien de la paix. Le nouveau Pape, passant sur le pont du Tibre, jette dans le fleuve les clefs de Saint Pierre, & demande l'épée de Saint Paul : bien-tôt on le vit joindre la fourberie raffinée d'un Politique aux inclinations turbulentes d'un Conquérant. Oppresseur de l'Italie, il en voulut paroître le Libérateur; il n'aspira qu'à l'asservir, en y détruisant tout autre pouvoir que le sien; il divisa, il combattit, il trompa tous les Souverains de l'Europe; il fut sur-tout l'ennemi éternel de Louis XII, qui le



ménagea trop ; il fit enfin le malheur du Monde Chrétien, d'Amboise en eût fait les délices.

Maximilien occupoit alors , sans éclat , le Trône Impérial : toujours avare & toujours indigent, il vendoit au plus offrant ses foibles secours : il avoit reçu de la France diverses injures qu'il n'avoit point vengées, par impuissance & par irrésolution ; il se contentoit de les écrire en lettres rouges sur un livre, que les bienfaits de Louis XII lui firent brûler dans la suite : allié inutile , ennemi peu redoutable , il n'eut qu'une part très-médiocre aux révolutions arrivées dans l'Europe sous son regne.

Si la politique consiste à promettre ce qu'on ne veut point exécuter , à tromper ceux mêmes qui s'y attendent , à violer les engagemens les plus sacrés , à rompre sans remords tous les liens qui attachent les hommes, Ferdinand, Roi d'Arragon ; mari de la célèbre Isabelle de Castille , mérita en effet les éloges que les Historiens Castillans prodiguent à sa politique, comme il mérita le titre de *Catholique* , si ce titre s'acquiert par des égards moitié politiques , moitié superstitieux pour le Saint Siège.

Louis déployoit en vain dans ses Traités

avec tous ces Princes , une bonne foi , une droiture héroïque qui n'étoit pas faite pour eux ; il ne rougissoit point d'être la dupe de Ferdinand , il croyoit que la honte retomboit sur le trompeur. » *Votre beau-père peut être*  
 » *perfidé tant qu'il voudra* , disoit-il à l'Archiduc Philippe , *ne craignez pas que je*  
 » *l'imite. Le Royaume ( 1 ) que ses artifices*  
 » *m'ont enlevé peut être reconquis ; mais l'honneur*  
 » *qu'il a perdu ne se recouvre jamais.* «

Tels étoient les sentimens que ce grand Roi inspiroit au jeune GASTON ; tels étoient les exemples qu'il lui donnoit : sentimens & exemples admirables dans un Monarque, mais nécessaires à tous les hommes dans quelque rang que la fortune les place.

Si l'incompatibilité des caractères rendoit comme impossible l'union de tous ces Princes, l'opposition des intérêts étoit encore un obstacle bien plus puissant. Jules aspirait à régner seul en Italie ; il en vouloit écarter & les Impériaux & les Castillans, mais sur-tout les François ; il avoit pour leur Roi & son sage Ministre, autrefois ses bienfaiteurs, cette haine envenimée, fille de l'ingratitude & de l'envie, que la vertu inspire toujours au vice, quand

---

( 1 ) De Naples.

elle ne le corrige pas. Cependant par la Ligue de Cambray, le Pape alloit contribuer à l'agrandissement de ses Rivaux en Italie, & détruire lui-même ses vastes projets.

Ferdinand qui, après avoir envahi le Royaume de Naples sur les François, vouloit encore leur arracher le Milanès, ouvroit cependant à des ennemis si justement irrités, les routes de la vengeance, en favorisant leurs entreprises dans l'Italie.

Louis, à qui sa première association avec Ferdinand avoit déjà coûté le Royaume de Naples, devoit craindre que la seconde ne lui coûtât le Milanès; il n'ignoroit pas les projets de Ferdinand, il alloit peut-être lui en faciliter l'exécution.

Maximilien étoit le seul à qui cette Ligue parût être favorable, parce qu'elle lui procuroit des possessions en Italie, où il n'en avoit point. Mais il y eût toujours été le plus foible, & les Rois de France & d'Espagne l'en eussent toujours chassé quand ils l'auroient voulu; il étoit vraisemblable qu'il ne recueilleroit pour fruit de ses travaux que de la honte & de la perte.

D'ailleurs la ruine des Vénitiens devoit nécessairement élever trop haut quelqu'un de leurs destructeurs, & affoiblir trop les autres :

le système de la Balance de l'Italie demandoit qu'on ménageât cette République, qu'on dissimulât ses usurpations, & qu'on attendît d'autres conjonctures pour les lui ravir.

Telles étoient les difficultés qu'il falloit vaincre pour former la Ligue de Cambray ; elles n'effrayèrent point Marguerite d'Autriche. Eblouie par des apparences de profit pour l'Empereur Maximilien, son père, elle entreprit d'avengler toutes les autres Puissances sur leurs intérêts, & elle y réussit ; elle essuya seulement quelques contradictions un peu vives de la part du Cardinal d'Amboise, Plénipotentiaire de France à Cambray ; *& nous sommes, Monseigneur le Légat & moi, cuidié prendre au poil*, disoit-elle elle-même dans une lettre aux Ambassadeurs du Prince de Castille.

Au reste, tous ces Alliés risquoient beaucoup moins qu'il ne paroïssoit : chacun d'eux avoit devant les yeux la ressource infailible de manquer à ses engagements, l'espérance de reprendre aux dépens de ses Confédérés les Domaines que la République lui retenoit, & celle de voir naître les occasions désirées de conquête & d'agrandissement.

Louis seul devoit être la victime de sa bonne foi avec de tels Alliés : son imprudence étoit

inexcusable ; il prenoit pour ennemis les Vénitiens , les seuls Alliés sûrs qu'il pût avoir en Italie ; puisque c'étoient les seuls qui n'eussent pas d'intérêts contraires aux siens ; il se livroit à des Alliés dangereux , toujours intéressés à le trahir , & dont il avoit souvent éprouvé l'infidélité. Un ressentiment aveugle , quoique juste , contre les Vénitiens , l'entraîna dans cette Ligue fatale ; ces fiers Républicains lui avoient manqué en plusieurs occasions , & ils venoient de combler la mesure , en traitant sans lui avec l'Empereur. Louis sentit trop vivement cet outrage ; la vengeance égara une fois ce Monarque si doux & si modéré ; sa haine éclata dans le Conseil ; elle dicta tous les suffrages. Poncher , Evêque de Paris , fut le seul qui osa résister à sa passion , & lui rappeler ses véritables intérêts : on put admirer son courage , mais on se garda bien de l'imiter ; sa voix fut à peine entendue ; la Ligue de Cambray & la destruction de Venise furent résolues.

Ce qu'il y eut de plus étonnant dans cette affaire , ce fut le secret avec lequel elle fut conduite. Toute l'Europe avoit des Plénipotentiaires à Cambray ; cependant il n'échappa rien qui pût donner le moindre soupçon aux Vénitiens ; on leur dit qu'il s'agissoit

## 14 LETTRE HISTORIQUE

d'accorder le Duc de Gueldres avec le Prince de Castille , & ils le crurent. Leur étonnement égala leur effroi , quand ils se virent tout-à-coup accablés par les excommunications du Pape , & par les armes des François , double fléau pour des Peuples peu belliqueux & très-soumis au Saint Siège.

Tandis que Ferdinand & Maximilien rassembloient lentement leurs troupes, Louis XII passoit la rivière d'Adde à la tête de quarante mille hommes : GASTON suivoit ses pas ; il entroit dans cette carrière de périls & de gloire qu'il devoit remplir avec tant de succès ; il combattit sous les yeux de Louis XII , à la bataille d'Aignadel , comme Philippe le Hardi , Duc de Bourgogne , combattit à côté du Roi Jean à la bataille de Poitiers : mais Philippe , pour prix d'une vaine intrépidité , n'avoit partagé que le désespoir & la captivité de son père : GASTON , au contraire , joignant à dix-huit ans la prudence d'un Général à la valeur d'un Soldat , vit son Roi triompher , eut l'honneur de contribuer à sa victoire , & mérita les éloges de l'Alviane , estimé alors le plus grand homme de guerre de l'Europe. Cette journée fut également glorieuse & infortunée pour ce Général des Vénitiens : on admira la disposition de son armée ; on ad-



mira encore plus ce courage intrépide qui le précipitoit dans les plus grands dangers : il succomba enfin sous la valeur des François ; ses troupes furent dispersées ; il essaya en vain de les rallier. Renversé d'un coup de lance dont il eut un œil crevé, il fut pris & présenté au Roi, qui lui prouva, par son accueil, qu'il savoit estimer le mérite dans un ennemi. Mais tandis qu'il le consolait de sa disgrâce, on entendit tout-à-coup sonner l'alarme dans le camp des François ; le Roi qui en avoit donné l'ordre pour rallier ses Soldats, feignit d'être surpris. *Qu'est-ce*, dit-il à l'Alviane, *vos gens sont difficiles à contenter, ils veulent en tâter une seconde fois ?* Sire, répondit l'Alviane, *s'il y a plus fait d'armes aujourd'hui, il faut que vos gens s'entrebattent : pour les nôtres, vous les avez gouvernés de manière, que de quinze jours ne les reverrez en face.*

Louis XII, poursuivant le cours de ses conquêtes, reprit en quinze jours toutes les places que les Vénitiens lui détenoient ; celles qui appartennoient à l'Empire, ou à la Maison d'Autriche, lui offrirent aussi leurs clefs ; il eut la générosité de les renvoyer à Maximilien, qui, sans rien faire pour la cause commune, recueillit du sein de son indolence les fruits de l'activité des François.

Les Vénitiens désespérant de pouvoir garder leurs possessions de terre ferme, se resserrèrent dans les Isles de leur Golphe. Cette superbe Venise, qui avoit insulté tant de Nations, apprit à son tour à souffrir des insultes : cinq ou six cents volées de canon tirées contre elle à coups perdus, de la Chaffousine, lui montrèrent ce que le Roi pouvoit faire, s'il eût eu plus d'ambition & moins d'équité.

Dans cette grande consternation, les Vénitiens ne s'abandonnèrent pourtant pas eux-mêmes. Des négociations utiles réparèrent le malheur de leurs armes ; ils détachèrent le Pape de la Ligue de Cambray, & le Pape en détacha les autres Alliés. Content des Vénitiens, il se livra tout entier à sa haine pour la France ; il lui suscita des ennemis de toutes parts ; il anima contre elle le jeune Roi d'Angleterre Henri VIII, par des exhortations & par des présens ; il souleva les Suisses par l'éloquence impétueuse & les intrigues adroites de Scheiner, Evêque de Sion, dont un Chapeau devoit récompenser les succès ; il conclut avec Ferdinand & les Vénitiens la Ligue qu'ils nommèrent *Sainte*, & dont l'objet principal étoit d'enlever le Milanès à la France.

Ce projet n'avoit pas en sa faveur le moindre prétexte d'équité ; les droits de Louis XII sur

le Milanès n'admettoient ni concurrence , ni restriction ; c'étoit le patrimoine de Valentine Visconti , son aïeule , femme de Louis , Duc d'Orléans , frère de Charles VI , assassiné , en 1407 , dans la rue Barbette , par le cruel Jean de Bourgogne.

Charles , Duc d'Orléans , & le Comte d'Angoulême , tous deux fils de Louis , furent faits prisonniers par les Anglois à la bataille d'Azincourt , & leur prison , qui dura vingt-cinq ans , les empêcha de recueillir la succession de Valentine leur mère.

Un Aventurier célèbre (1) , dont le père (2) avoit quitté la charrue pour les armes , profita de leur disgrâce , & s'empara du Milanès. Louis XI , qui haïssoit la Maison d'Orléans , & qui craignoit l'élévation des Princes de son Sang , favorisa cette usurpation , & Charles d'Orléans mourut sans l'avoir vu cesser.

Louis d'Orléans son fils , qui fut depuis Louis XII , ne put , sous le règne de Charles VIII , tenter l'expédition du Milanès : les persécutions de la Duchesse de Beaujeu , les intrigues de Bretagne , sa prison , la haine de Charles VIII , étoient des obstacles invincibles.

---

( 1 ) François Sforce.

( 2 ) Attendulo , Payfan du Cotignole.

Il parvint enfin au Trône par le chemin de l'utile adversité, & après avoir donné ses premiers soins au soulagement du Peuple, au maintien des Loix, à l'administration de la Justice, il entreprit, avec le secours des Vénitiens, alors ses amis, la conquête du Milanès; il chassa, sans peine, de ce Duché, le lâche Tyran qui le gouvernoit alors, & qui n'avoit rien de la vertu de ses pères : c'étoit Ludovic Sforce. Louis crut attacher les Milanois à son service, en leur donnant Trivulce, un de leurs compatriotes, pour Gouverneur : celui-ci fit tout ce qu'il falloit pour faire regretter la domination des Sforces; il développa, en toute occasion, un caractère si dur & si fier, il affecta sur ses égaux une supériorité si choquante, il protégea si hautement les Guelphes, il persécuta si imprudemment les Gibelins, qu'il poussa Milan à la révolte.

Sforce, moins odieux que Trivulce, arrivant dans cette ville à la tête d'une armée de Suisses & de Bourguignons, y fut reçu avec joie. Trivulce en sortit furieux & humilié; mais le triomphe de Sforce fut court. Livré aux François par les Suisses eux-mêmes, il passa dans la captivité le reste de ses jours, & Milan rentra sous l'obéissance du Roi.

Ce fut dans cette expédition que les Suisses commencèrent à irriter Louis XII, par l'usurpation de la ville de Bellinzzone, dont ils s'emparèrent en retournant dans leur pays. Cette place étoit pour eux la clef du Milanès; le Roi en exigea la restitution avec hauteur; les Suisses s'obstinèrent à la garder; & le Roi, qui avoit besoin de cette Nation belliqueuse pour d'autres expéditions, dévora cet outrage; mais, dans la suite, l'orgueil des Suisses augmentant à proportion du besoin qu'on pouvoit avoir de leurs services, ils les mirent enfin à si haut prix, que le Roi résolut de s'en passer, & d'employer à leur place les Ligues Grises. Les Suisses ne furent que trop sensibles à ce mépris; il restoit des rejetons de la famille des Sforces; ils résolurent de rétablir cette Maison à Milan, pour se venger de Louis XII. La Politique trouvoit son compte dans ce projet, aussi-bien que la Haine; ils n'eussent mis qu'un fantôme sur le Trône de Milan, & ils eussent régné sous le nom de ce Duc qui leur auroit dû sa Couronne, & qui n'auroit pu la conserver sans eux.

Tel étoit alors l'état des affaires de la France; un orage terrible & inévitable se formoit contre elle. Le Roi d'Angleterre la menaçoit sourdement; Jules, Ferdinand, &

les Vénitiens l'attaquoient ouvertement ; Maximilien hésitoit, délibéroit, & attendoit le succès pour se déterminer ; les Suisses furieux inondoient l'Etat de Milan ouvert de tous côtés & dénué de tout. On crut que le Roi consentoit à le perdre, lorsqu'on vit qu'au lieu d'y envoyer de puissans secours & des Capitaines expérimentés, il se contentoit d'en confier la défense au jeune GASTON qui n'avoit point encore eu de commandement.

Mais ses talens supérieurs, les ressources étonnantes de son génie, cette activité si propre à rétablir les affaires les plus désespérées, n'avoient pu échapper à la pénétration de Louis XII. Ce Monarque, qui se connoissoit en hommes, favoit qu'en envoyant Nemours, il envoyoit plus qu'une armée.

Nemours arrive ; il recueille les foibles débris des troupes Françoises ; il sent qu'une extrême prudence peut seule les conserver. Cependant seize mille Suisses ravageoient le Milanès sans obstacle ; Nemours s'approche ; il semble vouloir les attaquer ; les Suisses attendoient de sa jeunesse ce coup de désespoir, dont l'effet eût été de les rendre maîtres, par une seule bataille, de tout le Duché. Nemours démêle leurs vues, & leur cache les siennes ;



il ne fait pas une démarche qui ne tende à confirmer leur erreur ; il leur présente toujours les apparences d'une bataille prochaine ; il veut par-là les rendre moins attentifs sur la subsistance de leur armée , & les forcer , par la disette des vivres , à quitter un pays gardé avec soin , & dépourvu de tout ; il avoit eu la précaution de renfermer , autant qu'il l'avoit pu , toutes les provisions de bouche dans les Villes & dans les Châteaux.

Les Suisses s'étant avancés jusqu'à Galeria , GASTON vint se poster à Legnano. Les Suisses ne doutèrent plus de la bataille : GASTON sut l'éviter en paroissant toujours la chercher ; il se contentoit de fatiguer les Suisses par des escarmouches continuelles. » Je combats » quand cela me convient , & non pas quand » il plaît à l'ennemi « , répondit-il au Hérault que les Suisses lui avoient envoyé pour lui présenter la bataille. Ceux-ci , instruits du petit nombre de ses troupes , essayèrent de le forcer dans son camp : ils furent repoussés avec perte jusques dans Galeria. GASTON alors sortit de ses lignes , & recula jusqu'aux faubourgs de Milan , attirant toujours sur ses traces les ennemis uniquement attentifs à saisir l'instant d'une action décisive ; ils ne purent jamais le trouver ; & frustrés enfin de leur

espérance, ils semblèrent vouloir investir les François dans Milan. Mais GASTON étoit sans inquiétude à cet égard. Il avoit intercepté une Lettre des Suisses, dans laquelle ils se plaignoient de manquer d'artillerie & de vivres, & de ne recevoir aucunes nouvelles, ni du Pape, ni des Espagnols, ni des Vénitiens qui avoient promis de leur fournir tous les secours nécessaires : GASTON profita de cette Lettre, & fit garder les frontières avec tant de soin, que les Suisses n'eurent aucune nouvelle, ni des Cantons, ni des Confédérés.

Cependant GASTON remportoît tous les jours quelque avantage sur eux, soit par lui-même, soit par ses plus fameux Capitaines, la Fayette, d'Alègre, Conty, Bayard, &c. Ce dernier sur-tout, dont la valeur efface tout ce que la Fable offre de plus incroyable dans ce genre, immola un jour cinq cents Suisses aux mânes de son ami Conty qu'ils avoient tué la veille. Enfin affoiblis, épuisés par ces pertes continuelles, & incapables de résister à des Héros qui combattoient par sentiment encore plus que par devoir, les Suisses firent un mouvement pour gagner la rivière d'Adde & entrer dans le Bergamasque.

GASTON sortit alors de ses retranchemens;

il suivoit leur marche & la troubloit sans cesse ; il sembloit voler autour d'eux ; il les attaquoit en tête, en queue, en flanc. Son armée s'augmentoît tous les jours autant que l'armée ennemie dépérissoit. Il commençoit à pouvoir attendre la bataille sans la désirer, ni la craindre, lorsqu'un Officier Suisse vint, de la part de ses Compatriotes, lui offrir d'évacuer le Milanès, pourvu qu'on leur payât à l'instant un mois de solde. Cette proposition, qu'on leur eût faite avec plaisir, fut rejetée, parce qu'ils la faisoient : on marchanda, on offrit le quart de ce qu'ils demandoient. L'Officier revint le lendemain ; & pour punir les François d'avoir balancé, il demanda le double de ce qu'il avoit demandé d'abord. Cette fierté surprit ; on craignit qu'elle ne fût fondée ; on marchanda encore, & on offrit le double de ce qu'on avoit offert la veille ; ce n'étoit toujours que le quart de la demande actuelle. Le jour suivant, un Trompette vint déclarer à GASTON, avec menace, que son économie lui coûteroit cher ; que les Suisses ne vouloient plus d'accommodement, & qu'ils alloient faire la guerre la plus vive & la plus opiniâtre. Cependant tout ce grand appareil de menace & de fierté, couvroit la retraite des Suisses, qui, pendant

cette négociation , reprenoient secrètement la route du Lac de Côme , d'où ils rentrèrent dans leurs montagnes. On s'applaudit également de part & d'autre du succès de ce stratagème ; les Suisses crurent avoir trompé les François ; les François sentirent qu'ils avoient chassé les Suisses , & furent très-contens d'être délivrés d'eux à beaucoup meilleur marché qu'on n'avoit osé l'espérer.

C'est ainsi que , par un mélange admirable de la lenteur de Fabius & de la vivacité d'Annibal , GASTON assûra le Milanès à la France qui désespéroit de le conserver. Le Roi , que ce jeune Héros reproduisoit en Italie avec tant d'éclat , fut plus flatté encore de la gloire de son neveu , que de l'humiliation de ses ennemis & de la conservation de son patrimoine.

GASTON ne laissa point ses succès infructueux ; il fortifia le Milanès ; il augmenta ses troupes ; il profita de la réputation que sa bonne conduite lui avoit donnée , pour négocier utilement avec quelques Etats d'Italie ; il détermina Florence à la neutralité : c'étoit obtenir beaucoup de cette République , fortement prévenue contre la France. Il obtint davantage de Bologne ; elle étoit alors sous la domination des Bentivoglio , Maison

illustre d'Italie, ennemie irréconciliable du Pape; elle consentit à recevoir garnison François.

L'armée des Alliés parut enfin dans la Romagne; elle étoit commandée par Raimond de Cardonne, Viceroy de Naples, homme sans tête & sans courage, que le Pape appeloit par mépris *Madame de Cardonne*. Ce n'étoit, en effet qu'une femme; mais cette femme commandoit à des Héros, à Fabrice Colonne, qui avoit sauvé le Pape dans Bologne, lorsque Chaumont (qui depuis en demanda l'Absolution) avoit pensé l'y surprendre; à Antoine de Leve, qui avoit vaincu d'Aubigny à la seconde bataille de Séminare; au Marquis de Pescaire, qu'on vit dans la suite, avec le Connétable de Bourbon, faire prisonnier François I à la bataille de Pavie, & qui s'annonçoit alors à l'Europe par son courage; à Pierre de Navarre, Soldat de fortune, élève de ce perfide, mais illustre Consalve, connu dans l'Europe sous le nom *du Grand Général*. Pierre de Navarre s'étoit rendu sur-tout redoutable dans les sièges par l'art des mines qu'il avoit ou inventé, ou du moins fait connoître le premier. Tels étoient les hommes que GASTON avoit à combattre; il pouvoit se flatter d'avoir trouvé des ennemis dignes de son courage.

Les Alliés , déterminés par la haine du Pape contre les Bentivoglio , mettent le siège devant Bologne : leur armée étoit d'environ vingt mille hommes , la garnison foible , la place mal fortifiée : le canon du Viceroi fit , en vingt-quatre heures , à la muraille , une brèche de cent toises , qui invita les assiégeans à tenter l'assaut. Cette entreprise ayant mal réussi , Navarre employa son art terrible , mais avec un succès bien bizarre : il avoit placé ses fourneaux sous la muraille , derrière laquelle les assiégés , affectant la contenance la plus fière , bravoient les efforts de leurs ennemis : un secours de mille Fantassins & de cent quatre-vingt Gendarmes , que le Duc de Nemours venoit de leur envoyer , redoubloit encore leur courage. Les assiégeans , en silence , attendoient l'effet de la mine ; Navarre leur promettoit une brèche si large , qu'ils ne seroient plus repoussés. La poudre éclata tout-à-coup avec un bruit épouvantable , qui sembloit annoncer la ruine de toute la ville ; mais on prétend que la muraille , enlevée si haut , que les assiégeans & les assiégés eurent le temps de s'entrevoir & de se reconnoître , retomba si perpendiculairement , & se reposa sur ses fondemens avec tant de justesse , qu'à peine y appercevoit-on quelques légères

fentes. Paul Jove & Guichardin rapportent ainsi ce fait. Les assiégeans jugèrent que les fourneaux s'étoient trouvés placés trop précisément sous la muraille ; mais les Bolognois ne manquèrent pas de voir un miracle dans cet accident singulier, & d'y reconnoître une Providence particulière qui combattoit pour eux contre leurs ennemis. La solution la plus naturelle, est que le fait est faux dans ce qu'il a de merveilleux, & qu'il se réduit à un point fort simple, c'est que le jeu de la mine manqua.

Cependant le canon continuoit d'augmenter la brèche ; l'assaut pouvoit être donné avec succès ; le danger étoit pressant ; GASTON étoit éloigné ; il assembloit ses troupes à Final, sur les frontières du Modénois. Averti par les Bentivoglio de l'état de la place, il part, il marche toute la nuit ; les glaces qui couvrent la terre, la neige qui tombe en abondance, rien ne l'arrête ; il traîne à travers tant d'obstacles, une armée de quinze mille hommes qu'il remplit de son ardeur : il arrive au jour devant Bologne ; il traverse le camp ennemi, &, comme tout est miraculeux dans ce siège, il le traverse sans être aperçu, tant la neige étoit épaisse & abondante : il entre enfin dans la ville. Emporté

par son courage infatigable , il vouloit courir sur le champ à l'ennemi ; mais d'Alègre lui demanda grace pour des Soldats épuisés de fatigue & accablés de sommeil , dont la force eût mal secondé le zèle.

GASTON accorda donc , malgré lui , le reste du jour & la nuit suivante au repos nécessaire. Pendant cet intervalle , un Cavalier Albanois qui servoit dans l'armée de France , imagine d'aller voir la campagne des environs , & s'approche du camp des ennemis : on l'entoure , on l'arrête , on le conduit à Cardonne , qui lui demande des nouvelles des assiégés : *Je n'en fais point* , dit-il , *j'arrive dans la place. Avec qui ? Avec GASTON DE FOIX.* A ce nom terrible pour les Alliés , Cardonne est comme frappé de la foudre : tous ces vieux Capitaines se regardent avec étonnement & avec effroi ; GASTON leur paroît un Dieu ennemi , descendu du Ciel pour sauver Bologne : ils ne s'obstinent plus à une attaque inutile ; ils font défiler secrètement leur artillerie & leur bagage , lèvent le siège , & se retirent à Imola : les François n'eurent que le temps de courir après l'arrière-garde , d'où ils ramenèrent trente chariots chargés de bagage , & deux cents prisonniers.

Mais tandis que la Ligue confondue fuyoit



devant Nemours , les Vénitiens qui , pour faire diversion , n'avoient pas joint l'armée des Confédérés , s'emparoiént , par intelligence , de la ville de Bresse , la plus importante des conquêtes du Roi en Italie , après Milan.

Bresse , comme presque toutes les villes d'Italie , étoit divisée en deux factions : on voyoit à leur tête les Maisons rivales d'Avogaro & de Gambara. Celle-ci attachée aux François , jouissoit de toute la faveur de ces nouveaux Maîtres , & , selon l'usage , en accabloit ses ennemis. Le Comte d'Avogaro demanda justice au Duc de Nemours de quelque insulte que le Comte de Gambara lui avoit faite : ce Général lui promit satisfaction , & l'oublia ; mais le Comte d'Avogaro s'en souvint trop bien ; il souleva tout son parti contre les François ; il appela secrètement les Vénitiens , & les ayant introduits dans la ville , il se joignit à eux , attaqua le Gouverneur ( 1 ) , & le força de se retirer au château , d'où il put à peine informer le Duc de Nemours de cette révolution , & lui demander du secours.

Ce Général étoit encore à Bologne : quarante lieues , trois rivières , le Pô , le Mincio ,

---

( 1 ) Du Lude.

la Chiesa, le séparoient de Bresse, dont le château, vivement pressé, ne pouvoit se défendre long-temps. Ces rivières étoient débordées, la glace & la neige couvroient les campagnes, les chemins étoient presque impraticables, le transport de l'artillerie, dont on ne pouvoit pourtant point se passer, sembloit impossible ; mais des obstacles invincibles pour tout autre, irritoient GASTON, & ne l'arrêtoient jamais : il part ; il force la marche de son armée ; il lui fait faire en un jour jusqu'à trente milles d'Italie. Baglion s'avance à la tête d'un corps nombreux de Vénitiens, pour retarder sa course, & lui disputer le passage du Mincio. GASTON, indigné de ce nouvel obstacle, fait un détour, lui dérobe une marche, l'atteint sur les bords de l'Adige, le charge avec tant de furie, qu'en un quart-d'heure toute l'infanterie fut taillée en pièces, quatre-vingt-dix hommes d'armes faits prisonniers, le reste noyé. Baglion lui-même pensa l'être ; il dut son salut, dans cette périlleuse occasion, à la force de son cheval qui le porta heureusement à l'autre bord : toute l'artillerie, tout le bagage furent abandonnés au Vainqueur.

La nouvelle de ce succès, portée à Bresse, ranima le courage des défenseurs du château,

par l'assurance d'un prompt secours, & d'un secours conduit par GASTON même. Ce jeune Héros avoit fixé la victoire; elle ne balançoit jamais un moment entre lui & ses ennemis : il passe le Mincio ; il poursuit sa course, ou plutôt son vol ; il rencontre encore un camp volant des Vénitiens ; il l'attaque, le détruit, fait son Chef prisonnier, sans presque s'arrêter ; il arrive, il entre dans le château de Bresse sans trouver de résistance. En entrant, il aperçoit derrière lui un Couvent, où les ennemis avoient placé trois mille hommes qui auroient pu l'incommoder beaucoup dans l'attaque de la ville ; il y court à l'instant avec cinq cents fantassins : il emporte ce poste, malgré l'avantage de sa situation & l'inégalité des forces.

Tant de présages malheureux ne paroissent point avoir découragé la ville ; elle préparoit une vigoureuse défense ; le Comte d'Avogaro sentoît qu'il n'avoit à choisir qu'entre la mort & la victoire. Les Vénitiens, qui connoissent toute l'importance de cette place, ne négligeoient rien pour la conserver. La garnison montoit à près de vingt mille hommes ; GASTON n'en avoit guère plus de dix mille, mais c'étoient tous Soldats éprouvés, capables de tout oser, & que leur Général avoit

accoutumés à vaincre. L'élite de la Noblesse Françoisé environnoit GASTON , & brûloit de courir sur ses pas à la gloire : GASTON ne laissa point languir leur impatience. Après une seule nuit de repos , il dispose tout pour l'attaque ; il ordonne à d'Alègre de se placer derrière la ville , vis-à-vis la porte de Saint Jean , la seule que les ennemis n'eussent point murée , tandis qu'avec sa Gendarmerie il occupe le terrain qui étoit entre la ville & le château. Avant de donner le signal , il promet aux Soldats le pillage de la ville ( 1 ) ; mais il leur défend , sous peine de la vie , d'y courir avant d'avoir entièrement détruit ou chassé les ennemis , & cet ordre si difficile fut ponctuellement exécuté , tant le Soldat aimoit & craignoit GASTON ( 2 ).

L'attaque commence ; l'ennemi fait un feu terrible que les François essuient sans s'ébranler. En même temps , le canon du château foudroie les murailles , & y fait plusieurs brèches : les François y arrivent en comblant le fossé.

( 1 ) Le Duc de Nemours voulut la sauver , en la sommant de se rendre : ses propositions furent rejetées.

( 2 ) » Ce gentil Duc de Nemours avoit tant gagné le cœur des Gentilshommes & des Adventuriers ; qu'ils se fussent tous morts pour lui «. *Hist. du Chev. Bayard.*

Là, il fallut rendre un combat terrible à coups de haches, de piques & d'épées. Le Chevalier Bayard, qui, dans cette grande journée, se surpassoit lui-même par des efforts extraordinaires de valeur, frappé à la cuisse d'un coup de pique si violent, que le fer & le bout du bois y demeurèrent, tomba baigné dans son sang : on l'emporta. L'armée qui le crut mort, & qui sentit tout le malheur de cette perte, commençoit à s'ébranler; GASTON, une pique à la main, vint le remplacer lui-même. *Mes enfans, s'écria-t-il, vengeons la mort de ce brave Chevalier.* » Si lui-même eût eu le coup, dit l'Historien du Chevalier Bayard, il n'eût pas eu plus de douleur. Son exemple, ses cris, son désespoir raniment les Soldats; leur valeur tourne en rage; chacun d'eux devient un Bayard plus redoutable encore que celui qui vient de disparaître. GASTON, plus redoutable qu'eux tous, faute le premier sur les retranchemens, qui sont forcés à l'instant : la frayeur saisit les assiégés, ils fuient en désordre, & on les poursuit si vivement, qu'ils n'eurent le temps ni de lever, ni de couper le pont qui communiquoit à la ville; les vainqueurs y entrèrent avec eux. Dans la plus grande chaleur de ces grands mouvemens; GASTON fit faire halte à ses

## 34 LETTRE HISTORIQUE

troupes au-delà du pont, avec une facilité qui prouvoit mieux que tout le reste combien il avoit acquis d'autorité sur elles.

On reconnut bientôt la nécessité d'une conduite si sage. La Gendarmerie Vénitienne, toute la Cavalerie légère, & une bonne partie de l'Infanterie parurent en bataille dans la place, toutes prêtes à profiter du désordre des François. Alors le combat devint encore plus vif, & le péril plus pressant; il fallut forcer, dans chaque rue, des ennemis désespérés, dont le salut dépendoit de n'en point attendre: d'un côté, les Soldats de la garnison s'attachoient à vendre chèrement leurs vies: de l'autre, les habitans montés sur les toits de leurs maisons, tiroient sur les François, les accabloient de pierres & d'eau bouillante: cette résistance dura une demi-heure; enfin l'impétuosité François en triompha. Les Vénitiens & les Bressans veulent fuir par cette porte de Saint Jean qu'ils avoient laissée ouverte; ils y trouvent d'Alègre, avec des troupes fraîches, qui les repousse dans la ville. Ce ne fut plus alors qu'un massacre horrible qui assouvissait la fureur des Soldats sans assurer davantage la victoire; mais il falloit diminuer le nombre des ennemis. Leur perte passa douze mille hommes; ( l'Historien du Chevalier

Bayard dit vingt mille,) tandis que GASTON en perdit à peine cinquante, par le talent singulier qu'il avoit de ménager ses troupes, même en les exposant aux plus grands dangers. Sa vivacité foudroyoit, consternoit les ennemis ; ils le rencontroient par-tout ; ils sembloient enchaînés à son aspect. Le Provéditeur André Gritti, Chef des Vénitiens, fut fait prisonnier ; on prit aussi le Comte d'Avogaro & son fils, auteurs de la défection de Bresse.

Gritti étoit un prisonnier ordinaire, & fut traité comme tel ; mais le Comte d'Avogaro passoit pour un rebelle ; toute l'armée demandoit à grands cris son supplice & celui de son fils : il commençoit déjà, dans le fond de leur cœur, par le spectacle affreux du pillage de leur Patrie, & de la désolation de leur famille, contre laquelle tout fut permis. En vain, pour échapper à la honte de l'échafaud, représentoient-ils qu'étant nés Sujets des Vénitiens, ils n'avoient fait que réclamer le secours de leurs Maîtres naturels contre l'oppression dans laquelle ils gémissaient : on écouta plus la politique que la justice ; on crut qu'il falloit effrayer par un grand exemple, des peuples nouvellement conquis & mal soumis encore. En général, les hommes ne connoissent point

## 36 LETTRE HISTORIQUE

assez le pouvoir de la clémence sur les cœurs ; la sévérité leur paroît plus sûre : cependant la crainte ne retient que ceux qui n'ont pas actuellement le pouvoir de nuire , & que pour le temps où ce pouvoir leur manque ; la reconnaissance & l'amour attachent , dans tous les temps , par les nœuds les plus forts. Au reste , le Bressan avoit fait long-temps partie du Milanès , & Louis XII étoit alors en possession du Milanès , sur lequel il avoit d'ailleurs des droits certains ; ainsi les Avogaro devoient être regardés comme ses Sujets. Il est vrai qu'alors le Milanès & le Bressan changeoient souvent de Maîtres.

Le Comte d'Avogaro appartenoit aux Maisons les plus considérables de Bresse ; son malheur acheva de combler la désolation publique : on plaignoit sur-tout son fils , dont la jeunesse , les vertus , & la valeur admirée par GASTON lui-même , étoient dignes d'un autre sort. GASTON vit toute la ville tomber à ses pieds pour demander leur grace ; il crut devoir être inexorable ; il les plaignit , & les envoya au supplice.

Ces deux infortunés , insensibles à leur propre perte , sentoient avec horreur la douleur de voir périr honteusement , l'un son fils , l'autre son pere ; chacun vouloit être frappé



Le premier , & ne demandoit point d'autre grace ; le profond désespoir , l'agitation violente de leur ame éclatoient sur leur visage. Le Peuple en silence entouroit l'échafaud , & fondeoit en larmes , tournant les yeux en tremblant sur le Duc de Nemours , dont la grande tristesse sembloit laisser encore quelque espérance ; mais à ce calme douloureux succédèrent tout-à-coup des cris perçans , lorsque le Comte d'Avogaro , arrivé sur l'échafaud , se traîna vers son fils pour lui dire les derniers adieux , & qu'on vit les efforts que faisoient ces malheureux pour s'embrasser malgré leurs liens. Dans ce moment , le Duc de Nemours , qui sentoît ses entrailles émues , & qui croyoit la rigueur nécessaire , fit un signe , & les deux têtes tombèrent à ses pieds.

Si ce récit , qui ne se trouve que dans l'Auteur moderne des *Vies des Hommes illustres de la France* , & qui ne peut se concilier avec celui de Guichardin & de l'Abbé du Bos , est cependant exact , c'étoit une ombre qui se mêloit à l'éclat du plus beau triomphe : mais les François ne voyoient que le triomphe ; ils s'enivroient d'admiration & de plaisir ; ils concevoient à peine , dans les transports de leur joie , qu'un jeune homme , qui touchoit presque encore à l'âge de l'enfance , & qui n'avoit jamais

commandé, pût ainsi tout prévoir, tout réparer, tout entreprendre, tout exécuter, éviter & livrer si à propos des combats, faire voler des troupes, en un instant, d'un bout de l'Italie à l'autre, déconcerter tous les projets des Capitaines les plus expérimentés, délivrer & forcer des places à leur vue, détruire des armées sans affoiblir la sienne, écraser la force, confondre l'artifice, & faire en quinze jours ce que le Général le plus actif & le plus heureux feroit à peine en plusieurs campagnes.

Le Roi apprenant cette accumulation rapide d'exploits étonnans, versoit des larmes de joie & de tendresse. Ce Héros, qui le vengeoit si noblement de ses ennemis, étoit son neveu par la naissance, & son fils par les sentimens. Le Roi l'avoit élevé lui-même; il l'avoit formé à ce grand Art de la guerre; s'il profitoit de ses succès comme son Maître, il en partageoit encore plus la gloire comme son père & son ami.

Dans ce torrent de bonne fortune, il se hâta de lui donner un ordre que GASTON brûloit d'exécuter; c'étoit d'achever la destruction de l'armée de la Ligue, par une bataille générale, qui terminât la guerre en Italie. GASTON en avoit déjà senti la nécessité; c'étoit, en effet, le seul moyen, mais c'étoit

un moyen sûr, de détacher le Pape de la Ligue, d'empêcher l'Empereur (1) d'y entrer, de contenir les Suisses dans leurs montagnes, & le Roi d'Angleterre dans son île.

Les mêmes motifs qui déterminoient GASTON à tenter le sort des armes, étoient pour l'armée de la Ligue autant de raisons de l'éviter; mais la plus forte de ces raisons étoit la terreur qu'inspiroit le nom de GASTON. On se souvient de la précipitation avec laquelle les Confédérés avoient levé le siège de Bologne à la première nouvelle de son arrivée; ils avoient respiré, lorsqu'ils l'avoient vu tourner ses coups du côté de Bresse; ils espéroient que cette expédition le retiendrait plus long-temps, que peut-être même il y succomberoit: leur terreur redoubla lorsqu'ils virent GASTON victorieux accourir pour les combattre, sans leur avoir seulement laissé le temps de délibérer sur ce qu'ils avoient à faire.

Ils l'attendirent dans de bons retranche-

---

(1) L'Empereur balançoit encore entre la Ligue de Cambray, & la Ligue Sainte: il étoit censé être resté l'Allié de Louis XII; mais c'étoit un Allié inutile, qui ne faisoit rien pour lui, & qui entretenoit des intelligences avec ses ennemis.

mens, sous le canon de Forli, bien sûrs qu'il ne les y attaqueroit pas : l'art du Vainqueur consistoit à les en arracher, le leur à n'en sortir jamais. Les Alliés faisoient alors contre GASTON, ce qu'il avoit fait lui-même contre les Suisses dans le Milanès. On pouvoit lui appliquer ce que Tite-Live dit d'Annibal, lorsque la prudence de Fabius l'enferma entre les rochers de Formies & les sables de Linterne, *nec Annibalem fefellit suis se artibus peti.* Mais GASTON, en évitant la bataille que les Suisses lui offroient, avoit traversé toutes leurs entreprises, les avoit battus mille fois en détail, & avoit fini par les affamer & les chasser du pays qu'il défendoit contre eux. Les Alliés, au contraire, ne retiroient d'autre avantage de leur inaction, que celui de ne point combattre & de ne point périr. GASTON les outrageoit tous les jours impunément par de nouveaux succès. Il prit à leur vue Casteldi-Solarolo, Colignola, Granarolo ; il espérait à chaque siège qu'ils viendroient au secours, & c'étoit où il les attendoit : mais GASTON leur paroissoit toujours plus redoutable que ces places ne leur paroissoient importantes ; il avoit beau conquérir, les Alliés restoit immobiles. *Voilà, s'écrioit-il, une lâcheté bien opiniâtre ; il faudra pourtant qu'elle cède.*

En effet, les Colonne, les Pescaire, les Navarre s'indignoient que Cardonne enchaînât ainsi leur valeur dans l'oïiveté d'un camp : la patience leur échappa entièrement, quand ils virent GASTON, encouragé par leur foiblesse, mettre le siège devant Ravenne. L'importance de cette place, sa richesse, la multitude de ses habitans, sa situation dans l'Etat Ecclésiastique, ne laissoient plus aucun prétexte à l'indolence : Cardonne alléguoit en vain les ordres de la Cour d'Espagne ; on ne l'écouta plus. Marc-Antoine Colonne partit pour se jeter dans la place, après avoir tiré parole des Confédérés qu'ils la viendroient secourir ; il ne savoit pas que le vigilant Nemours, ayant fait une marche forcée, s'étoit placé entre eux & Ravenne, de sorte qu'aucun secours ne pouvoit entrer dans cette place. Colonne alloit infailliblement donner dans l'armée des François, si, par un bonheur extrême, ses guides ne l'eussent égaré. Cette erreur le sauva ; il entra heureusement dans Ravénne par un autre côté, avant que la place fût attaquée. Elle ne tarda pas à l'être avec la plus grande vivacité : l'artillerie ayant fait, en vingt-quatre heures, une brèche de vingt toises, Nemours, qui n'avoit pas de temps à perdre, résolut de donner l'assaut ; les vivres

commençoient à lui manquer. L'Empereur qui jusqu'alors étoit resté dans l'alliance de la France , vouloit la quitter pour la Ligue , ou du moins garder la neutralité ; les Allemands qui étoient dans l'armée de GASTON , avoient même reçu l'ordre de se retirer ; mais cet ordre ne servit qu'à faire voir l'attachement des troupes même étrangères pour GASTON ; les Allemands ne voulurent point le quitter. Le Capitaine Jacob , qui les commandoit , dissimula son ordre jusqu'après la bataille (1), à laquelle on prévoyoit que le siège de Ravenne alloit enfin forcer les ennemis. GASTON pressa donc l'assaut , quoique la brèche ne fût point assez large , & qu'il s'attendît bien à être repoussé ; mais il falloit effrayer les Alliés.

Si ce premier choc ne réussit pas , il fit du moins comprendre aux assiégés que la ville ne résisteroit pas à un second ; ils songèrent donc sérieusement à s'en garantir , & déjà ils commençoient à capituler , lorsque l'armée des Alliés s'avança pour les défendre.

GASTON , plein de confiance & de joie ,

(1) L'Historien du Chevalier Bayard , répète encore ici , » que ce Duc de Nemours avoit tant gagné les gens , » que tous ceux qu'il avoit avec lui , feussent morts à sa requête.

crut déjà l'avoir vaincue ; il envoya le Chevalier Bayard à la découverte. Celui-ci observa , selon sa coutume , c'est-à-dire , en combattant , en répandant l'alarme , en renversant des tentes , en enlevant des quartiers , en faisant des prisonniers : sur le compte qu'il rendit de la contenance , de l'ordre & de la disposition des ennemis , on résolut de les attaquer dès le lendemain. Nemours rangea son armée en bataille. Le Duc de Ferrare , & la Palice , Grand Maître de la Maison du Roi , commandèrent l'aile droite , appuyée à la rivière de Ronco ; Brézé , Grand Sénéchal de Normandie , étoit au corps de bataille avec le Cardinal de Saint-Severin , Légat du Concile de Pise ( 1 ) ; Bozzolo , Capitaine Milanois , commandoit l'aile gauche ; GASTON se réserva la gloire d'être par-tout avec l'élite de la Cavalerie dont il étoit entouré : il confia au brave d'Alègre le soin de repousser les forties que la garnison de Ravenne pourroit tenter pendant la mêlée , & d'empêcher toute surprise de ce côté-là.

Les ennemis formèrent leur ordre de bataille sur celui des François : Cardonne étoit au

---

( 1 ) Ce Concile avoit été convoqué par l'Empereur & par Louis XII , pour la déposition de Jules.

centre ; Pierre de Navarre commandoit l'aile droite, toute composée de vieux Guerriers Espagnols ; Fabrice Colonne & Pescaire étoient à l'aile gauche : Cardonne les retenoit pourtant encore dans leurs retranchemens ; il avoit une peine extrême à consentir au combat, car c'étoit le jour de Pâques.

Cependant la première décharge de l'artillerie Françoisise ayant prodigieusement éclairci les rangs de la Cavalerie légère de Pescaire & des Gendarmes de Colonne, ils envoyèrent demander à Cardonne la permission d'aller à l'ennemi ; Cardonne la refusa : seconde décharge plus violente encore que la première ; nouvelle instance pour combattre ; nouveau refus. Colonne s'écrioit : *Faut-il mourir ainsi pour l'opiniâtreté d'un faquin ? Mourrons-nous sans nous venger ? O mes amis ! où est notre courage ?* En parlant ainsi, on le voyoit frémir & pleurer de rage. Enfin, à la troisième décharge, Pescaire & lui s'élancent furieux hors des retranchemens ; ils prennent le parti de désobéir à un Général si peu digne de les commander ; ils tombent sur l'escadron de Nemours & de Bayard ; ils essayent de l'envelopper ; ils sont repoussés ; ils reviennent à la charge : Nemours & Bayard alloient succomber, quand d'Alègre, qui voit leur danger,



quitte son poste & vole à leur défense ; il les dégage ; leurs efforts réunis mettent en fuite Colonne, & détruisent sa troupe.

Ce succès important coûta bien cher au malheureux d'Alègre ; il apprend dans l'instant, que son fils vient d'être tué en combattant à côté du Duc de Nemours, avec une valeur digne de son nom : d'Alègre avoit perdu, quelque temps auparavant, un autre fils ; il sentit en ce moment qu'il venoit de les perdre tous deux ; le désespoir le saisit ; il ne songe plus à vaincre, il ne veut que périr. *Je vous suis, mes enfans !* crioit-il d'une voix douloureuse, & il se précipitoit dans le péril & dans la mort, qu'il fut trop heureux de trouver. C'étoit un des plus vertueux, des plus braves & des plus habiles Capitaines de son temps. Bayard, qui n'aimoit que la vertu, étoit son ami ; GASTON l'honoroit de sa confiance.

Dans ce moment, ces deux Héros épouvantoient le foible Cardonne, qui, ayant vu le combat engagé, avoit rougi d'en être simple spectateur, & étoit enfin sorti de ses retranchemens ; la Cavalerie de GASTON renversa la sienne sans effort. Cardonne, suivi d'Antoine de Leve, qui, dans la fuite, répara bien cet affront, prend la fuite avec effroi ;

il ne s'arrêta qu'à Ancône, à trente lieues du champ de bataille. GASTON, sans s'amuser à le poursuivre, vola aussi-tôt à des périls plus grands, & à des ennemis plus redoutables.

Pierre de Navarre faisoit alors, dans l'Infanterie Française, le même ravage que GASTON avoit fait dans la Cavalerie Espagnole; il avoit renouvelé dans ce combat l'usage des chariots armés de faux, si terribles dans les guerres des Anciens; il vit arriver GASTON victorieux, & n'en fut que plus animé: il soutint ses efforts sans s'ébranler; son Infanterie ferrée présentoit par-tout un front impénétrable. Le Capitaine Jacob ayant voulu l'enfoncer à la tête de ses Allemands, y fut tué. On commençoit à douter du succès, lorsqu'un Officier du Régiment de Jacob, nommé Fabien, remarquable par sa grandeur & par sa force, sauta au milieu des ennemis, & avec sa pique qu'il tenoit en travers, & qu'il appuyoit sur celles des Espagnols, forma une ouverture par laquelle GASTON & sa troupe pénétrèrent dans leurs rangs. Alors il fallut encore des prodiges de valeur pour les rompre; on parvint enfin jusqu'à Pierre de Navarre qui fut fait prisonnier, & la victoire se déclara entièrement en faveur de GASTON. Un de ses hommes

D'armes avoit été tué à ses côtés d'un coup de canon , & GASTON étoit tout couvert de son sang & de sa cervelle. Le Chevalier Bayard le voyant dans cet état , s'écria plein d'effroi : *Monseigneur , êtes-vous blessé ?* Non , dit GASTON , mais j'en ai bien blessé d'autres. Il resta maître du champ de bataille , de l'artillerie des Confédérés , de leurs enseignes , de leur bagage , & de leurs plus illustres Capitaines.

Outre le fameux Pierre de Navarre , on comptoit parmi les prisonniers Dom Jean de Cardonne , frère du Viceroy , le Marquis de Bitonte , Fabrice Colonne , le Marquis de Pescaire , le Cardinal de Médicis , qui depuis , sous le nom de Léon X , rendit l'Italie si florissante. Il étoit alors Légat du Pape : le Cardinal de Saint-Severin lui ôta sa Croix & les autres marques de la Légation , & l'envoya prisonnier à Milan.

On ne doit pas être surpris de trouver tant de Cardinaux les armes à la main , sous un Pontife belliqueux & violent , qu'on avoit vu au siège de la Mirandole , au milieu des rigueurs de l'hiver , & malgré la foiblesse de son âge & de sa santé ( 1 ) , presser lui-même les travaux avec une ardeur infatigable ,

---

( 1 ) Il avoit soixante & dix ans , & relevoit de maladie.

dresser les batteries , animer les Soldats par caresses , par menaces , & partager avec eux les peines & les périls.

Rien ne manquoit à la gloire & au bonheur de GASTON ; son triomphe étoit complet ; il venoit , à vingt-quatre ans , d'établir sa supériorité sur tout ce que l'Europe avoit de Généraux distingués : il avoit anéanti la Ligue ; il avoit fixé le destin de la France ; il avoit passé les espérances de son Roi & de sa Patrie ; il ne lui restoit plus qu'à jouir en paix de leur admiration , de leur amour , & des sentimens de sa Maîtresse ; car on juge bien qu'à son âge il en avoit une : c'étoit elle qui lui inspiroit cette valeur extraordinaire & presque surnaturelle ; c'étoit en son nom qu'il animoit ses Soldats , selon la galanterie héroïque de ce temps-là. Avant la bataille de Ravenne , il leur dit , au rapport du Maréchal de Fleuranges , *qu'il verroit ce qu'ils feroient pour l'amour de sa Mye ce jour-là.*

Nemours , malheureusement trop semblable à ce Général ( 1 ) dont on a dit :

*Nil actum reputans , si quid superesset agendum.*

aperçut un Corps de deux mille Espagnols ,

---

( 1 ) César.

selon les uns , quatre mille , selon les autres ,  
 reste de la troupe de Navarre , qui se reti-  
 roient en bon ordre par le grand chemin :  
 leur contenance fière le frappa ; il lui sembla  
 qu'ils emportoient avec eux la meilleure partie  
 de sa victoire ; il courut la leur arracher , sans  
 examiner s'il étoit suivi ; il crut pouvoir écraser  
 seul une troupe inébranlable de Héros , que ni  
 son armée entière , ni la prise de leur Général ,  
 n'avoient pu forcer à se rendre. Lautrec , son  
 cousin , couroit après lui , & lui crioit : *Que*  
*faites-vous , Monsieur ? attendez vos gens.* Il  
 n'avoit avec lui qu'une trentaine de Gen-  
 darmes.

Les Espagnols , à leur approche , se re-  
 tournent & présentent leurs piques : Nemours  
 brise la sienne contre eux , & pousse son cheval  
 avec violence dans leurs rangs , qu'il éclair-  
 cissoit à coups d'épée : mais son cheval , percé  
 de coups , & devenu furieux , se cabre , se ren-  
 verse , & expire sur lui. GASTON , presque  
 écrasé sous sa chute , dangereusement blessé  
 d'ailleurs , & environné d'ennemis , apperçoit ,  
 dans cette extrémité , Lautrec démonté &  
 blessé comme lui : *S'il faut périr* , lui dit-il ,  
*faisons-nous regretter.* En même temps , il porte  
 de tous côtés des coups terribles , sans pouvoir  
 se relever , tant il est vivement pressé ; » &

» oncques Roland ne fait à Roncevaux tant de  
 » faits d'armes que le Duc de Nemours en fait là,  
 dit l'Historien du Chevalier Bayard ». Lautrec  
 désespéré, crioit de toute sa force aux Espa-  
 gnols : *Arrêtez, ne le tuez point ; c'est le frère*  
*de votre Reine.* ( Ferdinand avoit épousé en  
 secondes noces, Germaine de Foix, sœur de  
 GASTON ). Mais des Soldats irrités par les  
 coups qu'on leur portoit, n'entendoient point  
 ces cris : un Espagnol que GASTON venoit de  
 blesser, le perça d'un grand coup de pique,  
 dont il mourut. » Depuis le menton jusques  
 » au front, il avoit quatorze ou quinze  
 » playes, dit l'Historien du Chevalier Bayard,  
 » & par-là montrait bien le gentil Prince  
 » qu'il n'avoit pas tourné le dos, ajoute-t-il ».   
 Lautrec, couvert de blessures, fut aussi laissé  
 pour mort.

C'est ainsi que la témérité de GASTON creusa  
 son tombeau dans le champ de son triomphe.  
 La prudence qui avoit présidé à tous ses con-  
 seils, & dirigé ses démarches les plus hardies,  
 l'abandonna un instant dans l'ivresse de sa  
 victoire, & la fortune sembla saisir cet instant  
 pour le punir de tant de succès qu'il devoit  
 moins à elle qu'à sa valeur. On a dit de lui,  
 qu'il avoit eu de la foudre le bruit, l'éclat &  
 le peu de durée. Les larmes de toute la France

frent son éloge. L'armée fut consternée ; le Roi ne voulut recevoir aucune consolation : il eût soutenu , avec plus de courage , la perte de sa Couronne. Auguste & Rome avoient moins pleuré Marcellus ; & les regrets éloquens de Virgile sur la mort de ce jeune Prince , s'appliquent d'eux-mêmes au Duc de Nemours , comme lui neveu de son Maître , comme lui la gloire & les délices de sa Patrie , & plus que lui la terreur de ses ennemis.

Si son siècle n'a pas produit de Virgile intéressé à immortaliser sa mémoire , le langage simple d'un Historien naïf , vaut bien peut-être les exagérations sublimes d'un Poète flatteur : écoutons parler le Maréchal de Fleuranges , témoin du fatal accident qu'il raconte.

„ Du deuil qui feust mené au camp à cause  
 „ de la mort de Monsieur de Nemours , il  
 „ n'en fault point parler ; car jamais de Prince  
 „ mort n'en feust mené tel. “

Dans un autre endroit , il répète encore la même chose.

„ De sa plainte , il n'en fault point parler ,  
 „ car il feust plaint d'amis & d'ennemis ; &  
 „ debvez sçavoir que ledict Seigneur Roi  
 „ demena ung merveilleux deuil de la mort  
 „ de Monsieur de Nemours son nepveu , tel  
 „ qu'on ne le pouvoit appaiser. “

Mais n'écoutons point le même Fleuranges, lorsqu'il nous asùre qu'on avoit prédit à GASTON sa victoire & sa mort ; car que ne prédisoit-on pas alors ? Au reste, ce récit est accompagné de circonstances frappantes, mais qui n'étoient pas difficiles à imaginer.

» Or, le Baron de Chimay, qui estoit hon-  
 » nesté Gentil-homme, se cognoissant les  
 » choses à venir, & en avoit déjà dit beau-  
 » coup de véritables avant la bataille, vint  
 » à lui Monsieur de Nemours, & lui demanda  
 » en ceste manière : Or çà, Bastard, comment  
 » ira-t-il de ceste bataille & qui la gagnera ?  
 » Je vous promets, ma foy, Monsieur, dit  
 » le Bastard, que vous la gagnerez, mais  
 » vous estes en danger d'y demeurer si Dieu  
 » ne vous fait grace. Sur quoy respondit le  
 » Sieur de Nemours, que pour cela ne lairoit-  
 » il point à y aller ; & quand la bataille feust  
 » gagnée, & que les Espagnols à pied & à  
 » cheval furent mis en fuite, ledict Sieur de  
 » Nemours vint au Bastard, & lui dit : Et  
 » puis, Maistre Coquart, y suis-je demeuré  
 » comme vous disiez ? Me voicy encores.  
 » Adonc, lui dit le Bastard, Monsieur, ce  
 » n'est point encore fait. Et comme il ache-  
 » voit ce propos, un Archer lui vint dire :  
 » Monsieur, voilà deux mille Espagnols



» qui s'en vont tous en ordre du long de la  
 » chauffée ; & incontinent , ledict Sieur de-  
 » manda son habillement de teste pour les  
 » suivre , & vint ruer sur lesdicts Espagnols ,  
 » là où feust enlevé des piques hors de la selle ,  
 » & feust tué. « On trouve à peu près le même  
 conte & la même prédiction dans l'Histoire  
 du Chevalier Bayard.

Le Duc de Nemours étoit un trop grand  
 homme , pour que les Ecrivains de ce temps-là  
 s'abstinssent de répandre sur son Histoire un  
 merveilleux qu'ils croyoient peut-être eux-  
 mêmes ; mais ce qui est véritablement mer-  
 veilleux , c'est la réunion que la Nature avoit  
 faite dans ce jeune Prince de toutes les per-  
 fections.

Tous ses Historiens attestent qu'il étoit  
 aussi doux avec les Officiers , aussi affable  
 avec les Soldats , aussi clément avec les  
 vaincus , qu'il étoit fier avec les ennemis  
 lorsqu'ils résistoient. Les vieux Capitaines  
 craignoient d'abord l'orgueil & l'indocilité  
 que sa jeunesse , sa valeur & son rang sem-  
 bloient pouvoir lui inspirer ; mais il les dé-  
 sabusa par tant d'égards pour leurs conseils ,  
 par des déférences si marquées , par des éloges  
 si flatteurs de leurs services , qu'il les força  
 de l'aimer comme un fils , lors même qu'ils

## 54 LETTRE HISTORIQUE

l'admiroient comme un Héros prématuré.

Brantome décrit sa pompe funèbre d'une manière assez pittoresque. » Monsieur de la » Palice, nouveau Chef, ayant pris Ravenne, » rendue par la frayeur du gain de la bataille, » se retira vers Milan, menant avec lui le » corps mort de Monsieur de Nemours, *con* » *pompa* ( ce disoient les Espagnols ) *mas* » *triumphante que funebre ny Christiana.....* » allant au devant de lui à chaque lieu, tout » le peuple, pour le recevoir & honorer.

» Outre plus, il y avoit du camp plus de » dix mille personnes, & la plupart à cheval, » toutes vêtues de deüil, quarante enseignes » prises sur les ennemis, tant Espagnols que » du Pape, que l'on portoit devant son corps, » traînantes en terre, & son enseigne & » guidon après tout, proche de sa personne, en » démontrant que c'étoient ses drapeaux qui » avoient abattu l'orgueil des autres ; plusieurs » prisonniers alloient aussi à pied devant ledit » corps, entr'autres les plus remarquables, » Jean de Médicis, Légat du Pape, qui fut » depuis le Pape Léon, avant que l'an fût » accompli, ce qu'il n'eût jamais pensé, se » voyant en tel détroit; mais en l'emmenant » prisonnier en France, il fut recous près » Pavie & sauvé, dont il nous fit bien après » du mal.

» Après marchoit le Marquis de Pescayre ,  
 » encore jeune garçon , mais pourtant fort  
 » estimé , & de la prise duquel on faisoit  
 » grand cas.

» Marchoit aussi ce grand Capitaine, Dom  
 » Pedro de Navarre , & plusieurs autres  
 » grands prisonniers, marchans tous à mode  
 » de triomphe des anciens Romains, fors  
 » qu'au lieu de réjouissances & allégreses ,  
 » qui se faisoient là, se célébroient pleurs ,  
 » regrets & gémissemens.

» Puis fut ainsi enterré dans le grand Dôme  
 » de Milan , avec force solempnels & divins  
 » services de toutes façons , & l'Oraison fu-  
 » nèbre , qui exalta le trépassé jusques au tiers  
 » Ciel , ainsi qu'il le méritoit. Voilà le superbe  
 » & honorable enterrement que ces braves  
 » Capitaines François firent à leur Général.  
 » Hélas ! ils le devoient ainsi faire , puisque  
 » mieux ne pouvoient. Il mourut en  
 » l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans ,  
 » dommage pareil à celui que l'on fait de  
 » gâter & fouler une belle herbe verte , ou  
 » plaisante fleur au beau mois de May.

» Sa taille & ses autres qualités extérieures ,  
 dit l'Abbé du Bos , » répondoient à celles de  
 » son cœur & de son esprit ; & il fut toujours  
 » le plus beau Gendarme de l'armée , comme  
 » le plus brave. «

Les agrémens de la figure, joints chez lui aux avantages de la jeunesse, lui attirèrent plusieurs fois, de la part des ennemis, des railleries & des bravades, dont il se vengea par des victoires.

» Le nompareil en prouesse qui feut au  
 » monde pour son âge, mourut en cette  
 » cruelle bataille ( de Ravenne ), dit l'Histo-  
 rien du Chevalier Bayard. » Ce feut le gentil-  
 » Duc de Nemours, dont tant que le monde  
 » aura durée, fera mémoire.... Il ne plut pas  
 » à Dieu le laisser plus avant vivre. Je croy  
 » que les neuf Preux lui avoient fait cette  
 » requête. Car s'il eust vécu âge compétent,  
 » les eust tous passés. «

Dans un autre endroit, ( chapitre 54. ) il l'appelle le passe-preux de tous ceulx qui feurent deux mille ans a.

Les malheurs dont sa mort fut la source, achevèrent de mettre le comble à sa gloire. La perte de la bataille de Ravenne fut bien moins funeste aux Alliés, que la perte de ce seul homme ne le fut à la France. Privée de ce génie tutélaire, elle fut bien-tôt dépouillée de tous ses Etats d'Italie; le Milanès même lui fut enlevé, & les Suisses que GASTON seul favoit contenir, y établirent Maximilien Sforce,



# É L O G E

D U

CHEVALIER BAYARD.

---

*Tempus eget.*

*Defensoribus istis,*

Virg. Enéid. liv. 2.

---

NE désespérons jamais de la Patrie ; fixons nos regards sur les Grands Hommes qu'elle a produits ; que ce souvenir soit notre consolation & notre espérance dans les temps malheureux où nous pourrions dégénérer de leur vertu ; leur exemple peut tout ; il peut encore les reproduire , & la gloire ne se montre jamais en vain aux yeux des François.

O mes Concitoyens ! ô Disciples & Descendans de ces Grands Hommes ! ne voyez-vous pas, à leur nom seul , l'honneur , l'antique honneur rallumer ses flammes , & créer des ressources , le titre de *François* prendre un caractère plus auguste , & vous imposer des devoirs plus saints ? Ne sentez-vous pas

renaître dans votre ame élevée, agrandie, le courageux amour de l'ordre, le tendre amour de l'humanité, la passion pour la gloire, & l'indifférence pour les honneurs? Ne respirez-vous pas cette noble ardeur de servir l'innocence, la vertu, la beauté, la foiblesse, la pauvreté, l'Etat avant tout, l'Etat, fût-il ingrat & injuste? Ah! si le luxe empoisonneur, la mollesse meurtrière, la frivolité qui sappe tout principe & détruit toute vertu, la fausse politesse, toujours si voisine de la barbarie, les perfidies de l'intrigue, les bassesses de l'intérêt, si tous ces vices des Cours pompeuses & des Cités opulentes, ont souillé nos cœurs, si sur-tout le vil empire de l'or nous a dégradés, que le nom des hommes vertueux soit pour nous ce bouclier magique, à l'aspect duquel Renaud se réveille, rougit & brise ses fers.

La Philosophie qui anime & dirige aujourd'hui les Lettres, veille aussi sur la Patrie & sur l'humanité; le bonheur public est son objet éternel. Tandis que le sot la craint, que le méchant la calomnie, que le peuple l'ignore, que des Grands la dédaignent, que des Rois mêmes s'en défient, elle sert & les Rois & les Peuples; elle découvre les principes de corruption & de mort que l'Etat

renferme dans son fein ; elle lui montre & ses dangers & ses ressources ; elle appelle l'éloquence au secours des mœurs expirantes ; elle appelle nos Ancêtres au secours de nos Contemporains. Voyez tous les Corps littéraires ressusciter à l'envi les grands noms & les grandes actions. De tant d'éloges prodigués aux morts illustres , de tant de voix qui s'élèvent en faveur du mérite qui n'est plus, se forme une voix unique & universelle , qui nous crie sans cesse : » François , voilà ce » que vous étiez ; voilà ce qu'il faut que vous » redeveniez , si vous craignez votre ruine ! «

Parmi les Modèles dont notre foiblesse peut avoir besoin, je ne fais s'il en fut jamais de plus parfait que ce Pierre du Terrail, si connu sous le nom du *Chevalier Bayard*. Sa vie entière n'est qu'une suite d'exploits incroyables & d'actions généreuses, non moins incroyables peut-être aujourd'hui. Si tant d'héroïsme a droit d'étonner notre siècle ; si ce siècle a le droit malheureux d'être incrédule sur la vertu , qu'il respecte au moins le témoignage de l'Histoire ; qu'il ne juge point du passé par le présent , & qu'au lieu de rabaisser la grandeur de nos aïeux jusqu'à notre foiblesse, il cherche à élever jusqu'à eux leurs descendants.

Toujours vainqueur dans les tournois, dans les combats singuliers, hardi dans les coups de main, savant dans les expéditions plus importantes, Bayard fut le plus grand des Guerriers. Doux, simple, modeste dans la société, Amant délicat, Ami sincère, franc Chevalier, pieux, humain, libéral, il fut le meilleur des hommes. La bienfaisance qui embellit & anima toutes ses vertus, joint un intérêt touchant à l'éclat imposant de sa gloire. Célébrons & cette gloire, & sur-tout cette bienfaisance. Défenseur de la Patrie, Consolateur de l'humanité, voilà les deux points de vue principaux sous lesquels nous allons considérer Bayard.



## PREMIERE PARTIE.

*Valeur & talens militaires du Chevalier Bayard.*

**R**ois, Ministres qui commandez la guerre, la vengeance du Roi des Rois vous apprendra un jour quel étoit le prix de ce sang des hommes *que vous répandiez sur la terre comme l'eau !* Le devoir des Sujets est d'obéir sans vous juger, de vous défendre lors même



que vous attaquez injustement, & de mourir pour vos caprices. Ce qui fait votre crime, fait ainsi leur gloire, & les victimes sont illustres autant que l'oppresseur du genre humain est odieux. Le sang des du Terrails coula toujours pour la Patrie. Avant la réunion du Dauphiné à la France, ils moururent pour les Dauphins de Viennois leurs Maîtres; ils moururent depuis pour nos Rois. Le trisaïeul de Bayard fut tué sous les yeux du Roi Jean à cette funeste bataille de Poitiers, son bisaïeul à la bataille d'Azincourt, son aïeul à celle de Montlhéry; les du Terrails ne survivoient point aux désastres de la France, quand ils pouvoient obtenir la mort. Leur fils malheureux ne put l'obtenir. Privé pour toujours de l'usage des bras par les blessures qu'il avoit reçues à Guinegaste, il consuma sa vie dans les langueurs de l'infirmité, dans la douleur d'être inutile pour avoir trop bien servi: le Ciel le consola; il fut père de Bayard.

Le jour arrive où ce père respectable assemble sa famille, non pour décider du sort de ses enfans, selon le tyrannique abus que la vanité, la mode & l'intérêt ont introduit parmi nous; mais pour consulter ces mêmes enfans sur l'emploi que la Nature & leur

inclination les invitent à faire des talens qu'une éducation simple & chrétienne a cultivés en eux. » Mon père, dit à du Terrail, l'aîné de ses quatre fils, » permettez que je » vous consacre mes jours ; & puisse la terre » qui m'a vu naître, me voir mourir en vous » servant ! Mon père, s'écria Bayard, à peine âgé de treize ans, » permettez que je vous » imite, & que je serve ma Patrie «. Le père tressaille de joie ; il se jette dans les bras de Bayard : » Oui, mon fils, sois plus heureux » que moi, remplis la carrière d'où le sort » m'a chassé. Ma vie n'est qu'une longue » mort ; on ne vit qu'en servant l'Etat. Je » vois sur ton visage tous les traits des Héros » de ma race ; je lis dans tes yeux leur valeur ; » je te remets leur gloire ; je n'ai pu l'égalér, » mon fils, il faut que tu l'effaces. Le bruit » de tes exploits, en parvenant jusqu'à ton » père, pourra seul lui faire sentir qu'il vivoit » encore «..... Bayard ! ton cœur entendit ce vœu d'un Chevalier, d'un Citoyen & d'un père ; ton cœur va le remplir ; des armes ont paru, Achille s'est déclaré ; la foiblesse de l'enfance, son inexpérience, rien ne l'arrête ; l'adresse & l'audace suppléent à tout. Le voilà qui s'essaye en maître aux exercices périlleux de la guerre & de la Chevalerie, à la vue de

sa famille enchantée , éperdue , qui va le perdre , qui le regrette & qui l'admire. Sa mère , appelée à ce spectacle par le bruit des applaudissemens , le regarde du haut d'une tour , avec une joie timide , & se renferme pour pleurer avec une douleur tendre. Pleure , mère aimable , femme intéressante , pleure , obéis à la Nature , tu ne reverras plus ce fils que la gloire arrache de tes bras ; il n'est plus à toi ; il est à la Patrie : mais la Renommée prendra soin de t'en entretenir & de te consoler ; l'éclat de ses triomphes viendra souvent embellir ta retraite ; tu seras fière d'avoir donné ce fils à l'Etat ; tu béniras ce moment amer où il se sépare de toi ! Achève , consume ce douloureux sacrifice ! . . . C'en est fait , ses soins ont tout préparé ; sa tendresse a pourvu à tous les besoins de son fils , avec ces détails dont le cœur d'une mère a seul le secret ; elle lui a tendu les bras pour la dernière fois ; elle a versé sur lui les dernières larmes , en s'efforçant de les retenir. L'humanité , la piété , la vertu ont parlé par sa bouche , & déposé leurs plus saintes leçons dans ce jeune cœur désormais livré à lui-même ; l'enfant attendri a juré de les suivre : c'est un serment de Bayard , il ne sera point violé.

Déjà cet enfant sublime a triomphé dans tous les tournois , avant l'âge d'y entrer : déjà, au jugement des *Dames* charmées & de ses Rivaux étonnés, il a remporté le prix de tous ces jeux guerriers, aliment nécessaire de la valeur, dans un temps où cette valeur étoit la juste confiance d'un brave homme dans une force & une adresse constamment exercées. Mais des jeux plus terribles appellent son courage; l'Italie conjurée attend Charles VIII à Fornoue, pour lui fermer le chemin de la France, & le séparer de ses Sujets; dix mille François, dont le Roi est en danger, écrasent à Fornoue les forces réunies de l'Italie entière. Charles VIII, parmi ces braves qui l'entouroient dans les batailles, & qui le sauvèrent à Fornoue, distingue sur-tout Bayard, qui, démonté deux fois & toujours triomphant, vient déposer à ses pieds une enseigne ennemie. Bayard avoit alors dix-neuf ans.

Louis XII règne, Milan est son patrimoine; Naples est celui de sa Couronne; les Sforces ont usurpé Milan; la Maison d'Aragon dispute Naples : laissons les droits ou les prétentions des Rois, songeons aux services des Sujets. Quel est ce jeune téméraire que la victoire égare & enivre? Il n'entend plus la voix de ses Chefs qui le rappellent; il poursuit  
seul

6 Juillet

1495.

1500.

feul un escadron ennemi jusqu'aux portes de Milan ; il voit ces portes s'ouvrir pour recevoir les vaincus ; & loin de s'arrêter , il entre avec eux , en les renversant , & croit toucher au moment de porter à son nouveau Maître , au lieu d'une Enseigne , la Couronne Ducale. Bayard feul , à vingt-quatre ans , est capable d'une telle faute. O discipline antique ! ô loix utiles & sévères de la subordination ! il vous prévient ; il se condamne , quand la Chevalerie l'absout , quand l'ennemi l'admire , quand Ludovic Sforce , prêt à tomber d'un trône ébranlé par de tels Héros , & mal soutenu par des mains peu fidèles , s'écrie en gémissant : » Heureux l'Etat & le » Prince qui ont de pareils excès à réprimer ! «

Arrêtons-nous ici à considérer l'ascendant de la vertu , & , s'il est permis de s'exprimer ainsi , l'heureuse contagion de l'enthousiasme. Ce lâche Ludovic , l'empoisonneur de ses proches & de ses Maîtres , odieux à sa Nation par ses crimes , méprisable à l'Europe par sa bassesse , veut voir cet homme singulier , qui a pensé prendre seul sa capitale , & qu'une armée entière a eu peine à réduire. Le Héros paroît devant le Tyran ; ses discours répondent si noblement à son action ; il parle de son Maître avec tant de fierté , de lui-même avec

tant de modestie ; son audace décente & respectueuse joint avec tant d'éclat la dignité d'un Sage à la vigueur d'un Chevalier , que l'ame féroce de Ludovic en fut frappée ; il conçut enfin les plaisirs sublimes de l'honneur , & s'élevant jusqu'au modèle qui lui étoit présenté , il ose rendre à son prisonnier sa liberté , ses armes , parce qu'il le juge le plus formidable de ses ennemis : il mérita du moins une fois l'estime & la reconnoissance de Bayard.

Bayard est libre ; il vole aux combats ; mais instruit par la faute unique & illustre qu'il a eu le bonheur de commettre , il saura modérer , par la prudence & la discipline , les écarts fougueux de la Chevalerie. Ses exploits , mieux concertés , seront plus utiles , & n'en seront pas moins étonnans ; ils conserveront plus que jamais ce caractère magique , cette empreinte du merveilleux que la Fable peut-être n'eût osé leur donner. Tantôt ce nouvel Horatius Coclès défendra seul contre deux cents Espagnols , un pont sur le Gariglian , & sauvera l'armée Française. Tantôt avec trente-six hommes d'armes , il arrêtera au pont de Pavie l'armée entière des Suisses. Tantôt dans un combat plus inégal que celui d'un autre Horace contre les Cu-

riaces , on le verra seul avec le courageux d'Orose , soutenir pendant quatre heures , en champ clos , les efforts de treize Chevaliers choisis. Tantôt foible , mourant , consumé par la fièvre , ses amis le verront , avec effroi , descendre dans la lice contre le plus robuste & le plus vaillant Chevalier de l'Espagne , l'ingrat Sotomaïore , qui , pour prix des égards les plus généreux , a voulu le diffamer : Bayard combat pour son honneur ; Sotomaïore tombe sous ses coups. S'il combat pour l'amitié , il est plus redoutable encore : les Suisses ont tué le brave Conti son ami ; Achille court venger Patrocle ; le lendemain , sa douleur a immolé cinq cents de leurs Soldats aux manes de Conti.

Ses innombrables combats sont autant de triomphes du petit nombre sur la multitude , de la valeur & de la conduite sur la force. Murs de Barlette & de Monervine ; rives du Gariglian & de l'Eridan ; barrières de Padoue ; rochers de la Navarre ; plaines de l'Artois , vous vîtes tour à tour ces expéditions rapides & savantes , ces succès toujours inattendus & toujours préparés , ces prodiges d'intelligence & d'activité qui étonnent les amis & déconcertent les ennemis. Le temps a emporté les intérêts & les haines ; la gloire de Bayard

est immortelle ; ces lieux s'enorgueillissent encore de sa mémoire ; ses exploits y semblent gravés à chaque pas ; Bayard y respire. Ici coula son sang, digne prix de la victoire : là ses Soldats ne purent suffire à conduire ses Prisonniers ; ces remparts , il les escalada le premier ; ces forts, il les emporta presque seul. Ici un Capitaine Albanois , digne du nom de Scanderberg , tomba dans ses mains victorieuses : là, ce Père des Fidèles , toujours armé contre ses enfans , ce Pontife conquérant , qui préféra toujours le glaive de Saint Paul aux clefs de Saint Pierre , le Tyran de l'Italie , l'implacable ennemi de son bienfaiteur Louis XII , Jules II , surpris par une marche habile , ne pouvoit échapper à Bayard , si les élémens n'eussent conspiré contre le projet de ce Héros. Avec quel plaisir tous les bons François auroient vu Jules II présenté à Louis XII par le Chevalier Bayard ! On croit voir encore l'impétueux Pontife , frémissant de colère & de terreur , sortir de sa litière , lever lui-même le pont , fermer de sa main tremblante les portes d'un château ( 1 ).

---

( 1 ) » S'il eust autant demeuré qu'on mettroit à dire un  
» *Pater. Noster* , il étoit croqué , dit l'Historien du Che-  
» valier Bayard «. Un brouillard épais , & une neige



où il se renferme à la hâte, & où il respire à peine. Ici l'inconstant Henri VIII ; menacé du même danger, saisi de la même frayeur, se repentit du caprice qui l'avoit engagé à porter la guerre en France, & rendit graces aux ordres timides qui retinrent le bras de Bayard ( 1 ). Là, Bayard lui-même tombe presque écrasé sous son cheval mourant : déjà les Espagnols l'entourent : *Non, non*, s'écrient les François éperdus, *on n'emmenera pas ainsi la fleur de la Chevalerie*. Ils arrachent leur ami, leur modèle, à l'Espagnol désespéré, qui apprend alors quel prisonnier il vient de perdre ( 2 ). Là encore, les Vénitiens, ( car les variations de la Politique donnent aux François toute l'Europe à combattre, ou successivement, ou tout-à-la-fois, ) les Vénitiens conduits par le redoutable Manfron,

abondante, qui faisoient qu'on ne pouvoit se voir à quatre pas, sauvèrent le Pape en cette occasion.

( 1 ) Ce fut en 1513, entre Calais & Théroouenne, peu de temps avant la bataille de Guinegaste, dite *des Eperons*. Bayard vouloit attaquer Henri VIII, & espéroit le faire prisonnier ; mais le Seigneur de Piennes, qui commandoit dans le pays, l'en empêcha, en alléguant des ordres contraires de la Cour.

( 2 ) C'étoit au passage du Gariglian, dans le Royaume de Naples, vers l'an 1534.

faïssent deux fois Bayard ; deux fois ils sont forcés de lâcher leur proie, & Bayard bat trois fois Manfron en deux jours ( 1 ).

O ! si le succès général répondoit à ces succès particuliers ; si les talens des Chefs égaloient l'ardeur des Chevaliers ; si ces Chefs, tous braves, n'étoient pas tous imprudens, divisés & malheureux ; si les perfidies du Cabinet n'avoient pas, sur les opérations militaires, une influence si puissante & si funeste : ô ! si le destin de la France étoit entre les mains de Bayard ! du moins la gloire & les exploits de ce Guerrier la soutiennent & la consolent dans ses disgraces. Mais, demanderez-vous, quelles récompenses, quels honneurs on la vit prodiguer à son Héros ? Des honneurs, vous répondra la généreuse Chevalerie : qu'en a-t-il besoin ? » C'est quand » l'honneur n'est plus, qu'on accumule les » honneurs ; c'est l'orgueil qui s'empresse de » les obtenir, pour se dispenser de les mériter «. Louis XII n'est point ingrat ; mais Bayard est modeste. Le Roi lui offre une Compagnie de mille hommes d'infanterie ; écoutez, Guerriers de nos jours, & Cour-

---

( 1 ) C'étoit dans les environs de Vérone, en 1509, dans le cours de la guerre qu'entraîna la Ligue de Cambray.

tisans de tous les siècles, écoutez la réponse de Bayard : » *Modérez vos faveurs , Sire , & mesurez-les au talent. Cinq cents hommes sont une assez forte charge pour un Capitaine qui veut faire son devoir* ». O ! le plus grand des hommes ! l'honneur de te récompenser n'est pas même au pouvoir des Rois ; ta récompense est dans ton ame & dans ta renommée.

Je vois enfin Bayard servir sous un Chef digne de lui commander ; c'est ce *foudre de l'Italie*, cet *Achille François*, cet invincible Gaston, qui brilla & passa comme un éclair. Ils n'ont tous deux qu'une ame & qu'une volonté : Bayard admire, avec transport, dans Gaston, le génie qui, à vingt ans, subjugué tout ; Gaston consulte, avec respect, dans Bayard, une expérience déjà consommée à trente-six ans ; ils volent ensemble à des victoires certaines ; ils percent l'Italie en un moment ; ils passent à travers des armées : fleuves, montagnes, forteresses, rien ne les arrête ; l'ennemi les trouve par-tout ; Bologne est délivré à la vue des Romains & des Espagnols ; Baglion & ses Vénitiens sont précipités dans l'Adige ; Bresse est forcée. . . . . O douleur ! à cet affaut fatal, Bayard est frappé d'un coup que l'on croit mortel : cet amour des François, qui l'arracha trois fois

1511.

1512.

aux Espagnols & aux Vénitiens, ce même amour, devenu désespoir, va le venger sur les Bressans. *Enfans, vengeons la mort de ce brave Chevalier.* C'est avec ce cri terrible que Gaston fait de tous ses Soldats autant de Bayards. Vengez-le, braves amis de ce Héros, mais ne le pleurez pas ; Bayard vous est rendu ; je le vois triompher avec vous dans les champs de Ravenne. . . . . O larmes nouvelles & plus amères encore ! victoire plus funeste au vainqueur par la perte d'un seul homme, que la défaite ne l'est au vaincu par la ruine d'une armée ! Arrête, ô Gaston ! arrête, ton triomphe est complet ; laisse au moins à ces fiers Espagnols l'honneur d'une belle retraite ! Il croit les voir emporter avec eux une partie de sa victoire ; il s'élance seul au milieu de ce bataillon, comme autrefois Bayard étoit entré dans Milan : hélas ! c'étoit au même âge, à l'âge de l'imprudence. Dieu varie à son gré les destinées mortelles : Bayard n'avoit pas même perdu la liberté ; Gaston perd la vie. Bayard rencontre ce même bataillon, marchant dans le même ordre, & il respecte sa marche. O ! s'il savoit que son ami, que son Général vient de périr dans ces rangs ! Ciel ! ô Ciel ! ne dissipez point son heureuse ignorance, & qu'une même témérité

ne prive pas à la fois la France de ses deux appuis !

Parlerai-je de cette bataille , ou plutôt de cette retraite de Théroouenne , qui parut une fuite , & où Bayard fut presque le seul qui combattit ? Bayard ne fait point fuir ; il aimera mieux être prisonnier..... Non, il ne le fut point ; il avoit reçu le premier la foi du Chevalier , auquel il donna la sienne ; & l'Empereur , & Henri VIII , nos ennemis , prononcèrent qu'il étoit libre.

1513.

Louis XII n'est plus , mais la Chevalerie règne avec plus d'éclat encore sous le nom de François I. Toujours Naples & Milan occupent l'ambition des François , & les vicissitudes du sort dans le Milanès exercent particulièrement leur valeur. Des prodiges ouvrent le nouveau règne ; il faut pénétrer en Italie ; tous les passages sont fermés ; partout des barrières inébranlables sont posées ; la vigilance Italienne a commis à la fidélité Helvétique la garde des Alpes , & rit en paix de la folie d'un jeune Roi qui va se briser contre ce mur de fer. Tandis que l'insolente sécurité passe si aisément jusqu'au mépris & à l'outrage , les François se frayent , en silence , à travers des détours inconnus , une route

1515.

pénible & nouvelle ; c'est la marche d'Annibal avec tous ses travaux & tous ses périls , mais avec tous ses succès. Ils sont en Italie , & les ennemis qui les attendent , sont derrière eux. *Les François en Italie ! ils ont donc volé par dessus les montagnes* , s'écrie Prosper Colonne , le plus sage , le plus expérimenté des Capitaines de l'Europe. Tandis qu'il s'étonne & qu'il doute , Bayard & ses Compagnons ont forcé Villefranche. Colonne surpris à table , à midi , sans qu'aucune intelligence , aucune trahison ait préparé sa perte & excusé sa honte , prend tout ce qu'il voit pour un songe , & se console en disant : *la prudence peut prévenir les efforts humains ; mais qui peut prévenir les miracles ?*

Bayard veille à tout , est présent à tout par des espions sûrs , ou par lui-même ; il est l'œil de l'armée , comme il en est le bras ; ses avis dirigent les opérations de François I , & de cet illustre Connétable , si utile & si funeste à la France. Un jeune Roi , passionné pour la gloire , s'élevoit au dessus de la gloire même , en la sacrifiant à l'humanité ; on le force de vaincre à Marignan. Marignan ! journée mémorable , qui répandit tant d'éclat sur le règne d'ailleurs malheureux de François I ,

mais journée horrible , marquée par la plus profonde plaie qu'un Prêtre sanguinaire ( 1 ) ait faite au genre humain ; *combat de Géans* , auprès duquel tous les combats n'étoient , selon l'expression du vieil & vaillant Trivulce , que *des jeux d'enfans*. L'astre du jour, l'astre de la nuit ont prêté tour-à-tour & dérobé leur lumière à ce vaste carnage ; le jour renaît , l'acharnement continue , & la destruction recommence. Le Ciel est juste ; les Suisses sont punis , & Scheïner humilié. Mais si vous demandez lequel des Chevaliers François contribua le plus à cette victoire , c'est aux Héros à juger les Héros ; c'est aux Rois à connoître leurs Sujets. François I donne à Bayard le prix de la valeur , en recevant de lui l'Ordre de la Chevalerie , après l'avoir mérité Voilà les honneurs dignes de tous les deux ; & c'est ainsi que François I devoit récompenser Bayard.

Il le récompense encore , en lui confiant la garde difficile de ses frontières attaquées par Charles-Quint. Une armée formidable assiège Mezières ; tous les François voient désespéré de cette place. Armes , vivres , Soldats , remparts , tout y manquoit ; mais

1521.

---

( 1 ) Matthieu Scheïner , Evêque de Sion , & Cardinal.

Bayard y étoit. » Je voudrois qu'il y eût  
 » dans la place deux mille Soldats de plus ;  
 » & que Bayard n'y fût pas «, disoit un des  
 Chefs Espagnols ( 1 ), qui favoit estimer son  
 ennemi Bayard est sommé de se rendre : on  
 fait sa réponse.

*» Avant que j'abandonne une place que  
 » mon Maître a bien voulu confier à ma foi ,  
 » j'auni formé des corps entassés de ses en-  
 » nemis le seul pont par où il me soit permis  
 » d'en sortir «.*

Cependant sa foible garnison s'ébranle &  
 s'effraye ; deux compagnies ont fui par les  
 brèche, ou se sont précipitées dans les fossés :  
 Bayard rassemble le peu de Soldats qui lui  
 restent, & les Habitans, dont la valeur le  
 seconda si bien dans cette occasion : » Mes-  
 » amis, leur dit-il, nous sommes trop heu-  
 » reux d'être délivrés de ces lâches qui gê-  
 » noient notre valeur, & qui cependant par-  
 » tageoient nos lauriers «. Il repousse les  
 assauts, il fait des sorties ; l'activité multiplie  
 ses Soldats, la bonne conduite les ménage ;  
 des stratagèmes adroits portent la discorde &  
 la guerre parmi les assiégeans, qui oublient

---

( 1 ) Don Pedro de Paz ; mais ce mot fut dit dans une  
 autre occasion.



de combattre les François pour se déchirer eux-mêmes : déjà , par ses soins , les deux partis ennemis sont aux mains ; il fond sur eux , & les écrase tous les deux : on vit enfin une place dépourvue de tout , & démantelée , réduire , après deux mois de résistance , à une fuite honteuse , toutes les forces de l'Espagne & des Pays-Bas. Voilà ce que peut un seul homme.

Voici maintenant ce que peut une femme. Les passions ont troublé la Cour de François I, & le contre-coup de ces agitations se fait sentir dans le Milanès. Bourbon n'est plus François ; il a outragé l'Amour ; l'Amour désespéré s'est vengé avec bassesse : ce Héros, dépouillé de ses biens , du prix de ses exploits , des droits de sa dignité , a versé des larmes , qui vont coûter bien du sang à la France. L'Empereur lui a tendu les bras , lui a promis sa sœur & un Royaume , & lui a donné du moins les occasions de se venger. Cet invincible Bourbon , le jaloux , mais sublime Pescaire , sont à la tête des troupes Impériales ; un Favori (1) est à la tête de l'armée François.

1523.

1524.

Bayard sert l'Etat sous ce Favori ; on ne le

---

(1) L'Amiral de Bonnivet.

consulte plus ; on lui commande : il parle , & n'est pas écouté. Après bien des malheurs , tous causés par des fautes , tous prédits par Bayard , & souvent réparés par lui , l'imprudent Bonnivet lui ordonne d'aller , avec un foible détachement , occuper un poste inutile aux François , trop voisin des ennemis pour n'être pas attaqué , trop éloigné du camp de Bonnivet pour être secouru. Bayard s'étonne , représente , & obéit. Il est défait : mais combien les plus belles victoires sont peut-être au dessous d'une telle défaite ! Tant de blessures reçues dans tant de combats , s'étoient ouvertes & envenimées ; la fièvre le dévorait : mais tant que Bayard respire , est-il rien qui puisse l'empêcher de faire son devoir ? Il est à cheval ; il combat dans les ténèbres ; il dirige & couvre une retraite savante ; les hommes sont conservés ; le bagage seul est perdu. C'est dans cette journée peut-être que l'œil du Connoisseur iroit chercher Bayard tout entier.

Le sincère Bayard connoît peu le soupçon ; mais ce profond mépris qu'un Héros a toujours pour les Courtisans , & qui a perdu plus d'un Héros , persuade à Bayard que Bonnivet a voulu lui attirer cet affront : Bayard , qui , malgré les égaremens si com-

muns de la Chevalerie , n'a jamais combattu que les ennemis de l'Etat , est prêt à combattre Bonnivet comme ennemi de l'Etat ; mais il jugea plus juste & plus noble de mourir pour cet Etat qu'il croyoit trahi.

Bonnivet a tout perdu ; il fuit du Milanès ; des rivières l'arrêtent ; Bourbon le poursuit , Bourbon qui brûle d'immoler le Complice & le Favori de sa Persécutrice ( 1 ) ; il l'atteint aux bords de la Sessia ; sa fureur s'anime à l'aspect de sa proie : Bonnivet frappé , ne peut plus ni commander , ni combattre ; il appelle Bayard : *Je vous remets le sort de l'armée ; vous seul pouvez la sauver , s'il en est temps encore.* — *Il est bien tard* , répond le Chevalier , *mais mon ame est à Dieu , ma vie à l'Etat : oui , je sauverai l'armée aux dépens de mes jours ; je vous rends graces ; je vous pardonne ; je vais mourir.* Il tient parole ; Bonnivet & l'armée échappent à Bourbon ; mais Bayard , frappé d'une de ces machines cruelles dont il avoit toujours méprisé l'usage , & qui , par la main d'un lâche à couvert , lancent au loin une mort inévitable sur le brave qui s'expose , Bayard va expirer . . . Retenons nos larmes ; ne nous attendrissions point sur la mort d'un

---

( 1 ) La Duchesse d'Angoulême.

Héros; c'est lui qui nous le défend; c'est lui qui console ses ennemis mêmes , gémissans autour de lui : Pescaire l'admire; Bourbon le plaint. . . . ou plutôt il l'envie; & c'est Bayard qui plaint Bourbon. » Pleurez sur vous-  
 » même, lui dit-il, pleurez sur vos affreux  
 » triomphes, vainqueur malheureux de vos  
 » Concitoyens ! Pourquoi pleurer sur moi ?  
 » Ma vie fut innocente, ma mort est glo-  
 » rieuse, & vous êtes trop grand pour n'en  
 » pas être jaloux «. Bourbon ! c'est ton arrêt  
 que prononce un Héros mourant. Les foibles-  
 ses du Roi, les fureurs de sa mère, les  
 perfidies de du Prat, les intrigues de Bonnivet  
 sembloient t'excuser : c'est la vie, c'est la  
 mort de Bayard qui te condamnent. Compare  
 ta carrière & la sienne : tu n'es qu'un Guerrier  
 illustre ; Bayard seul fut un grand homme.



## SECONDE PARTIE.

*Bienfaisance & vertus sociales de Bayard.*

**S**I la bienfaisance ne peut réparer tous les maux que la valeur est si souvent forcée de faire, qu'elle console au moins quelquefois la malheureuse humanité ; qu'elle s'unisse à la  
 valeur

valeur même, & qu'elle y préside. C'est de leur réunion que se forma autrefois cet esprit de Chevalerie, erreur sublime, dont tous les siècles ne sont pas dignes, & à laquelle nous avons dû Bayard. L'honneur étoit le principe du courage, l'amour étoit l'ame de la bienfaisance. Pour plaire à la beauté vertueuse, il falloit vaincre les ennemis de l'Etat ; mais il falloit sur-tout les consoler, & faire du bien aux hommes ; il falloit conquérir tous les cœurs pour toucher le sien. La veuve & l'orphelin protégés, le pauvre servi avec respect, tous les malheureux foulagés, le genre humain délivré de la violence & de l'oppression, portoient aux pieds d'une femme attendrie le nom de son Amant à travers les bénédictions de l'Amour, les cris de l'admiration, & les larmes délicieuses de la reconnoissance ; elle s'applaudissoit alors de l'hommage de son Chevalier ; elle étoit fière de l'aimer ; elle l'avouoit avec orgueil à l'Univers. O mœurs héroïques & saintes ! temps que les femmes regretteront toujours, que les hommes doivent regretter ! temps où ce fanatisme sacré enivroit des foux respectables, où le souvenir seul d'une femme étoit pour son Amant *le regard de l'Etre suprême*, où un mot de sa bouche étoit le prix de mille exploits, où ce

fexe règnoit bien plus sur l'imagination qui embellit tout , que sur les sens qui flétrissent tout ! Tel fut le pur & noble amour dont le Chevalier Bayard brûla pour la Dame de Fluxas , & dont son mari fut le premier confident. Ce fut au nom de cette femme héroïque & tendre que Bayard triompha dans les tournois & dans les batailles ; mais ce fut elle sur-tout qui nourrit dans son cœur ces douces vertus que la Nature y avoit mises pour la consolation du genre humain. O infortunés ! ô portion vénérable de l'humanité ! jamais vous ne vîtes Bayard détourner de vos douleurs des yeux indifférens ; il cherchoit vos maux pour les guérir , & vos larmes pour les sécher ; sa fortune , son bras , son crédit , tout fut à vous ; les fruits de ses travaux distribués aux Soldats ; son foible patrimoine prodigué aux indigens , le rendoient toujours heureux , en le laissant toujours pauvre ; sa bienfaisance étoit aussi industrieuse à créer des ressoutces , que la cupidité l'est à forger des calamités. Il est pauvre , mais jamais la misère ne paroîtra devant lui sans être soulagée. Que dis-je ? le besoin fier & timide , qui , dans les ténèbres , se nourrit de privations courageuses , ne pourra ni échapper aux recherches actives de son zèle , ni se refuser

à la généreuse délicatesse de ses dons déguisés ; il y met tant d'art & presque tant d'artifice, ses prétextes sont si plausibles, ses détours si ingénieux, que le malheureux qu'il oblige pourroit douter du bienfait, & prétendre lui-même à la reconnoissance.

Il est une espèce d'infortunés trop odieux pour être plaints ; ce sont les Grands & les Princes, que les passions agitent & entraînent dans les excès ; leur épargner la honte du crime, & les tortures du remords, c'est les servir aussi utilement que les victimes qu'on dérobe à leur fureur. Jules II veut perdre l'un par l'autre, Louis XII, & le Duc de Ferrare ; il propose au Duc de trahir les François, & lui montre tous les trésors de l'Eglise ouverts : le Duc de Ferrare s'indigne ; il croit être juste en tournant la trahison contre le traître, & en trafiquant de la vie du Pape avec l'Emisfaire même que ce Pontife employoit pour le corrompre. Il parle confusément à Bayard de ce complot : *Dans huit jours*, lui dit-il mystérieusement, *Jules II ne vivra plus.* — *Vous avez donc parlé à Dieu !* s'écrie Bayard, qui ne pénètre rien. *Vous avez donc parlé à Dieu !* Que j'aime cette heureuse impuissance de concevoir le crime ! Voilà Bayard. Depuis trente ans, il marche à travers les attentats

de la Politique, & il n'en a pas même l'idée. Le Duc s'explique, & Bayard est forcé de l'entendre. » Prince, au nom de l'honneur & de l'amitié, répond-il, livre-moi tout-à-l'heure le scélérat insolent qui vous ose proposer de telles horreurs, & je vous réponds qu'il n'empoisonnera jamais personne. Telle fut la réponse de Bayard. Le Duc s'étonne, ouvre les yeux, & reconnoît enfin combien la haine & la vengeance sont des guides infidèles.

Le crime est trop affreux pour séduire ; c'est le vice qui est à craindre ; il a quelquefois tant d'attraits ! Bayard ! ta vertu même est en danger ; l'avarice ou la misère t'a vendu l'innocence & la beauté ; te voilà seul avec elles ; jamais tu ne combattis d'ennemis si redoutables : la victime se jette aux pieds de celui qu'elle croit son Tyran ; son visage est baigné de larmes ; le désespoir étincelle dans ses yeux, l'honneur rougit sur son front, & tout lui prête de nouveaux charmes. » Vous voyez, lui dit-elle, les effets de l'indigence ; c'est ma mère qui m'a conduite ici ; je ne l'accuse pas, je la plains ; rendez-lui la vie, & donnez-moi la mort ; que j'emporte du moins ma vertu au tombeau ; ce seul bien me reste encore : si la situation où je parois



» devant vous , dépose contre moi ; si vous  
 » n'en croyez point ma douleur , croyez-en  
 » l'amour : j'aime , je suis aimée : hélas ! c'est  
 » un malheur de plus dans la pauvreté «. —  
 » O ma fille , s'écrie Bayard éperdu , c'est à  
 » moi de rougir devant vous ; mais du moins  
 » connoissez l'asyle où le Ciel adresse votre  
 » vertu ; je suis Bayard. Peut-être ce nom a  
 » droit de rassûrer l'innocence «. Il la met  
 sous la garde d'une de ses parentes ; il va  
 chercher lui-même & la mère & l'Amant.  
 » Madame , dit-il à la mère , après quelques  
 reproches justes & tendres , » le Ciel nous a  
 » sauvés , mais Bayard ne vous eût jamais  
 » pardonné , si vous l'eussiez rendu coupable.  
 » Mes enfans , dit-il aux jeunes Amans ,  
 » comptez avec votre père. Qu'en coûteroit-  
 » il pour faire votre bonheur ? Quelle dot  
 » exigeriez-vous « ? La pauvreté honnête est  
 modérée dans les vœux qu'elle ose former ;  
 c'est l'opulence qui est toujours avide & tou-  
 jours insatiable. Pleins de joie & d'amour ,  
 ils ont bégayé leur desir naïf & leur timide  
 espérance. Bayard sourit : » Mes enfans , leur  
 dit-il , c'est donc assez pour vous ? eh bien !  
 ce n'est point assez pour votre père «. Il  
 double la somme , & les unit. Heureux époux !  
 quiconque a aimé , conçoit aisément votre

ivresse ; mais , croyez-moi , Bayard , en ce moment , est encore plus heureux que vous.

Il goûta souvent ce bonheur fait pour lui. Tardieu , son Lieutenant , envoyé pour le seconder dans une expédition dont Bayard eut seul tout le péril & tout l'honneur , réclamoit sa part d'un butin immense que Bayard avoit fait dans cette occasion. Celui-ci soutient ses droits ; le Conseil de guerre juge en sa faveur ; mais l'armée disoit tout bas : *Nous ne reconnoissons plus le généreux Bayard.* Ce n'est pas tout. Le Vainqueur étale , avec un éclat insultant , son triomphe & ses trésors aux yeux de son Lieutenant affligé ; il paroît prendre un plaisir inhumain à irriter les regrets de Tardieu , & l'armée disoit : » *Nous ne reconnoissons plus le modeste Bayard* «. Tardieu gémit en voyant de près toute la fortune qui lui échappe. » *Hélas !* dit-il avec amertume , » *j'aurois été riche toute ma vie.* — Nous le ferons donc tous deux , s'écrie Bayard en l'embrassant ; » cette fortune que vous disputiez à votre supérieur , » recevez-là de votre ami «. Il lui donne la moitié de la somme ; il distribue l'autre aux Soldats. Tardieu pleure à ses pieds de joie & de tendresse , & l'armée reconnoît Bayard. Tel étoit ce Héros avec ses amis & ses

concitoyens : il étoit le même avec les ennemis ; il n'en connoissoit plus dès que les armes étoient posées. A ce terrible assaut de Bresse , il est porté mourant & vainqueur dans une maison qui s'attendoit à toutes les horreurs du pillage : deux jeunes filles , malheureusement belles , s'étoient cachées pour éviter la brutalité du Soldat ; leur père s'étoit enfermé dans un Monastère ; leur mère tremblante n'espéroit rien de ces précautions. Le droit affreux de la guerre les mettoit , avec tous leurs biens , au pouvoir du vainqueur. Bayard rassemble autour de son lit tous ces infortunés ; il les rassûre , les console , les garantit de péril & d'insulte ; ses vertus prennent leur ascendant naturel ; cette famille est devenue la sienne ; elle s'empresse d'égayer & d'accélérer , par des soins reconnoissans , sa longue & pénible convalescence. Le jour de son départ arrive ; c'est un jour de douleur ; mais ce seroit un jour de désolation & de ruine , si le vainqueur étoit un autre que Bayard. Moitié crainte , moitié confiance , la mère vient lui rappeler tous les bienfaits dont il a comblé cette maison ennemie , & lui montre l'espérance que sa bonté a fait naître. » Nous ne pouvons nous acquitter , » dit-elle , tout est à vous , & nous ne vous

« offririons que vos propres biens : mais le  
« généreux Bayard connoît-il le droit de la  
« force, & n'aimera-t-il pas mieux tenir de  
« notre amour une foible portion de ces  
« mêmes biens, que de devoir le tout à la  
« violence » ? En parlant ainsi, elle présentoit  
sa rançon d'une main tremblante. » Combien  
« y a-t-il dans cette bourse, demande Bayard  
avec un sourire où cette femme effrayée ne  
vit plus que le fier dédain d'un vainqueur  
ordinaire. » Nous nous sommes, dit-elle,  
« proportionnés à notre fortune plus qu'à  
« vos droits & à vos services; mais vous êtes  
« Vainqueur, vous êtes Maître, vous êtes  
« plus, vous êtes Bienfaiteur, ordonnez. —  
« Oui, Madame, j'exige un bien plus pré-  
« cieux ; c'est votre amitié. Gardez vos tré-  
« fors ; connoissez mes devoirs & mes sen-  
« timens : c'est moi qui, avec tout l'or de la  
« terre, ne pourrois jamais payer vos soins  
« obligeans ; c'est moi qui donnerois pour  
« vous une vie que je vous dois peut-être.  
« Ne voyez en moi que votre Chevalier &  
« votre ami, si vous daignez l'avouer. —  
« Ah ! vous voilà, s'écrie cette femme trans-  
« portée d'admiration ; quelle étoit mon  
« erreur ! c'étoit votre générosité seule que  
« je devois craindre ». Elle insiste; elle exige

que son présent soit reçu, du moins comme un gage de cette amitié que Bayard lui promet & lui demande. — » Vous le voulez ,  
 » Madame , eh bien ! je l'accepte , & j'en  
 » dispose ; Bayard vous devra aujourd'hui  
 » l'honneur de doter la vertu & la beauté « .  
 Il donne mille ducats à chacune des filles. Il  
 restoit cinq cents ducats. » Madame , vòs  
 » malheureux Concitoyens ont beaucoup  
 » souffert ; tandis que vous me sauviez la  
 » vie , mon nom servoit à leurs désastres ; on  
 » croyoit me venger en les accablant : j'allois  
 » partir sans rien réparer ; c'est à vous encore  
 » que je dois le pouvoir de les soulager ;  
 » leurs maux & leurs besoins vous sont con-  
 » nus , daignez vous charger de leur distribuer  
 » en mon nom vos bienfaits « . Le cri de  
 l'attendrissement , les larmes de l'admiration  
 sont leur seule réponse. Bayard va partir , les  
 larmes redoublent : » Du moins , disent en  
 sanglotant les deux jeunes filles , » notre Libé-  
 » rateur ne refusera pas ces petits ouvrages  
 » de nos mains ( 1 ). — Les refuser ! jamais

---

( 1 ) » L'un estoit deux jolis & mignons bracelets , faicts  
 » de beaux cheveux de fil d'or & d'argent , tant propre-  
 » ment que merveilles. L'autre estoit une bourse sur satin  
 » cramoisy ouvrée moult subtilement. . . . . & pour plus

» je ne m'en séparerai. Ornez-en vous-même  
» votre Chevalier , & conservez son sou-  
» venir «. Voilà les adieux de cet ennemi ;  
il part , & le deuil de la mort semble avoir  
couvert cette maison. Va , Chevalier sublime ,  
Héros de l'humanité , exemple nécessaire au  
monde , va défarmer tous les bras & attendrir  
tous les cœurs ; étends par-tout l'empire de  
la bienfaisance ; venge ton Maître de tous  
ses ennemis , en les rendant bons & heureux.  
Pourquoi faut-il que ton pouvoir ait connu  
des bornes ? Ah ! si le Ciel eût voulu le bon-  
heur du monde , c'est sur le trône qu'il t'au-  
roit placé.

Vains souhaits ! regrets frivoles ! il eût  
donc fallu encore le rendre immortel , comme  
ses vertus , ou transmettre son ame à tous ses  
successeurs. . . . . Mais elle existe cette ame ;  
elle respire toute entière dans ce tableau  
qu'une main fidelle en a tracé , dans ce livre (1)  
où la vertu est si naïve & si aimable , dans ce  
livre qui est aussi un bienfait pour l'humanité.

---

» les honorer , se feiſt mettre les bracelets au bras , & la  
» bourse met en ſa manche , les aſſurant que tant qu'ils  
» dureroient les porteroit pour l'amour d'elles.

( 1 ) La vie du Chevalier Bayard , écrite par ſon Se-  
crétaire.

## DU CHEVALIER BAYARD. 9<sup>r</sup>

C'est le Bréviaire du Guerrier, du Citoyen, de l'homme. L'Elève de Mars, dans ce berceau de l'honneur, dans cette école du courage & du talent, où il s'exerce aux combats, & s'anime à la gloire, fait de ce livre utile les délices de son enfance & la règle de sa vie entière. Le vieux Soldat le relit en pleurant dans cet asyle sacré, port tranquille des Héros blessés, que Louis XIV & Louvois n'auroient point eu la gloire de leur ouvrir, si Bayard eût été Roi ou Ministre; par-tout le Sage en nourrit son cœur, & s'y pénètre du plaisir de faire le bien; l'homme juste & tendre vit avec Bayard, & devient meilleur encore.

François! tous vos devoirs sont écrits dans son Histoire. Bayard vous contemple des demeures éternelles : malheur à vous si vous contristez ses regards, & si son exemple est stérile pour vous !



130

33

202

1960

11-10

1

2.1.1

•

112

10

10

...

1

5497

10

1000000

1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 26



# GASTON

ET

BAYARD,

TRAGÉDIE,

Par M. DE BELLOY, Citoyen de Calais ;

*Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 24 Avril 1771 :*

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES;

---

*Nota.* Nous suivons l'édition de 1771, & nous aurons soin de marquer les principales variantes.

---

*Manibus dabo Lilia plenis. . . .*  
*His saltem accumulem donis , & fungar inani*  
*Munere.*

Virgile.

---



## P R É F A C E.

LA Nation aime qu'on lui retrace ses Grands-Hommes : & j'ai éprouvé que la douce satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs portraits, la rend moins difficile sur les talens du Peintre. L'accueil sans exemple dont elle a honoré le Siège de Calais, m'a imposé la loi de consacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection si marquée. Mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir du premier de mes plaisirs. Quel serait mon bonheur , si l'amour de la Patrie , cette passion sublime , qui a donné tant de Héros à la France , pouvait élever assez mon ame pour leur donner un Poète digne de les célébrer !

Après avoir tracé , dans les actions & les sentimens d'Eustache de Saint-Pierre, les de-  
voirs généraux du Citoyen , j'offre ici à nos jeunes Militaires leurs modèles particuliers , dans deux Héros que j'essaye de faire revivre sur la Scène , & qu'il serait bien glorieux de faire revivre dans nos Camps.

Gaston de Foix , Duc de Nemours , neveu

Objet moral de cette Tragédie.

de Louis XII , était né Général , comme Homère était né Poète. Il fut un Guerrier consommé dès qu'il entra dans la carrière. Il moissonna plus de lauriers en deux campagnes , que de très-grands Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeunesse , ses vertus , ses talens & ses graces en avaient fait l'Idole de la Nation. On le surnomma l'*Achille Français* , parce qu'il était , comme le Héros Grec , *le plus beau & le plus brave Guerrier de l'Armée*. Quel modèle attachant qu'un jeune Prince , dans sa vingt-deuxième année , possédant toutes les qualités des vieux Capitaines , & à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie , que l'excès de courage qui la lui a fait perdre !

Bayard , surnommé l'Hercule de la France , combattait sous le jeune Gaston ; & , quoique fameux par de longs services , il ne dédaignait pas d'obéir à un Général , dont il comptait les talens plutôt que les années. Bayard qui ; né pour commander , n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare & à Mézières , est un exemple capable d'imposer à tant de Guerriers du second rang , à qui l'obéissance paraît un fardeau honteux. Puissent la franchise , le désintéressement , la bravoure incroyable ,

croyable , l'ame simple & sublime du Chevalier *sans peur & sans reproche*, faire aimer nos anciennes mœurs, & en ramener quelques traces !

Afin que tous les Ordres du Militaire trouvent dans cette Tragédie des objets intéressans pour eux, j'y fais paraître un simple Soldat, qui n'est pas cependant un Personnage épisodique ; car il forme le nœud & le dénouement de la Pièce. Je souhaite que nos braves Grenadiers reconnaissent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne sont pas faits pour eux, mais que j'ai vus dans le Pays étranger au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un seul, qui ne pleurât son erreur & sa folie. Tous s'étaient imaginé que la fortune les attendait hors de leur Pays ; tous y avaient trouvé le malheur. Essuyer en Allemagne les duretés avilissantes d'un service incompatible avec la noblesse du Génie Français ; languir en Hollande dans la misère qu'une politique adroite y fait souffrir à nos Déserteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle est la perspective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légèreté Française devrait bien être corrigée par le châtimement qu'elle reçoit chez les

Réflexions  
sur les Déserteurs.

Nations Etrangères ; qui , loin de profiter d'une inconstance à laquelle elles doivent tant de Soldats , semblent être les premières à venger la France de l'infidélité de ses Enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Prussiennes , de quelque Soldat Français que le désespoir a réduit à se servir de ses armes pour se donner la mort.

Je n'ai point placé mon Déserteur dans cette affreuse situation : je ne lui ai donné que le sentiment qui les désole tous , ce souvenir persécuteur , ce regret continuel du lieu de sa naissance ; supplice que l'on ne connaît qu'au moment où on l'endure. C'est lorsqu'on ne voit plus sa Patrie , qu'on sent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous : comme on ne sent tout le prix de la santé , que dans l'instant où on l'a perdue.

Sujet His-  
torique.

Quant au plan que j'ai suivi pour la conduite de mon sujet , je rappellerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de Mithridate : *Il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince , qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie* : & je dirai la même chose de Bayard. J'ai fondu , en quelque sorte , toute l'histoire de ce Héros dans l'évènement de la Conspiration de Bresse , qui est la seule époque de

sa vie , capable de soutenir un intérêt Dramatique. On verra , dans mes notes , le détail de tous les faits , que j'ai souvent dénaturés pour les plier aux règles du Théâtre.

Les exploits de Gaston ayant tous été rassemblés dans un court espace de tems , j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma Tragédie. Je me suis beaucoup servi d'un morceau d'histoire excellent , ouvrage de la jeunesse de M. Gaillard , qui nous a donné depuis cette belle Vie de François I , également estimée des Savans , des Philosophes & des Gens de goût. Le morceau détaché sur Gaston de Foix est très-court , mais plein de feu , d'énergie & de tableaux frappans. L'Auteur semble , par la rapidité de son style , exprimer celle des exploits de son Héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois ? Je répondrai d'abord ; lisez la Pièce , & voyez s'ils se nuisent l'un à l'autre , si l'intérêt est trop partagé , s'il est affaibli ; & alors vous me condamnerez. Je demanderai ensuite à mon tour , s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup de Tragédies ? Si dans celle de Cinna , par exemple , Auguste n'est pas autant le Héros de la Pièce que Cinna ? Si Corneille ayant intitulé sa Pièce tantôt Cinna , tantôt Auguste ,

G 2



aurait mal fait de l'intituler tout d'un coup *Auguste & Cinna* ? D'ailleurs , mon titre est suffisamment justifié depuis que nous nous sommes accoutumés à imiter les Anciens , en cessant de nous assujettir à donner toujours à une Pièce le nom d'un seul Personnage. *Atrée & Thyeste , Rhadamiste & Zénobie , Octave & le jeune Pompée , les Frères Ennemis , les Scythes , &c.* Voilà assez d'autorités.

Le fond de l'intrigue de ma Tragédie , est la Conjuration de Bresse , qui eut pour Chef le Comte Avogare , & dont l'objet était de perdre entièrement l'Armée Française. Bresse , l'une des plus grandes villes d'Italie , était sur les derrières de cette Armée : Avogare fit soulever les Habitans , & introduisit dans la Ville l'Armée Vénitienne , qui , par ce moyen , enfermait de toutes parts les Français , attaqués en tête par les Romains & les Espagnols. J'ai cru devoir supposer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort & plus vraisemblable à nos yeux , que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahison. Un Italien que les Français protégeaient , avait insulté le fils d'Avogare ; j'ai feint que ce fils avait été tué par les Français mêmes , & que sa mort anéantissait sa Maison. On fait combien les Seigneurs Italiens sont



jaloux de leur nom ; on fait d'ailleurs que , dans ce siècle, ils usèrent entr'eux , & plus encore envers la Nation Française, d'un raffinement de perfidie & de cruauté , qui nous fait croire , aujourd'hui même, que la vengeance est plus ingénieuse & plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l'Europe. La candeur Française était toujours trompée , & dédaignait souvent de punir. La force, qui se croit sûre de vaincre , pardonne la ruse à la faiblesse.

J'ai donné au Comte Avogare un Complice que j'ai intéressé à l'action , à-peu-près comme Omar dans Mahomet , & non pas un de ces froids Confidens inconnus aux Grecs , & dont Paris commence à se lasser. Les deux Traîtres contrastent avec les deux Héros. On verra d'ailleurs , dans le cinquième Acte , que le second Conspirateur m'était absolument nécessaire. Je me suis permis de prêter à ces deux fourbes plusieurs traits de noirceur & de scélératesse , que j'ai empruntés de quelques autres Conspirations , & singulièrement l'horrible projet de la Conspiration des Poudres : projet dont le succès devait paraître d'autant plus infaillible en 1512, que c'était le moment de l'invention de la Mine , & que les Français ignoraient encore ce secret in-

fernal. J'avoue que ces deux Assassins sont des lâches : mais Néron est-il brave , quand il empoisonne son frère ? Et Mahomet, quand il fait égorger un vieillard par un enfant ? Ce n'est pas dans le pays du Stylet, que j'ai dû changer des Assassins en Héros.

Nouveau-  
t's dans le  
sujet.

Quoique les sujets de Conspirations soient un peu usés au Théâtre , j'espère qu'on trouvera celui-ci traité d'une manière assez nouvelle. Les deux Scènes du Comte Avogare avec sa fille , sont les seules dont le fond puisse avoir quelque ressemblance avec des Scènes connues : mais je les crois absolument neuves par les détails , sur-tout celle du quatrième Acte, dans laquelle, si je ne me trompe , les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la Pièce. D'un autre côté, comme l'objet des Conjurés était de détruire une Armée entière , leur plan exigeait des moyens tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre Théâtre; & il favorisait les détails militaires que le sujet m'offrait d'ailleurs.

L'exposition même de ma Tragédie devait être d'une forme nouvelle : car , pour placer le Spectateur dans le cours de l'action que j'allais lui développer , il était indispensable de mettre sous ses yeux un tableau politique

de l'Europe , & un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenait en Italie. Mais , pour que ce détail ne fût pas froid , j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La Scène où le Duc d'Urbain entreprend de gagner Bayard , offre , dans les propositions du Duc , & dans les réponses du Chevalier , l'explication des intérêts des Princes , & la peinture de leurs caractères. Cet artifice n'a pas déplu.

Mon cinquième Acte est entièrement dans le goût des Grecs. Le Vieillard que j'y fais paraître pour la première fois , mais qui a agi pendant toute la Pièce , ressemble beaucoup au Berger de l'Œdipe de Sophocle. De même , le Spectacle que j'ai osé hasarder en représentant , durant un Acte entier , Bayard étendu sur une espèce de lit , est imité de la Phèdre d'Euripide. Je n'aurais pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet , dans le tems où notre Théâtre était couvert de Spectateurs : mais aujourd'hui , nous sommes libres de donner à la représentation toute la vérité de la Tragédie antique , & de la nature. Mon audace a été heureuse ; & il n'est pas permis à un Auteur d'être timide , quand il est secondé par les sublimes talens de M. Le Kain.

Genre de  
cette Tragé-  
die.

Le genre de cette Tragédie est le genre Héroïque, si divinement traité par Corneille, & dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples qu'on ne le croit communément. Il est vrai que, chez les Anciens, l'admiration est toujours si fortement excitée qu'elle va jusqu'aux larmes : elle est d'ailleurs toujours accompagnée & suivie des grands mouvemens de la terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop souvent contenté d'inspirer à l'ame une admiration tranquille ; mais cela ne lui est jamais arrivé dans ses bonnes Pièces : il y a toujours porté ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme ; & il a su, mieux encore que les Anciens, arracher ces larmes sublimes, les plus délicieuses que l'Homme puisse répandre. Je n'excuserai pas si facilement ce grand Poète, d'avoir mêlé à l'admiration une terreur trop faible ; de n'avoir point placé ses Héros, Nicomède, par exemple, & Sertorius ( 1 ),

---

( 1 ) Cette critique nous paraît plus juste à l'égard de *Sertorius*, qu'à l'égard de *Nicomède*, quoique *Sertorius* périsse, & que *Nicomède* triomphe. *Perpenna*, qui finit par assassiner *Sertorius*, n'y est pas assez déterminé dans le cours de la Pièce, pour que *Sertorius* paraisse dans un danger pressant. Mais peut-on dire que *Nicomède* ne soit point en danger dans une Cour où la haine des Romains le poursuit ; où *Flaminius*, leur Ambassadeur, qui a réduit

dans un péril assez imminent , assez présent aux yeux du Spectateur , pour produire cet

---

Annibal à s'empoisonner , brûle de joindre le Disciple au Maître ; où la Marâtre de Nicomède , Arsinoë , qui gouverne Prusias , cherche tous les moyens de perdre Nicomède , pour qu'Attale son fils succède à tous les Etats de Prusias ; où Nicomède vient demander justice contre cette même Arsinoë , qui a voulu le faire assassiner ; où il n'a de justice à attendre que de Prusias , esclave d'Arsinoë , jaloux d'ailleurs de la gloire de Nicomède , & qui ne peut ni ne veut en être l'appui ; où , pour irriter encore plus la haine d'Arsinoë , Nicomède est le Rival d'Attale ; où le crédit d'Arsinoë fait condamner Nicomède comme Calomniateur ; où enfin ce Héros , livré à Flaminius , alloit être conduit à Rome , si Attale , par une générosité assez singulière , n'eût assassiné le Capitaine des Gardes de Prusias , pour faire échapper Nicomède ? La frayeur que montre Laodice dès la première scène , en voyant paraître Nicomède , le conseil qu'elle lui donne de retourner à l'armée , montrent assez le danger de Nicomède : l'idée de ce danger s'accroît encore par la réponse qu'il lui fait , & qui annonce que ses jours ne sont pas moins menacés à l'armée , où il est entouré d'assassins payés par Arsinoë. Si cependant l'idée de ce danger de Nicomède n'est pas toujours bien forte , c'est la faute de l'expression trop souvent ironique ou familière dans cette Pièce.

Au reste , M. de Belloy , qui s'étoit cru d'abord de l'Ecole de Racine , paroît se reconnoître ici pour être de celle de Corneille : en effet , dans le projet qu'il paroïssoit avoir formé de traiter , par préférence , des sujets François , & d'illustrer au Théâtre l'Histoire de France , comme Cor-

intérêt vif que la Tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant de beautés merveilleuses, dont les Grecs auraient été jaloux, qu'il a bien acquis le droit d'avoir quelque faiblesse.

Pour moi, qui suis loin d'avoir ses droits & ses ressources, j'ai senti combien il m'était nécessaire d'employer le grand ressort de la terreur pour soutenir l'intérêt, & je l'ai portée aussi loin qu'il m'a été possible, dans mes trois derniers Actes. La Scène où les deux Traîtres attendent l'évènement du duel, pour fondre sur le Vainqueur & l'assassiner : celle où Euphémie voit son Père prêt à immoler son Amant, & ensuite l'Amant prêt à immoler

---

neille y avoit principalement illustré l'Histoire Romaine, Corneille devenoit naturellement son modèle; mais il l'étoit déjà depuis long-temps pour l'élévation des sentimens, pour l'abondance & l'énergie des pensées; il l'étoit aussi pour une certaine incorrection générale de style : mais le caractère & le principe de cette incorrection étoient bien différens chez ces deux Auteurs; chez Corneille, c'étoit de la négligence; chez M. de Belloy, c'étoit de la recherche; l'un ne se donnoit pas toujours la peine nécessaire pour bien écrire; l'autre vouloit dire trop de choses à la fois, les dire trop bien & trop fortement : le style de l'un étoit trop peu soigné; celui de l'autre étoit pénible. Mais qu'ils sont beaux l'un & l'autre quand ils le sont, & qu'ils le sont souvent ! *Note de l'Editeur.*

le Père : enfin la Scène du cinquième Acte , où l'on attend le signal de la mort de Gaston , pour égorger , aux yeux du Spectateur , Bayard déjà blessé & sans défense , me paraissent des momens de terreur , tels que les Athéniens les desiraient , & tels que les Français les desirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me semble que la terreur est le seul sentiment théâtral qui se soutienne à côté de l'admiration. La pitié est trop douce & trop faible : elle ne pénètre dans l'ame que par degrés & avec quelques préparations : or ces préparations sont nécessairement froides à côté d'un sentiment aussi chaud que l'admiration qui pleure ; au lieu que la terreur peut frapper subitement un coup imprévu , qui ne manque jamais son effet quand il est violent. Voilà pourquoi , mon sujet pouvant se prêter également à la pitié ou à la terreur , j'ai préféré la dernière après les Scènes d'Héroïsme.

A l'égard des détails militaires , j'avais à peindre un siège , un assaut , une bataille , l'invention de la mine , sur-tout la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse , & qui passe encore pour un prodige : voilà sans doute un champ vaste & brillant pour la Poésie. Je sais que beaucoup de gens

Détails militaires.

condamnent dans une Tragédie toutes les richesses de détail : je fais qu'ils appellent Epique tout ce qui n'est que Poétique, & même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable pour exprimer noblement une chose dont le nom propre serait désagréable. Mais quand on lit *Alzire*, *Œdipe*, *Mithridate*, les *Horaces*, *Pompée*, &c ; quand on voit que *Sophocle* a mieux décrit, dans son *Electre*, la course des Chars aux Jeux Delphiques, que *Pindare* lui-même ne l'a peinte dans ses Odes ; quand on trouve dans les *Argiennes* & les *Phéniciennes* d'*Euripide*, des descriptions de campemens, de batailles & de sièges, égales aux descriptions d'*Homère* ; quand on observe que la Tragédie des Sept Chefs devant Thèbes, est le plus fidèle monument par lequel nous connaissions la manière dont les anciens Grecs assiégeaient des places : on ose imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cum talibus viris insanire* ; & on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés (1) :

---

(1) On voit avec peine dans cette Préface savante & ingénieuse, que le mécontentement a quelquefois nui à la modestie, & que l'Auteur est trop blessé des critiques qu'on a pu faire des morceaux Epiques du *Siège de Calais*, qui



Gabrielle de Vergy a prouvé (1), par la différence du plan & du style, que je tâche de traiter & d'écrire mes Pièces selon la différence des sujets. Une Tragédie dont l'intrigue est purement amoureuse, veut un autre ton qu'une Tragédie du genre Héroïque. Le style de Zaire eût été trop faible pour Brutus, & celui d'Athalie trop fort pour Andromaque. Mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer Epiques, & auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de générosité.

Réflexions  
sur le style  
Tragique.

Si les descriptions qu'exige le sujet de Gaston & Bayard, ne nuisent pas aux Scènes de passion & de sentiment; si même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paraîtraient devoir se ressembler; si, par exemple, le récit du combat de Bayard exprime par sa rapidité

---

malheureusement sont trop inférieurs aux grands modèles qu'il cite en cet endroit. *Note de l'Editeur.*

(1) *Gaston & Bayard* avoit paru avant *Gabrielle de Vergy*; mais *Gabrielle de Vergy* avoit paru avant la seconde édition de *Gaston & Bayard* que nous suivons ici. *Note de l'Editeur.*

la fougue impétueuse d'un Soldat ; si le récit de la victoire de Gaston peint , avec plus de gravité , la conduite plus tranquille d'un Général ; si enfin j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre versification dramatique ; les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie ; car , pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir sur les anciens exemples , notre style Tragique n'aura bientôt qu'une seule couleur : il perdra sur-tout l'harmonie , qui ne peut se soutenir sans la variété. Un Auteur Tragique qui , sachant Racine par cœur , en relirait tous les jours quelques pages , l'étudierait , le méditerait , décomposerait ses vers , chercherait à pénétrer , à approfondir tous les secrets de ce grand Poète , serait étonné , confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissions , combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile Français , à la prodigieuse diversité de ses tours , à la multitude de ses heureuses figures qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections , & qui sont les principales sources de l'énergie , de la grace & de la richesse de la Langue. L'ignorance , sous le nom de finesse & de délicatesse , répand chaque jour les chicanes les

plus absurdes. Il faudrait ramener aux premiers élémens la plupart de nos Faiseurs de Critiques ; il faudrait avoir sans cesse à la main les *Tropes* de du Marfais , pour apprendre à ces Docteurs ce que c'est qu'une Synecdoque, une Métonymie : *grands mots*, que Pradon croit des termes de Chymie : il faudrait , pour réfuter ces Pédans, paraître Pédant soi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raison & se taire ?

Finissons par un objet plus intéressant. Parlons des avantages que présentent au Public & aux Auteurs les Sujets tirés de notre Histoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me disant qu'il ne pouvait être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord si les Sujets Athéniens n'avaient plû qu'à Athènes. Mais ensuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Histoire, tenant à celle des Nations voisines, les intéressait plus que toutes les Fables de la Grèce. Les Etrangers ont daigné m'applaudir d'avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons & en exemples propres à toute l'Europe moderne. Et en effet, il n'y a guère d'Etats aujourd'hui à qui des hommes tels qu'Eustache de Saint-Pierre & Bayard ne fussent plus nécessaires, que des Orestes & des Philoctètes.

Avantages  
des Sujets  
Français.

J'avais, dans la Préface du Siège de Calais, invité avec instance ceux qui cultivent le grand Art Dramatique, à se saisir du riche fonds de notre Histoire, trop négligé jusqu'à ce jour. Cependant, depuis cinq années, personne n'a mis sur la Scène un Sujet vraiment Français. Et j'en conclus que les discours qui m'avaient été tenus pour me détourner de cette route, ont été répétés à mes Confrères, & les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, & en même temps les encourager à suivre mes exhortations, qu'en mettant sous leurs yeux la Lettre qu'un Prince Etranger a daigné m'écrire dans le tems du siège de Calais. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connaissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer, & parce qu'elle peut exciter des Génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes; sur-tout enfin parce qu'elle rend à la Nation Française un hommage, qui atteste la haute opinion que l'Europe a encore de nous, en dépit de nos Détracteurs.

» Il n'y a point de Patrie, Monsieur, qui  
» m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre  
» Siège

„ Siège de Calais en Etranger, & en homme  
 „ peu accoutumé à admirer, depuis quelque  
 „ tems, parce qu'on ne fait presque plus rien  
 „ d'admirable. MM. .... ont été témoins de  
 „ l'effet qu'a produit sur moi l'effort d'une  
 „ belle ame & de talens bien supérieurs. *Il*  
 „ *s'est fait sentir dans les pays même où l'on ne*  
 „ *s'en sent rien.* Vous êtes le Poète de votre  
 „ Nation & de l'Honneur. Je veux qu'on  
 „ lise de vos beaux vers avant d'aller au  
 „ combat : *Si j'avais l'honneur d'y mener des*  
 „ *Français,* je vous demanderais des Hymnes.  
 „ Vous souvenez-vous de cette corde qu'on  
 „ touchait en pareille occasion chez les  
 „ Grecs, & de ce que produisaient le mode  
 „ Lydien & le mode Phrygien ? La Poésie  
 „ n'a-t-elle pas autant de pouvoir sur l'ame  
 „ que la Musique ? *Continuez, Monsieur, à*  
 „ *faire valoir les beaux traits de votre Nation*  
 „ *magnanime ; les autres s'en ressentiront.* Je  
 „ suis las de faire des Héros à coups de  
 „ bâton. Vous me parlez de Bayard ; donnez-  
 „ nous au plus vite ce bon Chevalier. Je ferai  
 „ le vôtre dans tous les tems ».

Il me paraît difficile, après cette Lettre  
 & après les traductions du Siège de Calais,  
 de faire croire encore que les Tragédies tirées  
 de l'Histoire de France sont indifférentes aux

Etrangers (1). Ainsi, j'ose me flatter que nos jeunes Poètes rendront désormais plus de justice aux Héros de leur Patrie. Quant à la Nation en général, ces seuls mots, *si j'avais l'honneur de mener des Français au combat*, sont un témoignage précieux & éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche depuis quelque tems, à tromper la Nation sur cet article ; on s'efforce de la dégrader, de la discréditer à ses propres yeux. Non, je ne puis retenir mon indignation, lorsque je vois qu'en nous annonçant une décadence universelle, on va nous y conduire, puisqu'on nous enlève l'estime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne soyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies, qui ont intérêt, qui ont besoin de persuader que leur corruption

---

(1) Je puis donner une nouvelle preuve du goût que les Etrangers ont pour ce genre. Un grand Roi, célèbre par ses vertus & par son amour pour les Lettres, n'a point dédaigné, ( lorsqu'il n'était encore qu'héritier du Trône, ) de représenter avec sa Famille & ses Courtisans, la Tragédie de Gaston. Il n'a point cru s'abaisser en remplissant lui-même le rôle de Bayard.

Ainsi la Gloire encore occupe ses loisirs ;

Il fait être Héros jusques dans ses plaisirs.

est générale ; ce sont des lâches que la honte  
de leur état rend calomniateurs , & qui  
veulent

*Grossir , pour se sauver , le nombre des coupables.*

Racine.





*P E R S O N N A G E S.*

GASTON DE FOIX , Duc de Nemours ,  
Vice-Roi de Milan.

ROVÈRE , DUC D'URBIN , Neveu  
du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur Bressan.

EUPHÉMIE, Fille du Comte Avogare.

LE CHEVALIER BAYARD.

D'ALÈGRE.

UN VIEILLARD.

Suite de Chevaliers & de Soldats Français  
& Italiens.

*La Scène est dans la Citadelle de Bresse.*





# GASTON

ET

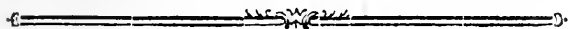
BAYARD,

TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Galerie de l'Arsenal de la Citadelle de Bresse. On y voit des Drapeaux, des Arquebuses, des Canons démontés, des piles de Boulets, & tout l'appareil de la Guerre.*



## SCÈNE PREMIÈRE.

AVOGARE, BAYARD, *suite de Français.*

*( Bayard donne, en entrant, son Bouclier & sa Lance à son Ecuyer. )*

AVOGARE.

DU Camp Vénitien les foudres impuissans  
Vont en vain seconder les efforts des Bressans;

H 3

Nous bravons désormais une Ville rebelle ;  
 Vous êtes avec nous , les dangers sont pour elle ;  
 Votre seule présence affermit ce rempart ;  
 On ne prend plus un Fort où commande Bayard.  
 Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte ,  
 L'allégresse en mon ame a remplacé la crainte.  
 Moi qui suis né Bressan , mais dont le cœur Français  
 A votre Prince , à vous , s'est donné pour jamais ,  
 De mes Concitoyens & de mes premiers Maîtres  
 J'ai crain le coup fatal qui menace les traîtres.  
 Vous venez en ce jour sauver ma fille & moi !  
 Un Héros a donc su , pour nous prouver sa foi ,  
 Avec un escadron percer toute une armée !  
 En dois - je être surpris après sa renommée ?  
 Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis ?  
 Bayard a - t - il jamais négligé ses amis ?

## B A Y A R D.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême ;  
 Dieu , la France , l'Honneur , l'Amitié , l'Amour  
 même ,  
 De Milan , vers ces lieux , ont fait voler Bayard :  
 Mais , sans votre constance , il arrivait trop tard.  
 Français , recevez tous mon légitime hommage.  
 J'ai peine à concevoir que l'excès du courage  
 Ait , douze jours entiers , contre trois camps unis ,  
 Défendu des remparts si faiblement munis.  
 Heureux , dans le moment qu'une atteinte cruelle ;  
 Enchaînant de Durfort la vaillance & le zèle ,  
 Ravit à vos besoins & sa tête & son bras ,

Que je puisse m'offrir pour père à ses Soldats !

J'ai visité ce Fort. On cache aux cœurs timides  
Un péril , qu'on avoue aux ames intrépides.  
Si Gaston , dans cinq jours , ne vient nous secourir ,  
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.  
Ce Prince est triomphant , Bologne est délivrée ;  
Mais par un long chemin Bresse en est séparée :  
N'espérons qu'en nous-même, & sachons tout braver ;  
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.

Un des Chefs assiégeans , que sa vertu renomme ,  
Urbain , neveu chéri du Pontife de Rome ,  
Exige un entretien , dont je me sens confus ;  
Il vient m'offrir la honte , & doute d'un refus !

Prêtons à la valeur l'appui de la prudence ;  
Près du Palais des Ducs , la place est sans défense ,  
De la mollesse altière abbattez les lambris ,  
Et changez en remparts leurs utiles débris :  
Que , derrière vos murs , de profondes tranchées  
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées :  
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux ;  
Qui vont multiplier , prolonger les assauts.  
Différons notre perte , & vengeons-la d'avance ;  
De nos derniers soupirs rendons compte à la France :  
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis ,  
Mourant un jour plus tard , peut sauver son pays.  
( Il fait signe à la suite de se retirer. )



## S C È N E I I.

A V O G A R E , B A Y A R D.

B A Y A R D.

A V O G A R E , quel fort menace notre armée ?  
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.  
Pour couper la retraite à nos Français trahis ,  
De Bresse , en un moment, les remparts envahis ,  
De Venise & de Rome ont reçu les cohortes.  
Quelle infidèle main leur a livré vos portes ?

A V O G A R E .

On l'ignore , Seigneur.

B A Y A R D.

Mais le brave Durfort  
Croît qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce Fort.  
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte ;  
Pour Euphémie & vous je connaîtrai la crainte.  
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour ,  
J'allais hâter l'hymen promis à mon amour ,  
Ces nœuds , où mon devoir , où mon penchant  
me livre ;  
Ces nœuds , par qui l'Etat m'ordonne de revivre.  
Depuis que votre fille a captivé mon cœur ,  
Le sien est la conquête où prétend ma valeur :  
De tous nos Chevaliers telle est la loi chérie.

Quand Charles , ce grand Roi , foudre de l'Italie ,  
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant ,  
De l'honneur , à mes vœux , daignait ouvrir le  
champ :

» De la beauté , dit - il , va mériter l'hommage.

» L'amour , dans un grand cœur , fait doubler

» le courage ».

J'ai suivi ses leçons , j'ai servi la beauté.

Mais nul objet en moi n'avait encor porté

Cette ardeur inquiète , active , impatiente ,

Ce désordre qui plaît , ce plaisir qui tourmente ;

Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné ,

Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.

Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse ,

Euphémie , à mes sens , inspira cette ivresse ! —

Ah ! je mourrais heureux , armé pour son secours ;

Elle me rend plus chers les périls où je cours :

Mourir pour ce qu'on aime , en servant la Patrie ;

C'est la plus digne fin de la plus belle vie \*.

## A V O G A R E.

Bayard, dans nos malheurs, j'entrevois quelque espoir ;

Et quand le Duc d'Urbain s'empresse pour vous voir ,

---

( 1 ) Au lieu de ces quatre vers , il y avoit dans l'édition  
de 1770.

Et j'ai , dans ce moment , à trembler pour ses jours !

Ah ! mon bras est du moins armé pour son secours ;

Et si je meurs pour elle en servant ma Patrie ,

Le bonheur de ma mort me paye assez ma vie.

*Note de l'Editeur.*

Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire :  
 On connaît à quel point Rome vous considère.  
 Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, Seigneur;  
 C'est à vous, pour jamais, que s'est voué mon cœur;  
 Avogare vous aime, avant d'aimer la France;  
 Ma fortune, ma vie est en votre puissance;  
 Soyez maître : ordonnez de ma fille & de moi...  
 Mais que nous veut d'Alègre ?

## S C È N E I I I.

AVOGARE, BAYARD, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, à Bayard.

AMI, sur votre foi,  
 Urbin vient d'arriver; le voici qui s'approche;

BAYARD, à Avogare qui se retire.

Vous nous laissez ?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte & son reproche;



## S C È N E I V.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

*( Ils s'assseyent après les premiers mots. )*

U R B I N.

CHEVALIER , qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus  
Des honneurs assez grands pour être inattendus !  
Le Pontife Romain , l'auguste République  
Devant qui s'est brisé l'orgueil Asiatique ,  
Le Roi qui tient l'Espagne & Naples sous ses loix ;  
Enfin l'heureux César dont l'Empire a fait choix ;  
Jule , Maximilien , Ferdinand & Venise ,  
De ma voix , près de vous , empruntent l'entremise.  
Après ces noms fameux , sans en être éclipsé ,  
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé :  
Un guerrier qui soutient ou renverse les Trônes ;  
Dans ses humbles foyers traite avec les Couronnes ,  
Et sa fierté se plaît à voir les Souverains  
Rechercher mon égal , qui seul fait leurs destins.

Quand la gloire unissait & Louis & Rovère ,  
Les armes & mon cœur vous avaient fait mon frère :  
J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous.  
De payer vos talens d'autres Rois sont jaloux.  
Vous pressentez déjà quel intérêt m'appelle ;  
Ce n'est pas de traiter pour cette Citadelle ,  
Où vous-même , apportant des secours superflus ;

Ne pouvez qu'augmenter le nombre des Vaincus ;  
De nos Confédérés la sage Politique ,  
Levant enfin son voile , à tous les yeux s'explique ;  
L'Europe l'applaudit : ils veulent , pour jamais ,  
De l'Italie entière exiler les Français ,  
Les contenir enfin dans les justes limites  
Qu'à leurs Etats nombreux les Alpes ont prescrites :  
De quatre Souverains les guerriers vont s'unir :  
Et — pour leur Chef suprême , on voudrait vous  
choisir.

Le Duc d'Urbin s'honore , aux champs de la victoire ;  
D'être un premier Soldat utile à votre gloire :  
Jule , à vous acquérir , montre le plus d'ardeur ;  
Il fait ce qu'il vous doit , & que votre grand cœur  
Daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.

B A Y A R D.

Eh bien ! pour s'acquitter , Jule m'invite à l'être !

U R B I N.

Vous ne le ferez point : & l'on peut , sans effroi ;  
Pour servir Rome & Jule , abandonner un Roi.  
Trop d'exemples , d'ailleurs , ont appris à la France ;  
Qu'un Grand - Homme appartient à qui le récompense.

Bien plus : le Souverain que nous servons par choix ;  
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits :  
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance ,  
Croit souvent se manquer par la reconnaissance.



B A Y A R D.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !  
Des Chrétiens, mieux que lui, je connais donc la Loi !  
Dieu dit à tout Sujet , quand il lui donne l'être :  
» Sers , pour me bien servir , ta Patrie & son Maître ;  
» Sur la terre , à ton Roi j'ai remis mon pouvoir :  
» Vivre & mourir pour lui, c'est ton premier devoir «.  
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême ,  
Un Pontife devient l'organe de Dieu même ;  
Mais, Seigneur, quand sa voix combat l'ordre du Ciel,  
C'est l'homme alors qui parle, & l'homme criminel.  
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire ,  
Lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l'inspire ;  
Du pied des saints Autels embrase l'Univers ;  
Lui, dont le front blanchi par quatre-vingts hivers ;  
Etale , dans un camp , le mélange bizarre  
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare ;  
Qui , dans Mirande, enfin vint lui-même assiéger ;  
Dépouiller l'orphelin qu'il devait protéger.

Ne croyez pas, pourtant, que mon erreur sinistre  
Rejette sur l'Autel l'opprobre du Ministre :  
Dépend-il en effet des vices d'un mortel  
De dégrader le nom , les droits de l'Eternel ?  
Sont-ils moins saints pour nous , quand Jule les  
profane ?

Le crime avilit - il la loi qui le condamne ?  
Je sépare deux noms qu'on veut associer ;  
Je révère un Pontife & combats un Guerrier.  
Quant à Maximilien , que pourrais-je en attendre ?

Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre :  
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi :  
Est-ce avec un Soldat qu'il garderait sa foi ?  
Pour Venise ; il est vrai , j'estime son courage ;  
Surprise par la foudre , elle a bravé l'orage ;  
Au Sénat des Romains jaloux de ressembler ,  
Son Sénat vit sa perte & fut n'en point trembler ;  
Entre ses ennemis , sa politique habile  
Sema , par l'intérêt , une discorde utile ;  
De ce Jule , autrefois son ardent oppresseur ,  
Venise maintenant se fait un défenseur ,  
Et fait , contre Louis , armer , pour sa querelle ;  
Tous les Rois qui d'abord armaient Louis contre elle.  
Mais l'Europe verra le Monarque Français  
Trahi par ses égaux , & non par ses Sujets.  
Vous connaissez ce Roi si digne de son Trône :  
Qu'il a des droits sur nous , sans ceux de sa Couronne !  
L'amour , jusqu'au transport , naît à son doux aspect ;  
Jamais , jusqu'à la crainte , on ne sent le respect ;  
Cœur intrépide & tendre , ame simple & sublime ,  
Bienfaiteur de la Terre & Guerrier magnanime ,  
Il défend les Etats qu'il tient de ses Aïeux :  
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.  
Jule a pu soupçonner ce généreux système ;  
On doute des vertus qu'on n'aurait pas soi-même ;  
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir ,  
Qu'un Roi règle toujours ses droits sur son pouvoir.  
Un Monarque , un Français refuser la victoire !  
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.  
Vous , qui sous d'autres Rois voulez me voir servir ;

Nous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

U R B I N.

J'admire votre Maître & ses vertus augustes :  
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.  
Pour tant d'autres Guerriers s'ouvrant de toute part,  
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.  
Et quel est, dites-moi, le prix de vos services ?

B A Y A R D.

Eux-mêmes. Je fais voir, en dédaignant leurs vices,  
Des Guerriers courtisans disputer les faveurs,  
Mendier les trésors, même avant les honneurs ;  
Et, toujours mécontents des graces qu'ils reçoivent,  
Vendre à leur Souverain des talens qu'ils lui doivent.  
Si Louis donne enfin à l'importunité  
Ce que la vertu simple avait mieux mérité ;  
Pour garder à l'Etat ses appuis nécessaires,  
Des cœurs intéressés les Rois sont tributaires ;  
Il faut qu'en les plaignant, leurs plus dignes Sujets  
Laissent au plus avide emporter les bienfaits ;  
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise avec justice,  
„ Louis doit à Bayard le prix d'un long service “ ;  
Que si la France & vous en secret murmuriez  
De voir, des biens publics, mes exploits trop payés.  
( *Avec plus de chaleur.* )

Mais, que dis-je ? à mon choix, Louis me récompense ;

Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance ;  
Dès que, pour la Patrie, il craint quelque hazard,

Le poste du péril est celui de Bayard ;  
 Il me met le premier sous l'aile de la gloire ;  
 Il veut tenir de moi sa première victoire :  
 Son jeune successeur , ce généreux Valois ,  
 Qui soupire en secret au bruit de nos exploits ;  
 Dans les armes déjà m'a choisi pour son père ;  
 Il veut , qu'arbitre un jour de sa vertu guerrière ;  
 Un Sujet donne aux Rois le sceau de la valeur. —  
 Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

U R B I N.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes  
 Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes ,  
 Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers ?  
 Pourquoi nommer Gaston le Chef de vos Guerriers ?  
 A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre ?  
 N'en rougissez-vous pas ?

B A Y A R D.

Je n'ai point à me plaindre ;  
 Frère du Roi d'Espagne , & neveu de mon Roi ,  
 Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi ?

U R B I N.

Mais sa jeunesse extrême....

B A Y A R D.

Eh ! que fait sa jeunesse ;  
 Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?  
 Profond dans ses desseins , qu'il trace avec froideur ;  
 C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur :

Il fait défendre un camp & forcer des murailles.  
Comme un jeune Soldat désirant les batailles ,  
Comme un vieux Général il fait les éviter ;  
Je me plais à le suivre , & même à l'imiter ;  
J'admire sa prudence & j'aime son courage ,  
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

U R B I N , *se levant.*

Bayard peut commander , & Bayard veut servir !  
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir.

B A Y A R D , *qui s'est levé en même temps.*

Non. Je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

U R B I N , *surpris.*

Moi ?

B A Y A R D .

Nous nous estimons, Seigneur , à plus d'un titre.  
Parlez vrai. Si ma foi cédait à vos discours ,  
Serais - je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

U R B I N , *après un moment de réflexion.*

Je t'imité, Bayard ; & je te parle en Homme ;  
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome :  
J'allais , si par mes soins il t'avait corrompu ,  
Applaudir son bonheur & pleurer ta vertu.

B A Y A R D , *l'embrassant.*

Va , le frère chéri que m'ont donné les armes ;  
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

TOME III.

I

U R B I N , *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande , & tu m'en vois frémir.  
 Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr ?  
 En comptant sur Nemours , ta sagesse est trompée.  
 D'épais & longs frimats la Terre détrempée ,  
 Tant de marais profonds , de fleuves débordés ,  
 Par nos fiers Albanois défendus & gardés ,  
 Opposent à sa marche une sûre barrière :  
 Eh ! comment pensez-vous que son Armée entière ,  
 Ce pesant appareil de cent foudres d'airain ,  
 Ces Soldats combattus par le froid & la faim ,  
 Pour suivis , tourmentés d'éternelles alarmes ,  
 Foibles , & succombant sous le poids de leurs armes ,  
 Vont , par de tels chemins , jusqu'à vous accourir ?  
 Le libre Voyageur a peine à les franchir.  
 Daignez vous rendre à moi....

B A Y A R D.

Comment ! Bayard se rendre !

U R B I N.

Les débris de ce Fort ne peuvent se défendre ;  
 Vois le bronze , tombant de son appui brisé ,  
 Attendre encore en vain le salpêtre épuisé :  
 Vois ces remparts ouverts , ces portes ébranlées ;  
 Ces fossés tous remplis de vos tours écroulées....

B A Y A R D , *qui , pendant les derniers vers , a  
 témoigné quelque impatience , & s'est avancé vers  
 une porte de la Galerie.*

Amis , approchez-vous.

URBIN.

Et pourquoi ces Soldats ?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un d'eux.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.  
Voyez ces vieux Guerriers, fiers de leurs cicatrices,  
De vingt assauts bravés redoutables indices :  
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans,  
Que sur un pont formé d'ennemis expirans.

---

SCÈNE V.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE,  
BAYARD, D'ALÈGRE, *Suite.*

BAYARD.

MAIS.... l'ami de Gaston ! L'intrépide Altémore !

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Gaston lui-même arrive.

BAYARD.

Ah Ciel ! — J'en doute encore :

URBIN, *avec le plus grand étonnement.*

Le Prince?...

BAYARD.

Et son Armée?...

A L T É M O R E.

Est au pied de ces tours.

B A Y A R D.

(Après s'être regardés lui & le Duc avec une surprise mêlée d'admiration.)

Que notre étonnement doit honorer Nemours !  
 Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre ;  
 Allons apprendre encor les secrets de la guerre.  
 Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui ? —  
 Eh bien ! doit-on rougir de commander sous lui ?  
 Vers votre Camp, Seigneur, votre retraite est libre :  
 Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre ;  
 Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous  
 revoir :

Je me rends vers mon Chef, & cours le recevoir.

## S C È N E V I.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE,  
 AVOGARE, *entrant furtivement après  
 que Bayard est sorti.*

ALTÉMORE, *au Duc, après avoir regardé si  
 tout le monde est sorti.*

NEMOURS veut des Bressans attaquer les murailles ;  
 Seigneur : ne tentez point le destin des batailles.  
 Que, par un feint Traité, dans la Ville introduit ;



Ce Prince avec les siens expire cette nuit :  
 Vous verrez mon projet dans les mains de Péscaire ;  
 Seul , des foudres nouveaux il connaît le mystère :  
 Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins ;  
 Et , Chef des Espagnols réunis aux Romains....

U R B I N.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Venise ,  
 (*En regardant Avogare.*)

Ferdinand peut payer deux Traîtres qu'il méprise :  
 Je ne veux point entrer dans vos lâches complots ,  
 Et je vais en Héros , combattre des Héros.  
 Vos infâmes secours flétriraient ma victoire.  
 Je triomphe sans honte , ou succombe avec gloire.  
 Adieu.

## S C È N E V I I.

ALTÉMORE, AVOGARE.

A L T É M O R E.

NE craignez rien de sa fausse vertu ,  
 Seigneur : il n'est pas maître , & son camp m'est vendu ;  
 Du retour de Gaston l'extrême diligence ,  
 Changeant tous nos projets , sert mieux notre es-  
 pérance ;  
 Les Français , empressés d'accourir vers ces murs ,  
 Viennent se réunir dans des pièges plus sûrs ;  
 J'aime à voir , par leurs soins , notre attente remplie ;  
 Nous allons , d'un seul coup , délivrer l'Italie.

## A V O G A R E.

Quel jour ferein vient luire à mes yeux affligés !  
 Mon épouse & mon fils , vous serez donc vengés !  
 Vous fûtes des Français les premières victimes.  
 Pour préparer mes coups , hélas ! trop légitimes ,  
 Depuis deux ans entiers , ma tranquille fureur  
 Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur ;  
 Qu'elle se lève enfin dans ce jour de vengeance ,  
 Et d'un fer imprévu frappe avec assurance.

Mes Tyrans à ma foi semblent s'abandonner ,  
 Leur crédule candeur ne fait rien soupçonner :  
 Affectant sur mon fils une douleur commune ,  
 J'accusai de sa mort la Guerre & la Fortune ;  
 Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits  
 Il consolait ce cœur ulcéré pour jamais :  
 Bayard croit à sa main ma fille réservée :  
 Ils sont loin de penser que , par moi soulevée ,  
 Bresse ait reçu de moi des armes , des soldats ,  
 Par ces longs souterrains qu'ils ne connaissent pas :  
 Et , cette nuit , encore , ma Garde conjurée  
 De ce Fort , aux Bressans , allait ouvrir l'entrée.

## A L T É M O R E.

Seigneur , de mes complots , pour vous seul en-  
 trepris ,  
 Votre Fille d'abord fut la cause & le prix ;  
 Vous m'offriez sa main , je vous voyais en père ;  
 J'osais tout pour venger votre fils & sa mère.  
 Né dans Naples , & banni par son Usurpateur ,  
 Je le vois , dans ces lieux , me rendre sa faveur :

Ferdinand , pour priver Nemours de la Couronne  
Que Naples lui destine & que Louis lui donne ,  
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux ,  
A tromper l'amitié de ce jeune Héros ;  
Il me rend en secret le Duché d'Altémore ;  
Du nom de Vice-Roi sa main me flatte encore :  
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé ;  
Nemours est mon rival , & mon rival aimé.

A V O G A R E.

Va , je le soupçonnais , lorsque ma loi sévère  
A ta naissante ardeur prescrivit le mystère :  
De ta contrainte, Ami , vois les heureux effets ;  
Euphémie & Gaston te livrent leurs secrets :  
Ils ignorent ma haine & notre intelligence.  
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence?..

A L T É M O R E , *vivement.*

Nemours à son Amante avait donné sa foi  
De ne rien déclarer , sans l'aveu de son Roi.  
Il vient de l'obtenir , & mes justes alarmes.....

A V O G A R E.

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.  
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir  
Celle qu'en digne Amant il croyait obtenir ;  
Lui , dont le bras vengeur disputant Euphémie ,  
Du fier Sotomaiore a terminé la vie.....

A L T É M O R E , *très-vivement.*

Ciel ! je vais , l'un par l'autre , immoler mes rivaux !

France, en les divisant, on perd tous tes Héros ;  
 Par leurs jaloux débats nous donnant la Victoire ,  
 L'Amour, pour les aigrir, est plus fort que la Gloire ;  
 De la même Beauté quand leurs cœurs sont épris ,  
 Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis.

## A V O G A R E.

Ah ! si l'Amour entre eux n'arme point la vengeance,  
 Il va, des grands objets, distraire leur prudence ,  
 Et détourner leurs soins, par un désordre heureux ,  
 Loin (1) des pièges mortels rassemblés autour d'eux.  
 Viens, & tâchons sur-tout de leur rendre la Ville....

## A L T É M O R E.

Oui : leur perte y devient plus sûre & plus facile :  
 Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir ;  
 Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

(1) Il y avoit dans l'édition de 1770, des vers que l'Auteur a bien fait de sacrifier.

Viens régler les ressorts de notre art infailible :  
 Mais concertons si bien leur jeu sûr & terrible ,  
 Que l'un, en se rompant, par un effort secret ,  
 De l'autre tout-à-coup précipite l'effet :  
 Que ce dédale, offrant des détours innombrables ,  
 Par-tout entrecoupés, par-tout impénétrables ,  
 Soit plein de fils trompeurs, dont le sombre embarras  
 Egare sans retour, ou conduise au trépas. . . .  
 Je veux, pour que Nemours en démêle les trames ,  
 Que son camp tout en feu l'éclaire de ses flammes.

*Note de l'Editeur.*

*Fin du premier Acte.*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

MON père!...

AVOGARE, *en fureur.*

Non. Ma haine en est plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie....

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main :  
Je vois que tu fais tout, & je nierais en vain. —  
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystère ?

EUPHÉMIE.

Un Mortel vertueux dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connaître, il mourra par mes coups.  
( *Plus tranquillement.* )

Mais Gaston s'est flatté de se voir ton Epoux ;

138 GASTON ET BAYARD,  
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

E U P H É M I E.

Eh ! peut-il se tromper , quand il croit qu'on l'adore ?  
Mon ame s'ouvre a vous , pour miéux vous entendre.  
Avant de voir Nemours , j'appris à le chérir ;  
Au récit de sa gloire en tous lieux répandue ,  
D'un trouble intéressant je me sentais émue :  
Au bruit de ses périls on me voyait pâlir ;  
Ses exploits , en secret , semblaient m'enorgueillir :  
Mon cœur , vers ces climats , appelait sa vaillance ;  
J'osais lui souhaiter , dans mon impatience ,  
Des triomphes nouveaux , de nouvelles vertus ;  
Et mes vœux , chaque jour , se voyaient prévenus.  
Les lauriers d'Aignadel venaient d'orner sa tête ,  
Lorsque , par un assaut , Bresse fut sa conquête :  
Vous vîtes sa valeur , sa grace , ses bienfaits  
Enchanter tous les cœurs surpris & satisfaits :  
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon Frère ,  
Victime , en cet assaut , d'un zèle téméraire !  
Mais avec quel respect ses dons consolateurs  
Versaient autour de nous l'oubli de nos malheurs !  
Vous en fûtes touché. Bayard , en son absence ,  
Ignorant son amour , brigua notre alliance ;  
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi ,  
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son Roi.  
Hélas ! à s'enflammer la passion plus lente ,  
Dans une ame sévère en est plus violente ;  
Bayard ne cède point. — Ciel ! vais-je être au-  
jourd'hui

Un flambeau de discorde entre Nemours & lui ?  
Mais un plus grand danger m'alarme pour mon père :  
On va de vos complots pénétrer le mystère :  
Et qui fait si Louis , après vos noirs détours ,  
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?  
Ah ! pour vous faire un droit à leur bonté suprême ,  
Abjurez vos fureurs : avouons-les nous-même :  
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir  
L'Amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

## A V O G A R E.

Qui ? moi , sacrifier à ton indigne flamme  
Le plaisir de venger & mon Fils & ma Femme !  
N'as-tu pas vu ton Frère , en ce même Palais ,  
Expirer à tes pieds sous les coups des Français ?  
Là , mes bras ont pressé les restes effroyables  
De son corps déchiré par leurs lances coupables.  
Sa main serra ma main pour la dernière fois :  
Les accens étouffés de sa plaintive voix  
Ne purent que nommer la Vengeance & son Père ,  
Je la jurai sur lui , sur sa mourante Mère :  
Sa Mère , en s'immolant près d'un Fils malheureux ,  
Invitait ma douleur à les suivre tous deux :  
Ta barbare tendresse arrêta ma furie.  
Va , c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.  
Va , tu fais que mon cœur , pour haïr les Français ,  
N'avait pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits ;  
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine ,  
Tout les abhorre ici : leur Nation hautaine  
Nous croit nés pour servir sous vingt Tyrans divers ,

Et trop heureux encor de préférer ses fers.  
 En vengeance ma Maison, j'affranchis ma Patrie :  
 Le Ciel pour les Français n'a point fait l'Italie ;  
 De quel droit venaient-ils , du fond de leurs Etats ,  
 Porter dans mes foyers le deuil & le trépas ?  
 Dumoins, que, leurs malheurs consolant ma misère,  
 Ce jour soit le dernier pour leur Armée entière ;  
 Que, dans toute la France, on voye avec effroi  
 Des Pères désolés qui pleurent comme moi.

## E U P H É M I E.

Dans quel égarement la fureur vous engage !  
 Des Aïeux de Louis, Milan fut l'héritage ;  
 La naissance nous place au rang de ses Sujets,  
 Et nous fait partager ce grand nom de Français.  
 A votre Souverain cessez d'être infidèle ;  
 Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.  
 Ah ! remplacez le Fils que vous avez perdu ,  
 Par un Fils plus illustre & plus grand en vertu ;  
 Qui , portant avec moi votre sang sur le Trône,  
 Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa Couronne :  
 Nemours met à vos pieds un Sceptre glorieux ,  
 Où n'osait s'élever votre œil ambitieux ;  
 Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révere,  
 Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son  
 Père !

## A V O G A D E.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment  
 Ce fantôme de gloire offert à ton Amant ;



Que dans Naples jamais il garde la Couronne  
D'un Peuple qui la brise aussi-tôt qu'il la donne ?  
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux  
Que Charle & que Louis, qu'on en priva tous deux ?  
S'il se voit, à son tour, chassé de l'Italie ;  
Il faudra donc le suivre ; & , loin de ma Patrie ,  
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné ,  
D'un Prince sans Etats , Courtisan dédaigné ?  
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise ;  
Et Chef d'une Province à mon pouvoir soumise :  
Les titres , les honneurs , sur ma tête amassés ,  
Sur celle de mon fils étaient encor placés ,  
( *Avec transport.* )

Mon fils était ma gloire & ma seule espérance ;  
Son nom déjà fameux doublait mon existence ;  
Dans sa tombe , avec lui , tout est fini pour moi ;  
C'est un sang étranger qui doit naître de toi ;  
Sur la terre , à jamais , mon nom meurt & s'efface ;  
Les fils de ton époux ne font rien dans ma race.

## E U P H É M I E.

Voilà comme mon Sexe est ici chez les Grands !  
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.  
Un fils , flattant leur nom d'une grandeur future ,  
Est aimé par l'orgueil plus que par la Nature.  
Mon Père, quoi ! jamais l'excès de mon amour  
N'amènera votre ame au plus faible retour ?  
Ah , j'ai droit de me plaindre , & je demande grace :  
( *Elle se met à genoux.* )  
Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrâce ?

Votre cœur isolé n'a rien autour de soi :  
 Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi.  
 Souvent à se venger mettant sa seule étude ,  
 De ce noir sentiment on fait une habitude.  
 Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant ;  
 La Nature, à vos pieds, jette un cri si touchant !  
 Hélas ! ne changez point , pour la tendre Euphémie,  
 En un supplice affreux le bienfait de la vie ;  
 A l'Auteur de mes jours, en sauvant sa vertu ,  
 Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

A V O G A R E.

Leve-toi. Ta prière & me lasse & m'offense.  
 Je n'ai, dans l'Univers, de bien que ma vengeance :  
 ( *Avec fureur.* )  
 Je donnerais pour elle & mon sang & le tien ;  
 Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien ;  
 Esclave du Tyran qui perdit ta famille ,  
 Amante d'un Français, non, tu n'es plus ma Fille ;

E U P H É M I E.

Seigneur...

A V O G A R E.

Mais quelqu'un vient. C'est l'ami de Nemours ;  
 Perfide , livre-lui mes secrets & mes jours ;  
 Mais tremble.

E U P H É M I E.

Malheureuse !

( *Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare  
 sort en faisant à Altémoré un signe d'intelligence.* )

## S C È N E I I.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon père ;  
Il a, de votre exil , foulagé la misère :  
Il va se perdre ; hélas ! soyez son protecteur ;  
C'est moi qui, de Nemours , fis votre bienfaiteur ;  
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours !

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrâce...

Je vois Gaston , Bayard , de leurs Chefs entourés ;  
Seigneur , éloignons-nous.



## S C È N E I I I.

GASTON , EUPHÉMIE , ALTÉMORE ,  
BAYARD , D'ALÈGRE , CHEVALIERS  
FRANÇAIS.

GASTON, *courant à Euphémie. Il tient à la main  
un plan roulé.*

MADAME, demeurez ;  
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerrière  
Aux filles des Héros n'est jamais étrangère :  
Un seul de vos regards , enflammant vos vengeurs ;  
Peut , au dessus d'eux-même , élever leurs grands  
cœurs.

Quand c'est pour la beauté qu'ils courent à la gloire ;  
Les Français font voler le char de la victoire.  
Mais que vois-je ? vos yeux semblent mouillés de  
pleurs.

E U P H É M I E.

Prince , ce jour de gloire est un jour de douleurs !  
Mon père, ses dangers.... les vôtres.... ma Patrie....  
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie.

B A Y A R D.

La terreur ! quand Nemours traversant tant d'Etats ;  
Vengeur de deux Cités , Vainqueur dans trois  
combats ,

Domte ,

Domte , en si peu de jours , par un talent suprême ,  
Et tout l'Art des Humains & la Nature même !

Grace à leur nouveau Chef , qui finit leur malheur ,  
La gloire des Français égale leur valeur :

Ils craignaient pour Milan , Jule tremble pour Rome :

( *En montrant Gaston.* )

Et c'est la même armée , on n'y changea qu'un  
homme.

G A S T O N .

Cet homme , à son bonheur , doit bien plus qu'à son  
Art :

Avec de tels Guerriers que n'eût point fait Bayard ?

B A Y A R D , *vivement.*

Moi ? vos huit derniers jours valent ma vie entière.

Votre marche savante est un coup de lumière ,

Qui montre un Art nouveau que vous seul possédiez :

Je mesurais l'obstacle , & vous le surmontiez.

G A S T O N , *à Bayard ( 1 ).*

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles ;

J'ai banni de mon Camp ce vain luxe des Villes ,

---

( 1 ) L'Auteur a sacrifié ici la tirade suivante :

Bayard m'aime ; il le doit : c'est aimer son ouvrage.

Qu'il nous corrige tous de l'abus du courage.

Jeune , on veut se flatter qu'il suffit pour l'honneur

Des prodiges brillans d'une ardente valeur ;

Mais dans les cœurs Français , en naissant apportée ,

Pour un mérite en nous peut-elle être comptée ?

T O M E III.

K

Qui , retardant toujours la course des Héros ;  
Amoliffait des bras formés pour les travaux ;

---

Rougiſſons de permettre à des peuples vaincus ,  
De nous vaincre à leur tour , ſans avoir nos vertus ;  
Des talens du Guerrier , l'étude approfondie ,  
Doit guider le courage & même le génie ;  
Des Dunois , des Gueſclins , pénétrons les ſecrets.  
*Amirons-nous* toujours ſans imiter jamais ?

Dans ce dernier vers , l'Auteur vouloit dire : *admirerons-nous* toujours , ou *admirerions-nous* toujours , ſans , &c. On voit que c'eſt l'eſpace qui lui a manqué ; il ne faut jamais laiſſer appercevoir ainſi les bornes de l'Art. Le diſcours aux Chevaliers qu'on trouve ſix vers après , étoit encore tout différent dans l'édition de 1770.

Amis , pour peu d'inſtans , ſuſpendons les aſſauts ;  
Réparons nos Soldats pour des exploits nouveaux.  
Dans quatre heures je veux aſſaillir cette armée ,  
Qui , derrière ſes tours , lâchement renfermée ,  
Devroit , en déployant ſes bataillons nombreux ,  
Preſſer ma foible troupe , & l'écraser entr'eux :  
Je doutois de leur honte , & leur crainte l'avoue.  
Le ſeul nom de Bayard leur rappelle Fornoue ,  
Ces lieux , où renverſant tant de peuples unis ,  
Chaque Soldat François comptait ſix ennemis :  
Que Breſſe voye encor cette grande journée ;  
Et reportant les Lis dans Rome conſternée ,  
*Allons , ſur Ferdinand , recouvrer nos Etats ;*  
*L'honneur qu'il a perdu , ne ſe recouvre pas.*

Ces deux derniers vers contiennent un mot excellent de Louis XII, ſur ce Prince infidèle , & ce mot eſt ſi naturelle-

A ces mâles Guerriers peu jaloux de leurs charmes,  
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes.

( *Aux Chevaliers.* )

Amis , pour peu d'instans , suspendons le combat ;  
Quatre heures suffiront aux besoins du Soldat.  
Je veux , dans Bresse même , assaillir cette armée ,  
A l'ombre de ses tours lâchement renfermée ,  
Qui devrait , déployant ses bataillons nombreux ,  
Presser ma faible troupe & l'écraser entre eux :  
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance :  
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France :  
Charle y brava l'effort de trois puissans Etats ,  
Et fit plus de Captifs qu'il n'avait de Soldats.

( *Avec une joie douce.* )

Chevaliers , je réclame une autre Loi chérie :  
On plaît à la Beauté , quand on sert la Patrie.  
Voyons , avec éclat , qui de nous , en ce jour ,  
Saura , par plus d'honneur , mériter plus d'amour.

( *Vivement, en montrant Euphémie.* )

Voilà le digne objet de ma flâme fidèle ,  
D'une ardeur que Louis permet que je révèle :  
Dès long-tems mon hommage a su plaire à ses yeux...

B A Y A R D , à part.

Ciel !

---

ment rendu dans ces vers, qu'on le croiroit original en cet endroit. Mais le vers précédent est un peu équivoque ; il sembleroit que Rome fût partie des Etats que Louis XII vouloit reconquérir sur Ferdinand. *Note de l'Editeur.*

GASTON, *plus vivement.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux ;  
Demain je veux unir , dans Bresse encor sanglante ,  
A sa main vertueuse une main triomphante ;  
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous ,  
Pour la mieux mériter , couronner son Epoux.

BAYARD.

Son Epoux ! Vous , Seigneur ?

GASTON.

D'où naît votre surprise ?

BAYARD.

Vous connaissez Bayard , & quelle est sa franchise ;  
Prince , j'aime Euphémie , & l'aime avec fureur.

GASTON, *avec douleur.*

Qui ? vous , — me l'enlever ? — C'est m'arracher le  
cœur.

BAYARD, *avec passion , mais sans éclat.*

Ah ! qui veut me l'ôter , me doit ôter la vie.

GASTON.

Bayard !

EUPHÉMIE, *à Gaston.* |

Eh ! modérez....

BAYARD, *avec humeur.*

Vous l'aimiez , Euphémie !



Vous me cachez vos feux ! — Et j'en suis plus jaloux.

Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous :  
La foi de votre père à ma foi vous engage ,  
Et je fais conserver le prix de mon courage.

G A S T O N , *vivement.*

( *En montrant Euphémie.* )

Mes titres sont égaux, mon courage, & son choix.  
( *Plus tranquillement.* )

Nemours, comme Bayard, fait conserver ses droits.

B A Y A R D.

Eh bien ! Seigneur , il faut..... Mais mon devoir  
m'impose ;  
Votre nom, votre rang....

G A S T O N.

Mon rang ? Je le dépose :  
Et l'Amour & l'Honneur vous rendent mon égal.

B A Y A R D.

Ah ! vous m'êtes plus cher que mon premier rival (1) :

G A S T O N.

Comment ? Que dites-vous ?

---

( 1 ) Au lieu de ce vers, il y avoit dans la première édition, ce vers plus menaçant & plus dur :

Si vous saviez le sort de mon premier rival ! . . . .

*Note de l'Éditeur,*

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore ;  
J'ai disputé sa main contre Sotomaïore ;  
Armé par l'Amour seul, j'immolai ce Guerrier.

GASTON.

Les exemples , Bayard , ne peuvent m'effrayer. —  
Mais j'ai dû vous entendre , & ce mot doit suffire.  
( *Aux Chevaliers.* )

Vous , aux postes fixés que chacun se retire ;  
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.  
( *Les Chevaliers ne se retirent pas ; ils paraissent agités , & parlent bas entr'eux. Nemours continue en prenant Bayard par la main.* )

Je vous connais un cœur & trop juste & trop haut ;  
Pour oser soupçonner que jamais la Patrie  
Souffre de nos débats , & soit plus mal servie.  
Je vous charge , Bayard , d'observer de plus près  
Mon ordre de bataille , & mes desseins secrets.  
( *Il lui remet le plan roulé.* )

Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence ;  
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.  
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'Etat ;  
Je verrai si le mien veut un autre combat,

BAYARD , *ému.*

Seigneur....

GASTON.

Allez , Bayard.

( *Bayard sort ; les Chevaliers le suivent.* )

SCÈNE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEMOURS, qu'allez-vous faire ?  
 Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,  
 Qui, par vous, d'un ami, va déchirer le sein,  
 Ou vous faire tomber sous sa coupable main ?  
 Et c'est moi, juste Ciel ! moi, qui perdrais encore  
 Un Héros que j'admire, ou celui que j'adore !

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter ;  
 Je lui laisse le tems de se mieux consulter.  
 Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse ,  
 C'est l'unique moyen d'expier sa menace :  
 Si j'avais pu me vaincre , une telle fierté  
 M'en aurait, pour jamais, ravi la liberté.  
 Mais un premier transport peut égarer sa flamme :  
 Garde-t-on, près de vous, l'empire de son ame ?  
 Moi-même, malgré moi, de colère animé....  
 Il est plus excusable ; il n'était point aimé.



## S C È N E V.

GASTON , EUPHÉMIE , AVOGARE.

A V O G A R E.

AH ! Prince, pardonnez ma fatale imprudence ;  
Il est vrai , de Bayard j'ai flatté l'espérance :  
Croyais-je que Nemours descendrait jusqu'à nous ?  
Bayard menace en vain , Euphémie est à vous.

G A S T O N.

Comte , j'ai renfermé la flamme la plus pure ;  
Tant qu'un refus du Roi pouvait vous faire injure :  
C'est pour vous l'épargner , qu'en pressant ce lien ,  
Même avant votre aveu , j'ai recherché le sien.  
Ne craignez point Bayard , je défendrai mon père ;  
Puisse mes tendres soins & mon respect sincère  
Rendre , après tant de pleurs , un fils à votre amour !

A V O G A R E.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour.  
O mon fils ! recevez ce doux nom qui m'honore.  
( Il l'embrasse. )

E U P H É M I E , à part.

Il l'embrasse à mes yeux , quand je fais qu'il l'ab-  
horre !

( *A Nemours.* )

Non, cher Prince ; cessez de m'offrir votre main :  
Ah ! mon père fait trop que je vous aime en vain.  
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare ,  
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare :  
Toujours par un malheur un autre est amené ,  
Et l'Infortune encor cherche l'Infortuné.

A V O G A R E , *bas à Euphémie.*

Oses-tu bien ?...

G A S T O N , *à Euphémie.*

Quoi donc ?

EUPHÉMIE , *avec embarras , & regardant quelquefois son père.*

De nos Bressans rebelles  
Vos yeux vont démêler les trames infidelles ,  
Et votre bras vengeur est prêt à les punir. —  
Ma famille est dans Bresse , & le sang peut m'unir  
A des cœurs criminels , — proscrits avec justice ;  
Mais — dont vous me verriez partager le supplice.

G A S T O N , *à Avogare.*

Mon père ! Et vous aussi , craignez-vous que mon  
cœur ,

Sur ce qui vous est cher, n'étende sa rigueur ? —

( *A Euphémie.* )

Le neveu de Louis , armé par sa vengeance ,  
N'est-il pas en secret chargé de sa clémence ?

Ah ! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler ;  
 Et plus on a souffert, mieux on fait consoler.  
 Louis, dans les reflux d'une Cour orageuse ,  
 Vit le fort opprimer son ame courageuse ,  
 Il pleura près du Trône où l'appelait son sang ;  
 Il parvint aux vertus, comme au suprême rang ,  
 Par une route , hélas ! aux Rois trop peu commune ,  
 Par cet heureux sentier de l'utile Infortune ;  
 Son cœur, qui la connut , est plus tendre à sa voix ;  
 Le meilleur des Humains est le plus grand des Rois :  
 Et moi , dont les revers ont assiégé l'enfance ,  
 Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

E U P H É M I E.

Quoi ! vous pardonneriez à l'aveu du forfait ?....

---

## S C È N E V I.

GASTON , EUPHÉMIE , AVOGARE ,  
 ALTÉMORE.

ALTÉMORE , à Gaston.

P R I N C E , Bayard pour vous m'a remis ce billet.

G A S T O N , *le prend & le lit.*

„ Lorsque l'on fit outrage , & qu'il faut qu'on répare ;  
 „ On doit , sans différer , satisfaire un grand cœur ;  
 „ Prince , je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare ,

„ Et ne veux point mourir comptable envers  
 „ l'Honneur ;  
 „ Que mon Chef lui-même choisisse  
 „ Les armes, les témoins, & les juges du camp ;  
 „ Qu'il hâte un beau moment de gloire & de justice,  
 „ Je me crois son ami, même en le provoquant. “

A V O G A R E.

Reconnaît-on Bayard à ce nouvel outrage ?

G A S T O N.

Je reconnais l'Amour, la seule erreur du Sage.

( *A Altémor.* )

Qu'il s'apprête à l'instant, & que pour ce combat...

E U P H É M I E, *impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat.

( *Regardant son père.* )

Le plus pressant péril doit entraîner mon ame :

( *A Gaston.* )

J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame ;

Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix,

Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix ;

Que, s'il se perd lui-même, il trahit sa Patrie ;

Que, s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie.

Dans le fond de son cœur, je prendrai pour appui

L'orgueil que met un Sage à triompher de lui ;

J'oserai me servir de ce pouvoir suprême,

Que l'objet qu'on adore a contre l'Amour même :

156 GASTON ET BAYARD,  
Et, si tant de devoirs sont bravés sans égard ;  
Le vainqueur de Nemours.... ou celui de Bayard ;  
N'emportera , pour prix de sa gloire cruelle ,  
Que la publique horreur & ma haine éternelle.  
( Elle sort. )

---

## SCÈNE VII.

GASTON , AVOGARE , ALTÉMORE.

G A S T O N.

Tous ses efforts sont vains. Après ce grand éclat ;  
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.  
Bayard , je différerais un malheur nécessaire ;  
Mais tu veux le hâter , il faut te satisfaire.

AVOGARE, à *Altémoré*, avec une colère feinte.  
Seigneur , un tel billet dut rester dans vos mains :  
La prudence....

ALTÉMORE, avec une fausse naïveté.

Bayard me cachait ses desseins.  
Et d'ailleurs , pour lui seul je permets qu'on frémissé ;  
Nemours a pour appui son bras & la justice :  
Le Ciel , au champ d'honneur combat pour la vertu :  
( *D'un air mystérieux.* )  
Et le cœur de Bayard à ce Ciel est connu.



GASTON.

Comment ?

ALTEMORE.

Bayard ici se vendait à Rovère ;  
Vous punirez un traître autant qu'un téméraire.

GASTON.

Bayard un traître ? lui ? — vous l'osez soupçonner ? —  
Vous n'êtes point Français , on peut vous pardonner.

ALTEMORE.

Cependant....

GASTON.

Croyez-moi , l'oubli de cette injure  
Est de mon amitié la marque la plus sûre. —  
Mais quoi ! je combattrais ce Héros vertueux !  
( *Se parlant à lui-même.* )

Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux  
Me dit , qu'heureux vainqueur d'un mortel invin-  
cible ,

Gaston ne verrait plus de triomphe impossible ;  
Que la France , l'Europe & l'Univers entier ,  
De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier. —  
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie.  
J'entends gémir plus haut l'Amitié , la Patrie.  
( *A Avogare.* )

Hélas ! j'aime Bayard ; & ce fer destructeur ;  
Au travers de ses flancs , va rechercher son cœur !

158 GASTON ET BAYARD ,

Ce cœur , de l'honneur pur asyle vénérable ;  
De toutes les vertus trésor inépuisable.  
O Guerrier Citoyen qui fis tout pour ton Roi ,  
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi ;  
Va , mourant par tes coups , je t'aimerais encore !  
( *Avec colère.* )

Honneur , cruel honneur ! je te fers & t'abhorre :  
Et vous , lauriers affreux dont il faut me couvrir ,  
Même en vous détestant , je vole vous cueillir.  
( *A Altémore.* )

Vous , allez à Bayard reporter ma réponse.  
( *Il le retient.* )

Mais il est un obstacle , amis , & tout l'annonce.  
Si l'armée apprenait ce dangereux hazard ,  
Tous les cœurs entre nous formeraient un rempart.  
Seuls maîtres du secret , gardez de le répandre.  
( *A Altémore.* )

Que Bayard , dans une heure , ici vienne se rendre :  
L'épée est ma seule arme & plaît à sa valeur ;  
Contre Sotomaiore il fut ainsi vainqueur :  
Eloignons tout Français. Avogare , Altémore ,  
Vous serez nos témoins.

A V O G A R E .

Moi ?

G A S T O N .

Ce choix vous honore.  
( *Il fait signe à Altémore de partir , & celui-ci obéit.* )

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*

Mon fils !

G A S T O N.

Ciel ! — Euphémie ! Ah ! trompons les  
douleurs.

Quels que soient mes destins..... vous essuiez les  
pleurs.

Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe ;  
Pour que l'Etat triomphe en pleurant sur ma tombe.

O Bayard ! si je meurs, j'acquitterai Louis ;

Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis ,

Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mé-  
moire ,

Et mettre ma défaite au dessus de ta gloire.

( *Il sort.* )

---

## S C È N E V I I I.

AVOGARE, *seul.*

C O M M E mes ennemis viennent servir mes vœux !  
Mais.... O nouveau bonheur ! — Ils sont perdus  
tous deux.

Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore ;  
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore :  
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu ,  
L'immoler, sans péril , dans le sang du vaincu.

Allons , & qu'aussitôt les portes soient livrées :  
Appelons , dans ce fort , nos cohortes sacrées.  
France , tous tes Soldats , surpris , enveloppés ,  
Vont , sans ordre & sans Chef , être par-tout frappés.  
Qu'à peine il en reste un qui puisse , en sa retraite ,  
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite.  
Va , l'Italie en toi vit toujours son fléau :  
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

*Fin du second Acte.*



ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

( Ils entrent par deux côtés opposés. )

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,  
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont, il va s'en rendre maître ;  
Au signal convenu, nous le verrons paraître.

ALTÉMORE.

L'heure approche ; & bientôt l'un de ces deux  
Guerriers,  
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais dis-moi : Ferdinand veut-il, au fond de l'ame,  
Qu'on ose assassiner le frère de sa femme ?  
T'a-t-il pu commander....

TOME III.

L

## A L T É M O R E.

Il est de ces forfaits  
 Qu'un Souverain prudent ne commande jamais :  
 Sûr du vœu de son Maître, un Courtisan habile,  
 En lui sauvant la honte, achève un crime utile.  
 Le parti de Gaston dans Naple est dominant ;  
 Qui perd ce Prince, assûre un Trône à Ferdinand ;  
 L'inutile vertu peut languir sans salaire ,  
 Mais un pareil service est le grand art de plaire.

Ah ! de nos fiers Tyrans j'admire la fureur ;  
 De leur châte , à nos mains, ils dérobent l'honneur ;  
 Votre fille , comme eux , sert mes feux qu'elle  
                   ignore ;  
 Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore ;  
 Expiant , malgré foi , ses indignes amours ,  
 C'est elle qui m'immole & Bayard & Nemours.  
 Vengez-nous de vous-même, ô Conquérans avarés ;  
 Qui dépouillez nos champs pour vos climats bar-  
                   bares ,  
 Vous qui , de tous nos biens usurpateurs jaloux ;  
 Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous !

## A V O G A R E.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décèle ta flâme ;  
 Il faut , plus que jamais, l'enfermer dans ton ame ;  
 Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux :  
 Cacher ses passions n'est pas un art pour nous.  
 Songe sur-tout , ami , qu'au gré des conjonctures ,  
 Il faut hâter , suspendre , ou changer nos mesures ;

Unir ou séparer nos différens projets :  
Le tems , l'occasion les doit trouver tout prêts.  
Car je doute toujours que ce combat s'achève ,  
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se soulève...

ALTÉMORE , *appercevant Bayard.*

Non , Seigneur , bannissez cet injuste soupçon :  
Bayard vient , & je vole en avertir Gaston.

---

## S C È N E I I.

A V O G A R E , B A Y A R D.

B A Y A R D , *avec tranquillité.*

C'EST donc ici le champ de ma gloire nouvelle ;  
Je ne cueillis jamais une palme plus belle ;  
J'aime à vous voir mon Juge.

A V O G A R E.

Ah ! croyez que mon cœur  
Me ferait fuir ces lieux , s'il doutait du vainqueur ;  
Bayard va triompher , quand Bayard va combattre.  
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre :  
Je le plains. Mais , Seigneur , j'aurais bien plus gémi  
De la nécessité de trahir mon ami.  
Je vous l'ai dit tantôt ; sans ce fatal remède ,  
Il faut , en rougissant , que mon amitié cède

Au tyrannique abus des volontés du Roi ;  
 Qu'Euphémie & Gaston font valoir contre moi.  
 Leur amour mutuel , armé de la puissance ,  
 Menace de braver ma vaine résistance ( 1 ).

BAYARD , *d'un air sombre & passionné.*

Elle adore Nemours , & l'avoue à mes yeux !  
 Chaque mot me rendait mon rival odieux.  
 Quoi ! même en m'outrageant , elle en a plus de  
 charmes !

Par quels ardens transports , mêlés de tendres larmes ,  
 Elle a tout essayé pour vaincre mon amour !  
 Si l'honneur à mes vœux permettait un retour ,  
 S'il n'eût , d'un bras d'airain , marqué notre carrière ,  
 L'Ingrate & sa beauté changeaient mon ame entière.  
 ( *Avec indignation.* )

Amour , ah ! sous quel joug m'as-tu donc asservi !  
 L'homme , par ton délire , à soi-même est ravi ;  
 Tu lui fais une autre ame & transformes son être :  
 Bayard même , Bayard de son cœur n'est pas maître.  
 Mais j'apperçois Gaston.

( 1 ) L'Auteur a retranché ici quatre vers inutiles , & qui faisoient longueur.

Non que mon cœur séduit s'enivre , avec ardeur ,  
 De l'éclat passager d'une fausse grandeur :  
 Ah ! je verrai bien-tôt , si Gaston perd son guide ,  
 De son bonheur si prompt la chute plus rapide.

*Note de l'Editeur.*



A V O G A R E , à part.

C'est leur dernier moment.

## S C È N E I I I.

GASTON , BAYARD , ALTÉMORE ,  
A V O G A R E .

G A S T O N .

BAYARD, si la raison suit votre emportement ,  
En n'accusant que vous , plaignez-nous l'un &  
l'autre :

Nous devons à l'honneur , ou ma vie , ou la vôtre.  
Si c'est moi qui péris , ne craignez rien du Roi ;

( Il remet à Altémoré un paquet de papiers. )

Songez à le servir & pour vous & pour moi :

A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre.

Maishélas ! s'il vous perd , que pourrai-je lui rendre ?

Recevez mes regrets & mon adieu fatal ;

Embrassez un ami....

( Il l'embrasse , & ensuite il met l'épée à la main. )

Combattez un rival.

B A Y A R D .

Prince , en vous offensant , je me suis fait outrage :

J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage ;

166 GASTON ET BAYARD,

Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours ;  
Je fais comment Bayard doit combattre Nemours.

( *A très-haute voix.* )

Entrez , braves Guerriers, fiers soutiens de la France.

( *Une foule de Chevaliers entrent.* )

G A S T O N.

Ciel !

A V O G A R E , *à part.*

O revers !

B A Y A R D , *vivement.*

Vous tous , témoins de mon offense ;  
Chabannes , Luxembourg , Tonnerre , d'Aubigny ,  
Brissac , mon digne Emule ; & toi , cher Coligny ;  
Vous , qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre ,  
Pour un noble dessein qui devait vous surprendre ;  
( *A Euphémie qui entre par un autre côté.* )

Vous sur-tout , digne objet de mon fatal amour ;  
Vous , que ma faute honore ainsi que mon retour , —  
( *Il tire son épée avec le fourreau.* )

Contemplez — de Bayard l'abaissement auguste ;  
( *Il la pose aux pieds de Gaston.* )

Voyez comme il remplit le devoir noble & juste ,  
Que l'honneur véritable impose à la valeur ,  
Et comment un Guerrier se punit d'une erreur.

G A S T O N.

Attendri , transporté , je sens couler mes larmes.

Le plus grand des Guerriers , Bayard me rend les  
armes !

( *Il ramasse l'épée de Bayard , & lui donne la  
sienne ( 1 )* ).

Je garde ton épée ; & la mienne est à toi.

Tremblez plus que jamais , ennemis de mon Roi ,

Du glaive de Bayard ma valeur est armée :

Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée.

Vous , Français , apprenez si je suis à demi

Digne d'un tel rival , digne d'un tel ami.

( *A Altémore.* )

Remettez dans ses mains ce que je vous confie ,

L'écrit qu'il recevrait s'il m'eût ôté la vie.

( *Bayard prend le paquet.* )

Vois que j'avais l'orgueil de vivre dans ton cœur :

Connais quelle dépouille eût orné mon vainqueur ;

Le Roi , si dans nos camps je perdais la lumière ,

M'a juré d'accomplir ma volonté dernière ;

Et Bayard , par mon ordre , en terminant mes jours ,

Devenait Comte & Duc de Foix & de Nemours ;

En te donnant mon nom , j'en étendais la gloire ,

Et j'aurais confondu ta vie & ma mémoire.

Madame , à votre main j'avais même attenté ;

Revivant dans Bayard , m'auriez-vous rejeté ?

Votre cœur magnanime eût imité les nôtres ,

Un prodige d'honneur en fait inspirer d'autres : —

( 1 ) Qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard  
lui parlait.

Dans l'ivresse où je suis, je ne fais même encor  
 Si l'élan de la gloire & son sublime effor  
 N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie,  
 Au sacrifice entier.... Non, ma chère Euphémie;  
 Non : ce triomphe horrible est au dessus de moi.

## B A Y A R D.

Il m'appartient, Seigneur : un seul mot fait ma loi,  
 On vous aime : songez à ma faute, à mon âge ;  
 Ce triomphe peut seul réparer mon outrage :  
 Oui, Madame, je cède au choix de votre cœur ;

( *A Avogare.* )                      ( *A Euphémie.* )

Je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur ;  
 De ma faible raison j'avais perdu l'usage :  
 Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage ;  
 Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir ;  
 Ils ont fait, à Bayard, oublier son devoir :

( *Vivement.* )

Mais, par un prompt retour, mon Juge incorruptible,  
 Mon cœur, m'a remontré mon devoir inflexible :  
 Je l'ai vu, j'ai rougi : le sacrifice est fait ;  
 J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet :  
 Je tremblais que l'honneur, dans l'assaut qui s'ap-  
                   proche ,

A mon dernier moment fût son premier reproche.  
 Je l'avouerai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,  
 M'ont presque retenu quand j'allais m'affranchir ;  
 Votre aspect rend encor ma victoire pénible :  
 Ma perte, en vous voyant, me devient plus sensible ;

( *Avec force.* )

Mais à de vrais Guerriers, sur eux-même absolus ,  
Jamais les passions ne coûtent des vertus.  
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre ;  
Quand on se combat bien , l'on est sûr de se vaincre.  
Mon cœur , où plus de feux viennent de s'allumer ,  
Renonce à votre cœur , — mais non à vous aimer.  
Je voue à vos appas ce respectable hommage ,  
Que la beauté se plaît à permettre au courage ;  
Cet encens noble & pur , que tous nos Chevaliers  
Brûlent sur ses autels au milieu des lauriers ;  
Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines :  
Vous le ferez , Madame : oui , vos loix souveraines ,  
Toujours , après Louis , disposeront de moi : —

( *En prenant la main de Gaston.* )

Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi.

E U P H É M I E.

Dans mon ravissement , à peine je respire.  
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire !  
Ah ! s'il était un prix pour le plus vertueux ,  
Quel Mortel oserait choisir entre vous deux ?

( *A Gaston. ( 1 )* )

Cher Prince , qu'il est doux pour ce cœur qui vous  
aime ,

---

( 1 ) L'Auteur a retranché ici les quatre vers suivans :

L'un , daignant oublier qu'il touche à la Couronne ,  
Vient combattre en Soldat sur les marches du Trône :

170 GASTON ET BAYARD,  
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même !  
( *A Avogare.* ( 1 ) )

Mais mon père — veut-il permettre mon bonheur ?

A V O G A R E , à sa fille. ( *Bas.* )

Ton bonheur est le mien. — Tout est changé.

---

L'autre , sublime en tout , de l'erreur d'un moment ,  
Fait de sa gloire encor l'éternel monument.

*Note de l'Editeur.*

( 1 ) L'Auteur a encore retranché ici quatre vers. Euphémie , en exprimant à Bayard son admiration & sa reconnaissance , lui disoit :

Et vous , à qui cent fois l'Europe , avec raison ,  
De l'*Alcide Français* avait donné le nom ,  
Vous surpassez des Grecs le Héros magnanime ,  
Vous , vainqueur de l'Amour , dont il fut la victime.

Nous avons dit dans l'examen du *Siège de Calais* , ce que nous pensons des citations de l'Histoire ancienne dans la Tragédie ; voici la Fable même citée , ce qui est bien pis ; mais puisqu'on donnoit à Bayard ce surnom d'*Alcide François* , la citation est légitime , & ce vers :

Vous , vainqueur de l'Amour , dont il fut la victime ,  
est très-heureux.



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, à Gaston.

SEIGNEUR,  
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,  
Ont fait crouler le mur & les canons de Bresse;  
L'Ennemi, dans la plaine, est contraint de sortir;  
A tenter la bataille il paraît s'enhardir.  
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovère,  
Et briller vers ce fort les lances de Pescaire.

GASTON, avec un éclat de joie.

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher!  
Vole; & que tout mon camp se dispose à marcher.  
( D'Alègre sort. )

BAYARD, très-vivement.

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse,  
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse:  
Miracles du génie & chef-d'œuvres de l'Art,  
Les projets de Nemours gouvernent le hazard.

GASTON, de même.

Ah! ton cœur & ton bras promettent plus encore.  
( A Euphémie. )  
Osez voir triompher l'Amant qui vous adore.

172 GASTON ET BAYARD ,

( *A Avogare.* )

Restez ici près d'elle , & montez sur la tour.

A V O G A R E.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour !  
Le neveu de Louis va me nommer son père ,  
Et je veux mériter une gloire si chère.

G A S T O N , *toujours avec chaleur.*

Daignez donc la conduire , & vous suivrez nos pas  
( *Prenant Bayard par la main.* )

Viens : de notre querelle instruisons nos Soldats ;  
Que , pleins de ta grande ame , ils marchent aux  
alarmes.

( *Aux Chevaliers.* )

O Français , soutenez la gloire de vos armes.  
Qui pourrait aujourd'hui résister à vos coups ?  
Vos deux Chefs ont l'honneur d'être dignes de vous :

( *Ils sortent tous , à l'exception d'Avogare &  
d'Euphémie.* )





SCÈNE V.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrétant son père prêt à sortir.*

MON père ! expliquez-vous ? Quel dessein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? Je cours laver mon crime ;  
J'admire, je chéris ces sublimes Mortels.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

AVOGARE, *avec enthousiasme.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels ;  
Mes yeux sont deffillés, cet exemple m'accable :  
O de leur héroïsme ascendant incroyable !  
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vain-  
queurs,  
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs ;  
J'ai senti, malgré moi, son invincible flâme  
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon ame ;  
Y porter les regrets, les remords déchirans :  
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands,  
Que, détestant soudain ma noire perfidie,  
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie.

( *En l'embrassant.* )

Adieu : pardonne-moi ma honte & ta douleur ;  
Tu me vois vertueux , tu me verras vainqueur (1).

---

( 1 ) L'Auteur a supprimé ici une Scène entière. Altémore arrivoit & disoit à Avogare :

Seigneur, c'est vers le pont qu'il faut soudain vous rendre ;  
Pescaire menaçait, dit-on, de le surprendre ;  
Déjà Bayard y vole, on voit fuir vos Soldats. . . .

A V O G A R E.

Je cours les rassûrer & seconder son bras.

E U P H É M I E.

Mon père.

A V O G A R E.

Adieu.

Il disoit ensuite tout bas à Altémore :

Ma fille ici n'est plus à craindre ;  
Pour tromper ses vertus, ma bouche a su les feindre ;  
Combats près de Nemours, & songe à le frapper ;  
Je réponds de Bayard, il ne peut m'échapper.

*Note de l'Editeur.*



SCÈNE VI.

EUPHÉMIE , *seule.*

CIEL ! mon cœur goûte enfin une volupté pure ;  
L'honneur y met en paix l'Amour & la Nature :  
Après tant de tourmens mon père m'est rendu.  
Cher Amant , ses remords font nés de ta vertu !  
Je veux , à ton amour déroband ce mystère ,  
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon père ;  
Et ton ame , ignorant qu'il a pu te trahir ,  
N'aura pas un moment cessé de le chérir.  
Allons... Mais ce combat...

( *Elle s'arrête avec saisissement.* )

Je me sens consternée. —

Pourquoi ? Nemours va vaincre , & c'est sa destinée. —

Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil ;  
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

*Fin du troisième Acte.*



---

 A C T E I V.
 

---



---

 S C È N E P R E M I È R E.
 

---

EUPHÉMIE, *seule, & dans le plus grand désordre.*

FUYONS, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage.  
Des fureurs des Mortels épouvantable image !  
Le sang qui ruisselait de tant de corps épars ,  
Ces têtes qui tombaient du haut de ces remparts :  
Les fers étincelans , & les feux plus terribles ,  
Reproduisant la mort sous cent formes horribles ,  
Et poursuivant par-tout mon père & mon Amant. —  
( *Elle s'affied.* )

Mon père ! qu'il m'est cher , hélas ! en ce moment :  
Dieu juste , à la vertu quand ta voix le rappelle ,  
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle ?  
( *Avec un peu de joie.* )

Mais Nemours !.... Sur la brèche , en vainqueur , il  
montait :  
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendait. —  
( *Se reprenant.* )

La gloire ! & c'est donc là que l'homme l'a placée !  
O délire infernal , barbarie insensée.....

Quoi !

( Elle se relève. )

Quoi ! j'entends jusqu'ici les cris des combattans ;  
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondans ; —  
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables , —  
Et gémir , sous ces murs , quelques voix lamentables !  
Un cri plus douloureux me glace de terreur ; —  
Se peut-il !.... je succombe..... Ah ! je vois le vain-  
queur.

( Elle retombe sur le fauteuil. )

---

## S C È N E I I.

EUPHÉMIE , URBIN , GARDES.

U R B I N.

Vous voyez un Captif , qui rougit peu de l'être ;  
La chaîne de Bayard va m'honorer peut-être.  
Il marchait vers la ville , à côté de Nemours ,  
Quand tous les Espagnols , par le pont du Secours ;  
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.  
Sur l'ordre de son Chef , Bayard , d'un pas rapide ,  
Court à ce pont fatal , le voit sans défenseurs ,  
S'élance , arrête seul les Espagnols vainqueurs ,  
Fait revoir cet exploit , prodige de l'Histoire ,  
Qu'on disait fabuleux , mais qu'il nous force à  
croire :

TOME III.

M

Après un long combat les siens l'ont secouru ;  
 Ils allaient triompher , quand j'y suis accouru :  
 De ce choc décisif je sentais l'importance :  
 Mais le nombre des miens , leur fière contenance ;  
 A ce torrent fougueux ne peuvent résister ;  
 Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.  
 Redoublant des Français l'indomtable furie ,  
 Dans son dernier Soldat Bayard se multiplie.  
 Je vois autour de moi mes escadrons percés ,  
 Leurs étendards ravés & leurs Chefs dispersés.  
 Resté seul à mon tour , il a fallu me rendre.  
 Hélas ! dans quel moment ! gémissiez de l'apprendre ;  
 On venait de blesser ce Guerrier généreux ;  
 Il avait , sans frayeur , senti ce coup affreux.  
 Mais il tombe ; & l'on trouve , au défaut de l'ar-  
     mure ,  
 Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure ;  
 On craint , en lui portant un secours meurtrier ;  
 D'arracher à la fois sa vie avec l'acier :  
 On dit plus ; que le coup part de la main d'un  
     traître. —  
 J'en ai vu près de lui , que vous devez connaître.

E U P H É M I E.

Non. Je n'en connais plus. Mais que devient Ne-  
     mours ?

U R B I N.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours ;

L'Alviane est un Chef digne de sa vaillance ;  
Il est juste qu'entre eux la victoire balance.  
On apporte Bayard.

---

## S C È N E I I I.

URBIN, EUPHÉMIE, BAYARD,  
GARDES.

B A Y A R D.

( *Le corps entouré d'une écharpe, porté sur des étendards & des piques.* )

L'EFFORT de la douleur ;  
Pénétrant dans mon sein, en détache mon cœur :  
Dieu, je sens défaillir ma force anéantie.  
( *Après un peu de silence.* )

Mon ame était à toi , mon sang à ma Patrie :  
Mes cinq derniers aïeux , morts au lit des Héros ;  
Reconnaissent leur fils mourant sur des drapeaux ;

E U P H É M I E.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie ;  
Quels regrets pour Gaston !

B A Y A R D , *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie !  
Eh bien ! ai-je eu raison d'expier mon erreur ? —  
Je suis chéri de vous, & quitte envers l'honneur ;

Sans peur & sans reproche à mon heure suprême ;  
 Je sens mon ame fuir contente d'elle-même. —  
 Vous direz à mon Roi , que j'ai béni mon sort  
 De lui faire, en vos mains, hommage de ma mort.  
 (*La regardant tendrement.*)  
 Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes ?

---

## S C È N E I V.

Les Auteurs précédens , AVOGARE.

A V O G A R E.

BAYARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

B A Y A R D.

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi ;  
 Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

A V O G A R E.

De ta mort , en tous lieux , la nouvelle est semée ;  
 On dit que ce revers a fait fuir notre armée ;  
 Que l'ennemi vainqueur....

BAYARD, *se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

A V O G A R E.

Où le croit.

B A Y A R D.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !



( *Aux Français qui l'environnent.* )

On vous trompe , Avogare. — Allons , qu'on me remporte ;

Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.

Retournez à l'assaut. Près de votre étendard ;

Placez au premier rang les restes de Bayard ;

Ce front pâle & sanglant , ce bras faible & sans armes ,

'Aux ennemis bientôt renverront les alarmes ;

( *Pendant qu'on l'emporte.* )

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir ;

Marchez , ils trembleront à mon dernier soupir :

Oui , je veux vous guider au fond de leurs asyles :

Du Guefclin au cercueil foumit encor des villes.

( *Avogare le suit.* )

E U P H É M I E.

J'entends crier victoire & Nemours & Louis.

( *Avogare & les Français s'arrêtent.* )



## S C È N E V.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE.

C E grand jour met le comble à la gloire des Lis :  
L'Alviane est aux fers , & Nemours est dans Bresse.

U R B I N.

Ciel !

D'ALÈGRE.

Parmi tous ses soins, le premier qui le presse,  
Chevalier vertueux , c'est le soin de vos jours ;  
Nous venons y veiller. J'ai hâté les secours  
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice ;  
Conduisez-le , Soldats , dans ce lieu plus propice.

( *Il montre une chambre voisine.* )

B A Y A R D.

Attends. — Avec ce fer mon ame peut sortir.

( *Avec plus de force.* )

Cher Nemours ! ah ! je veux , avant que de mourir ;  
Entendre le récit de ta gloire inouïe ,  
Et jouir du beau jour que te doit ma Patrie.

( *A d'Alègre.* )

Conte-moi ses exploits. Son sang n'a point coulé ?

## D' A L È G R E.

La foudre , autour de lui , vainement a volé.  
Maître de foi , de tout , dans cet assaut terrible ,  
Le Français , sous sa main , semble un coursier flexible ,

Qu'il fait , sans nul effort , presser ou retenir ,  
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.

Tout-à-coup votre mort , à grand bruit annoncée ;  
Fit reculer d'un pas une troupe avancée ;  
Mais l'aspect de Nemours , dans le fond de leur cœur ,

Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur :

« Français , vengeons Bayard , s'il est vrai qu'il suc-  
» combe ;

» Pourriez-vous , en fuyant , déshonorer sa tombe ?  
Ces mots , & la rougeur de son front indigné ,  
Quelques pleurs dont son œil était même baigné ;  
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.

Dans Bresse , vainement , le Romain se rallie :

En vain le Citoyen , sous ses toits renfermé ,

Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé ;

J'ai vu , ( ce que jamais on ne pourra comprendre , )

Trente mille Guerriers ardens à se défendre ,

Aidés de la Nature & des travaux de l'art ,

Par dix mille Français forcés dans un rempart ;

Et notre armée en ordre au fort de la tempête ,

Comme un camp destiné pour les jeux d'une fête !

BAYARD, *avec tranquillité.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours ;  
Je vois la France heureuse, & lui laisse Nemours.  
( *On emporte Bayard. D'Alègre & Urbin le suivent.* )

AVOGARE, *à part, & regardant Bayard.*

Va, pour ce fier vainqueur, tu peux trembler encore ;  
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémoré.

EUPHÉMIE.

Mon père, aux assassins Nemours abandonné ;  
Comme Bayard, sans doute, en est environné :  
Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides ;  
Ignorant vos remords, & de son sang avides,  
Dans son triomphe aussi n'attendent sur ses jours.  
Si vous vieilliez sur lui....

AVOGARE.

C'est mon devoir, j'y cours.

( *A part.* )

Mais je vois Altémoré : — & c'en est fait sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah ! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.



SCÈNE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

AVOGARE, à *Altémore*.

EH bien !

EUPHÉMIE.

D'où naît, Seigneur, votre sombre embarras ?  
Que fait Gaston ?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie*.

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :  
C'est aux mains de l'Amour à parer la victoire.

SCÈNE VII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

QUOI ! j'ai frappé Bayard, & Nemours est vain-  
queur !

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment ; ne craignez rien, Seigneur :

D'illustres Chevaliers une élite aguerrie ,  
 Connaissant qu'en secret on menaçait sa vie ;  
 L'entourait, le couvrait de leurs superbes rangs ;  
 Le glaive ne pouvait approcher de ses flancs.  
 Mais sa victoire enfin précipite sa perte ,  
 Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ou-  
 verte ( 1 ).

Le voilà dans la ville , où nos pièges tendus  
 Par Urbain déformais ne sont pas retenus :  
 En chassant notre armée , on ne l'a pas détruite ;  
 Le terrible Pescaire en a seul la conduite :  
 Il est maître sur-tout de l'obscur souterrain ;  
 Et cette nuit , dans Bresse , il va rentrer soudain.

AVOGARE , *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible ,  
 Le Français va tomber dans un sommeil paisible :  
 L'imprudence le suit sitôt qu'il est vainqueur ,  
 Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE , *aussi vivement.*

Bien plus. Votre palais dominant sur la ville ;

( 1 ) Il y a ici quelques changemens peu considérables.  
 Des vers que disoit Avogare sont dits par Altémore. Rien  
 n'est plus indifférent : mais il résulte de cette variante , le  
 retranchement des deux vers suivans :

Nemours , *perdant Bayard* , a perdu plus que nous ,  
 Et nos premiers projets vont être *remplis tous*.

Le premier vers disoit trop ; Bayard n'est que blessé ; le  
 second étoit dur.

*Note de l'Editeur.*

Nemours, par mes avis, en a fait son asyle ;  
Il doit y rassembler le Conseil des Guerriers ,  
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.  
C'était sous ce palais, je vous l'ai fait connaître ,  
Que Pescaire enfermait le dépôt du salpêtre ;  
Je fais ce nouvel art ignoré des Français ,  
Dont Navarre, à Bologne, a tenté les essais.  
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles ;  
Fait voler dans les airs les pesantes murailles ,  
Et lance, avec fracas, les éclats dispersés  
Des fondemens unis aux combles renversés.

A V O G A R E, *avec impétuosité.*

Allons. Qu'au même instant où ce nouveau ton-  
nerre

Des Chefs des ennemis aura purgé la terre ,  
Pescaire & les Bressans, fondant de toutes parts ,  
Egorgent dans la nuit tous les Soldats épars.  
Cours à ce grand objet que ton œil doit conduire ;  
Moi, je garde ce fort : & si Bayard respire ,  
Nemours enseveli dans ton gouffre infernal ,  
Pour immoler Bayard, deviendra mon signal.  
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville.  
Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile ,  
Insolens Etrangers, qu'un moment vous ait vus  
De l'Italie entière à jamais disparus.

A L T É M O R E, *appercevant Euphémie.*

Votre fille revient : retenez l'infidelle ;  
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.  
( *Il sort.* )

## SCÈNE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

*EUPHÉMIE, s'approchant tout près de son père :**( D'un air sombre , avec saisissement , & les larmes  
aux yeux. )*

BARBARE, qu'ai-je appris ? j'en frissonne d'horreur !  
Quoi ! vous m'avez trompée avec tant de noirceur !  
Quoi ! vous m'avez réduite au malheur nécessaire ,  
De ne compter jamais sur la foi de mon père ! —  
Quelle vertu brillait dans son faux repentir !  
Peut-on si bien la peindre , & ne pas la sentir ?

A V O G A R E.

Quels transports insensés !

E U P H É M I E.

O jour de ma ruine !

Mon père, au même instant, m'embrasse & m'affa-  
ssine !

A V O G A R E.

Téméraire, oses-tu ?....

E U P H É M I E.

Ces mains, teintes de sang,

Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc ?



A V O G A R E.

Moi ?

E U P H É M I E.

Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide  
Enfoncer & briser votre lance perfide.  
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

A V O G A R E.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir ;  
Il te donne un soupçon....

E U P H É M I E.

Soupçonne-t-on son père ?

( Lui montrant un papier. )

Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire :  
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter ;  
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

A V O G A R E , confondu.

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables !...

E U P H É M I E , avec véhémence.

Non. Pescaire jamais n'a trahi ses semblables :  
Exercé dès l'enfance aux talens de son Roi ,  
Quand on l'aide à tromper , on est sûr de sa foi :  
Mais le sage Bressan , dont l'adresse & le zèle  
M'ont dévoilé jadis votre ruse infidèle ,  
Vient de surprendre encor ce billet odieux ,  
Que , par un prompt message , il m'envoie en ces  
lieux :

Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime  
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, à part.

Précipitons l'instant, tous mes ressorts sont prêts :  
( *Il veut sortir.* )

EUPHÉMIE, le suivant.

Si vous sortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, la prenant par la main :

Sais-tu que tu me dois.... que tu risques ta vie ?

EUPHÉMIE.

( *Avec le plus grand emportement de la rage & de la douleur.* )

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie :  
Ma naissance est ma honte, & fait mon désespoir ;  
Le malheur de ma vie est de vous la devoir. —  
Que dis-je ? Ah ! pardonnez.

( *Elle l'embrasse.* )

Cher ennemi que j'aime ;

Vous me devrez aussi vos jours, — malgré vous-  
même :

J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous.  
Oui, cruel ! — Oui, mon père ! Ah ! si, dans mon  
courroux,

Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,  
Mes yeux donnent encor des pleurs à la Nature.  
Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous, sans douleur,  
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

A V O G A R E , *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets, par devoir, par tendresse (1):  
Je crains tout , & demain je prétends quitter Bresse.

E U P H É M I E.

Demain ! Eh ! vous avez quelque piège ignoré  
Dont , cette nuit encor , l'effet est assûré :  
Ce billet me l'annonce. — Allons, le Ciel m'inspire ;  
C'est Nemours , en secret , que je vais seul instruire.

A V O G A R E.

Quoi !...

E U P H É M I E.

Le crime & l'aveu sont pour moi deux malheurs.  
Mais, en sauvant Nemours , j'enchaîne ses rigueurs ;  
Il me doit votre grace , elle est ma récompense.

( *Elle veut sortir.* )

A V O G A R E , *se mettant au devant d'elle.*

Comment ! tu veux livrer ma vie à sa vengeance ?

E U P H É M I E , *très-rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connaître le sien ;  
Vous le jugez par vous ; j'en juge par le mien.  
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable ;

---

(1) Cache donc mon secret dans ton ame attendrie.

Demain tu diras tout , mais attends que je fuie.

*Edition de 1770.*

Il me respectera dans mon père coupable (1) :  
 Je dois , à sa vertu confiant vos destins ,  
 Vous sauver des forfaits & des dangers certains.  
 (*Elle veut encore sortir.*)

A V O G A R E , *farieux.*

Les dangers sont pour toi , fille impie & barbare :  
 Redoute les transports où mon ame s'égare :  
 Je n'ai plus qu'un parti , celui du désespoir.  
 Les jours de ton Amant vont être en mon pouvoir :  
 C'est l'auteur de mes maux , de la mort de ta mère ,  
 Le Chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frère ;  
 Lui , qui peut-être même a déchiré son flanc ;  
 Et je saurai mourir tout couvert de son sang.  
 Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage ;  
 Vertu de nos climats , passion de mon âge.  
 Par-tout je vais te suivre , & m'attacher à toi ;  
 Et si tu vois Nemours , ce sera devant moi.

(1) L'Auteur a retranché ici quatre vers.

Je réponds de vos jours.

A V O G A R E.

Mais de ma liberté ?

Du moins , avant la nuit , n'étant point arrêté....:

E U P H É M I E.

La liberté pour vous est l'usage du crime :

De vos noires fureurs vous seriez la victime.

Euphémie parloit peut-être un peu trop durement à son père ; d'ailleurs ces vers faisoient longueur.

*Note de l'Editeur.*

Tremble :

Tremble : par un regard , un geste , un mot perfide ,  
 Tu hâtes son trépas & deviens parricide :  
 Dussé-je être à l'instant puni par ses Soldats ,  
 Je le perce à tes yeux , ou t'immole en ses bras.

E U P H É M I E.

Où suis-je ? Que résoudre ? Ah ! quel état horrible !

A V O G A R E.

Nemours vient. Je crains peu cette garde terrible...

( *Voyant qu'elle veut s'éloigner de lui.* )

Arrête , malheureuse , & reste à mes côtés ;  
 Tu n'échapperas point à mes yeux irrités ;  
 Renferme ta douleur , frémis qu'on ne la voie.

---

## S C È N E I X.

GASTON , AVOGARE , EUPHÉMIE ,  
 SUITE DE FRANÇAIS , *dont plusieurs*  
*portent des drapeaux.*

GASTON , à Euphémie.

( *Avogare se tient entre elle & Gaston.* )

RASSUREZ-VOUS, Madame , & partagez ma joie.  
 ( *À Avogare.* )

Que le traître à présent doit être confondu !  
 Du salut de Bayard on nous a répondu ;

TOME III.

N

On a tiré le fer & calmé sa souffrance ;  
 Sa plaie, aux yeux de l'Art, n'offre que l'espérance.  
 Quel bonheur pour l'Etat , pour nous , jeunes  
 Guerriers !

Notre Empire perdait l'honneur des Chevaliers ,  
 Le cœur dont la vertu nous inspire & nous guide :  
 Dans ton ame , ô Bayard , la Nation réside.  
 Lautrec , allez au Roi présenter ces drapeaux ,  
 Présages de la paix où tendent ses travaux :  
 (*A Euphémie.* )

Qu'au peuple de Paris mon triomphe va plaire !  
 Vous verrez à quel point la gloire leur est chère ,  
 Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :  
 Les cœurs des Citoyens sont bien dûs aux Guerriers.  
 (*Lautrec sort avec les drapeaux ; les autres Français  
 restent.* )

Et vous , sages Héros , à qui je rends hommage ,  
 Vainqueurs des ennemis & de votre courage ,  
 Commandez-vous toujours en sachant obéir.  
 Grace à ce feu prudent qui fait se contenir ,  
 Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire ;  
 C'est par-là que Nemours estime sa victoire ,  
 Que du cœur de Louis il accomplit les loix.  
 Français , qui prodiguez votre sang pour vos Rois ;  
 Vous méritez un Roi qui sache en être avare.  
 Allez , je vais vous suivre au palais d'Avogare.....

A V O G A R E , à part.

Quel bonheur !

GASTON.

Cette nuit, nous y veillerons tous :  
Que le Soldat repose , il souffre plus que nous.  
Epargnez l'Habitant ; faible instrument du crime ;  
On l'en rend trop souvent la première victime.  
( *Toute la suite se retire.* )

---

SCÈNE X.

GASTON , EUPHÉMIE , AVOGARE.

AVOGARE , *à part.*

IL reste !

GASTON , *approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours ;  
Quand on veut toujours vaincre , il faut veiller  
toujours.

Seigneur , votre palais , au milieu de la ville ,  
Pour l'œil du Général devient un centre utile ;  
Excusez , comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE , *avec malignité.*

Ah ! mon cœur se plaisait à vous le destiner.  
Mais partons.

GASTON , *le retenant.*

Profitez du moment qui me reste ;

196 GASTON ET BAYARD,

Pour m'instruire tous deux d'un complot trop funeste.

A V O G A R E.

Nous !

G A S T O N.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu ;  
A l'instant un Soldat à mes pieds est venu ,  
„ L'assassin de Bayard menace votre vie “ ,  
M'a-t-il dit ; „ ce secret est connu d'Euphémie “ .  
( *A Euphémie.* )

Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits ;  
Quel bonheur que mes jours soient un de vos  
bienfaits ! —

( *A Avogare , en lui prenant la main qu'il portait à  
son poignard.* )

( *A Euphémie.* )

Elle ne répond point ! — Nommez donc le coupable.  
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

E U P H É M I E , à part , en regardant de côté son  
père & Gaston.

Si je me place entre eux , je n'expose que moi.

( *A Gaston , en voulant aller à lui.* )

Seigneur....

( *Avogare la retient par le bras.* )

G A S T O N.

Vous l'arrêtez ! ses yeux sont pleins d'effroi !



EUPHÉMIE, à qui Gaston tend la main.

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, levant le poignard sur Gaston.

Frappons.

EUPHÉMIE, s'en appercevant.

Mon père!

( Elle l'arrête, en l'embrassant avec violence. )

GASTON, mettant la main sur son épée.

O perfidie!

AVOGARE.

L'ingrate me retient, elle en fera punie.

( Il veut la tuer. )

GASTON, lui arrachant le poignard.

Non barbare; & toi-même à l'instant...

( Il veut aussi le frapper. )

EUPHÉMIE, s'élançant, & couvrant son père de son corps.

Ah! Nemours;

Tu me rends parricide, — & j'ai sauvé tes jours.

GASTON.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre.

Holà, Gardes, à moi.



## S C È N E X I.

Les Acteurs précédens. ALTÉMORE.  
SOLDATS FRANÇAIS.

ALTÉMORE.

CIEL ! que viens-je d'entendre ?

GASTON.

Il immolait sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.* . .

Avogare !

GASTON.

Son bras  
Comblait aussi sur moi tous ses assassinats.

( *Il jette le poignard.* )

ALTÉMORE, à *Avogare.*

Qui, vous ? quel changement ! quelle aveugle furie !..

AVOGARE, avec une colère feinte.

Je ne t'imité point en vendant ma Patrie :

( *D'un œil d'intelligence.* )

Je frappais son Tyran : — & voulais prévenir  
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie : & tu n'as pour défense ,  
Que ses pleurs, ses vertus, — hélas ! & sa naissance.  
( *A Altémore.* )

Non. Je ne reviens point de cet excès d'horreur ;  
J'en suis honteux pour lui. — Ciel ! avant que mon  
cœur

Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre ,  
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre.  
( *A Altémore & aux Soldats.* )

Vous, que dans son palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah ! qu'il vive, ou je meurs.

GASTON, *bas à Euphémie.*

Il ne périra pas.

( *Haut.* )

Devant tout le Conseil je veux qu'il me réponde ;  
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *à Altémore qui l'emmène.*

Puisqu'il vient au palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène  
son père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au delà de vos vœux — vous ferez obéie.

( *Il sort.* )

EUPHÉMIE, à Gaston avec vivacité.

L'Amour te l'a livré, l'Amour te le confie.

GASTON.

Je le fuis au palais. Va, compte sur mon cœur ;  
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur ;  
Je leur dois plus d'amour & de respect peut-être ;  
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

*Fin du quatrième Acte.*



## A C T E V.

*Le Théâtre représente une chambre atten-  
nant la galerie où se sont passés les  
quatre premiers Actes. C'est dans cette  
chambre que l'on a mis Bayard. Il est  
à demi couché sur un lit militaire. Les  
armes de Bayard sont auprès de son lit.*

## S C È N E P R E M I È R E.

URBIN , BAYARD.

URBIN, debout , appuyé sur un fauteuil,

EN nous voyant ainsi, qui penserait, Seigneur ;  
Qu'Urbain fût le captif & Bayard le vainqueur ? —  
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes :

B A Y A R D.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes ;  
Généreux ennemi ! Tels sont les vrais Guerriers ,  
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

U R B I N.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

B A Y A R D.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise. —  
( *Urbain paraît très-étonné.* )

A vos Soldats blessés je desirais l'offrir ;  
Chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir ;  
Jule a causé leurs maux , je veux qu'il les soulage ;  
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage.  
Mais parlons d'Avogare & de ses noirs projets.

U R B I N.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets :  
Quand il osa sur vous combler son infamie ,  
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie :  
J'ai cru servir ensemble & vous & mon pays ,  
D'arrêter ses projets , sans les avoir trahis.  
Je voudrais , & ne puis vous nommer ses Com-  
plices :  
Vous ne les craignez plus , qu'importent leurs sup-  
plices ?



SCÈNE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, à Bayard.

J'ALLAIS quitter ce fort : mais un objet pressant  
M'oblige à vous voir seul, si le Duc y consent.

URBIN.

Prince, je me retire.

( Il sort. )

GASTON, vivement.

On trompe encor la France ;  
De traîtres entouré, Bayard est sans défense ;  
Il faut bien que Nemours connaisse la terreur.

BAYARD, se relevant un peu.

Je ne puis rien pour vous, c'est-là tout mon malheur.  
Quels sont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre ;  
Un fidèle Bressan vient pour me les apprendre ,  
Et d'un sage conseil je cherche les secours.

( Il va vers la porte. )

BAYARD.

Qui fait mieux en donner en recherche toujours.

Viens, approche.

## S C È N E I I I.

GASTON, BAYARD, UN VIEILLARD.

G A S T O N, à Bayard.

EUPHEMIE, aux malheureux propice ;  
Tendit à ce vieillard une main protectrice ,  
Et de ses longs revers adoucit les regrets :  
Il a, d'un noble prix , su payer ses bienfaits ;  
Et sûr de ses vertus, par un aveu sincère,  
Il vint lui révéler les crimes de son père.  
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses fils ;  
D'un double assassinat les généreux avis.

( Gaston s'affied. )

B A Y A R D, au Vieillard.

La probité se peint sur ton front vénérable ,  
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD.

Cache un cœur bien coupable.  
( Se jetant aux pieds de Gaston. )  
Ah ! j'ai besoin de grace en venant vous sauver.

G A S T O N,

De grace !



LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu ferais criminel ? & sur quelle assurance  
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance ?  
Quel es-tu ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte & mes regrets ;  
Je ne suis qu'un Bressan , je fus jadis Français. —  
Citoyen de Paris , mais d'obscure naissance ,  
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance ;  
Mon bras s'est signalé , lorsqu'aux murs de Beauvais  
Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :  
Mais un service ingrat sous un Roi trop austère ,  
Tourna vers l'Etranger ma jeunesse légère.  
De climats en climats j'errai pendant dix ans :  
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans ,  
Ainsi que tout Français privé de sa Patrie ,  
Je l'appelle , en pleurant , chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh ! que n'y rentrais-tu , ramené par l'honneur ?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle & je lui fais horreur.  
Fier de mon origine , il faut que je la cache ;  
La peur du châtimement & l'hymen qui m'attache ,  
Ont retenu mes pas revolant vers les Lis :

J'ai du moins à mon Roi pu rendre mes deux fils ;  
 Combattans sous vos loix , & dignes de vous plaire ,  
 Ils consolent souvent la honte de leur père.  
 Quand on entend vos noms , quand on voit vos  
       succès ,  
 Seigneurs , qu'on est honteux de n'être plus Français !  
 ( *Avec plus de chaleur.* )  
 Mais.... je viens vous sauver ; eh ! quel Guerrier  
       fidèle ,  
 Honoré dans la France , aura plus fait pour elle ?  
 Ah ! ce service heureux , ce retour de ma foi ,  
 Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon Roi.

G A S T O N .

Qu'as-tu donc découvert ?

L E V I E I L L A R D .

La trame la plus noire ,  
 Qui vous cache la foudre au sein de la victoire.  
 Dans tout le sang Français brûlant de se plonger ,  
 De meurtres , cette nuit , Bresse va regorger :  
 Oui , près du mont sacré , des routes souterraines  
 Vont ramener Pescaire & les lances Romaines ;  
 Tandis que , vers le fleuve , un gros de Citoyens  
 Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens :  
 Dans leurs Temples déjà , sans bruit & sans alarmes ,  
 Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.  
 On parle d'un rempart qui doit être abîmé ,  
 Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.  
 L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.

J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible :  
Mais je fais que bientôt un lâche meurtrier  
( *A Nemours.* )

Vous y doit avec art exposer le premier ;  
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée ,  
Enlever aux Français l'ame de leur armée.  
( *C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme , Sei-  
gneur.* )

J'ai frissonné d'effroi , de rage & de douleur ;  
J'ai voulu vous soustraire à ces pièges du crime ,  
Vous voyez à mes pleurs , au zèle qui m'anime ,  
Qu'un transfuge , accablé par les ans & les maux ;  
Toujours Guerrier dans l'ame , adore les Héros.

G A S T O N .

D'où fais-tu ces secrets ? par quelle intelligence ?

LE VIEILLARD .

Une seule ressource était en ma puissance.  
J'ai vendu l'humble toit par ma femme habité ,  
Réduit de sa vieillesse & de ma pauvreté ,  
Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie ;  
Pour gagner un Soldat de la garde ennemie.

G A S T O N , *attendri.*

Ah Dieu !

B A Y A R D .

Que de grandeur !

G A S T O N .

Et nous, mortels heureux,

Nous croyons quelquefois être seuls généreux ! —  
 Achève. Saurais-tu quel autre qu'Avogare  
 Dirige fourdement les horreurs qu'on prépare ?

LE VIEILLARD.

Non, Prince. L'Espagnol qui m'a tout révélé,  
 N'a pu percer plus loin ce secret si voilé ;  
 Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime :  
 Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer  
 l'abîme,

Du peu que je savais j'ai dû vous avertir ;  
 Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.  
 Mon sang se rajeunit encor pour ma Patrie.  
 Je vois tous mes dangers & compte peu ma vie :  
 Quand un Soldat Français au péril va s'offrir,  
 Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir ?

BAYARD, *avec transport.*

Français, reprends ton nom.

GASTON, *embrassant le Vieillard.*

Oui, tu l'es... Le tems presse.

[ *A Bayard.* ]

Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse ;  
 Je vais donner mon ordre. — Entrez tous.

[ *Plusieurs Officiers & Soldats entrent.* ]

Vous, Evreux,  
 Vous, d'Alègre, suivez ce vieillard courageux ;  
 Il va vous indiquer deux secrètes issues,  
 Dont il faut à l'instant saisir les avenues :

Cent

Cent Guerriers bien choisis pourront y retenir  
Les nombreux bataillons qui voudraient en sortir :  
Vers l'autre extrémité, Crussol & Vendenesse,  
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse ;  
Et que les ennemis par vous ne soient chargés  
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés :  
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide.

( *A deux autres Chevaliers.* )

Et vous , pour contenir le Citoyen perfide ;  
Que , par mille flambeaux disposés prudemment ,  
On menace leurs toîts d'un vaste embrâsement.  
Le palais d'Avogare est encore l'asyle  
D'où mes ordres auront le cours le plus facile ;  
J'y vole , pour donner des secours prompts & sûrs ,  
Si de quelque rempart la mine ouvrait les murs.

[ *A Bayard.* ]

Approuvez-vous ce plan ?

B A Y A R D , *montrant les Chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent :  
Moi seul j'en dois gémir , d'autres bras l'accom-  
plissent.

L E V I E I L L A R D , *vivement.*

J'instruirai seulement vos Guerriers valeureux ;  
Prince , & je vais veiller sur ce gouffre de feux.

[ *Comme une idée nouvelle qui lui vient sur le champ.* ]

J'espère... en découvrir le foyer redoutable.

Si le Ciel y plaçait ma peine inévitable ,

210 GASTON ET BAYARD,

Puisse-je , pour mourir avec moins de remord ,  
Ayant perdu mes jours , ne point perdre ma mort !

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va , compte sur le prix de ce service insigne :  
La faveur de Nemours....

LE VIEILLARD, *se retournant.*

Prince, j'en suis indigne.

Réservez pour mes fils un si généreux soin ;  
Demain , de vos bontés je n'aurai plus besoin.  
( *Il sort avec les six Chevaliers & quelques Soldats.* )

GASTON.

Adieu, Bayard.

BAYARD.

Soldats , qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non ; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite :  
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.  
Ah ! de deux cœurs si chers quand j'assûre le fort ;  
Je ne hazarde plus la moitié de moi-même ;  
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime ?  
( *Il sort , laissant un Chevalier & quelques Gardes.* )



## S C È N E I V.

BAYARD, UN CHEVALIER, GARDES.

B A Y A R D.

IL est donc un triomphe , il est donc un danger ,  
Que même , en le voyant , je ne puis partager !

[ *Au Chevalier.* ]

Ecoute , ô mon élève , espoir de la Patrie ,  
D'Estaing , cœur tout de flamme , à qui le sang me lie ,  
Toi , né pour être un jour , par tes hardis exploits ,  
Ainsi que ton aïeul , le bouclier des Rois ;  
Ne quitte point Gaston , sois par-tout son égide :  
Je réponds des Français , tant qu'il sera leur guide.

[ *Le Chevalier sort.* ]

O Dieu ! par quelles mains préviens-tu tant d'hor-  
reurs !

[ *A ses Gardes.* ]

Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs ;  
Soldats , c'est un transfuge , accablé de son crime.  
Mettez tous à profit son retour magnanime ,  
Et les remords cruels dont il est dévoré.  
Tel est le châtiment du cœur dénaturé ,  
Qui , ne connaissant plus famille ni Patrie ,  
Ose leur dérober le tribut de sa vie.  
Infidèle aux Humains , dont les tendres secours  
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours ,

Il trouve , en tous climats , l'horreur qu'inspire un  
traître ;

Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître :  
Dans un long abandon traînant son triste sort ,  
L'affreuse solitude environne sa mort ( 1 ).

( 1 ) Au lieu de cette belle tirade sur les Déserteurs , il y avoit dans l'édition de 1770 , les vers suivans , qui sont fort beaux aussi ; mais la moralité qu'ils renferment , avoit déjà été présentée d'une manière frappante dans *le Siège de Calais* & dans *Zelmire*.

Ciel ! quel tissu d'horreurs ! Par qui le détruis-tu ?

Ce transfuge me rend jaloux de sa vertu.

Que devenait sans lui la France triomphante ?

Ainsi , grand Dieu ! ta loi terrible & consolante

Par-tout montre aux premiers , aux derniers des humains ;

L'immuable rapport de leurs communs destins ;

Telle est leur mutuelle & juste dépendance.

Le plus obscur Soldat s'exile de la France ,

Il vit ailleurs obscur ; & tu mets tout l'Etat ,

Cinq Rois , l'Europe entière aux mains de ce Soldat.

*Note de l'Editeur.*





SCÈNE V.

BAYARD , ALTEMORE , SOLDATS  
ITALIENS.

ALTEMORE , *aux Gardes de Bayard.*

NEMOURS vous mande , amis ; Bayard est sous ma  
garde ,

La défense du fort désormais me regarde.

( *Il leur fait signe de sortir. Ils s'en vont.* )

BAYARD.

Quoi ! vous quittez Nemours !

ALTEMORE , *à Bayard.*

C'est lui qui l'a voulu. —

( *A sa suite.* )

Attendons le signal , ou tout serait perdu.

( *A Bayard.* )

Nemours tremble pour vous ; l'orage se déclare ,

Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare ,

A ma garde enlevé par ce peuple séduit ,

Il a faisi , pour fuir , la faveur de la nuit :

Et peut-être , en ces lieux , du fond de sa retraite ,

Il tend , par ses amis , quelque embûche secrète.

BAYARD.

Ses amis , comme lui , se pourront découvrir ;

214 GASTON ET BAYARD,  
Le crime, à force d'art, parvient à se trahir.

AL T É M O R E , *avec malignité.*

J'en doute. Mais du moins par cette expérience,  
Tous vos Chefs connaîtront enfin la défiance :  
L'impétueux Français ignore les détours ;  
Son ame est dans ses yeux & passe en ses discours ;  
Soit fierté, soit faiblesse, il ne peut se contraindre ;  
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.  
Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,  
Dans des replis profonds enveloppe son cœur ;  
De ses traits, à son ame, il fait un masque utile :  
Et la haine en cet art est toujours plus habile ;  
Elle offre, en souriant, le front de l'amitié ;  
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié.

( *A part.* )

Le signal tarde bien !

B A Y A R D.

Si je meurs par un crime,  
L'assassin tremblera, mais non pas la victime :  
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain  
Sentira que son cœur veut retenir sa main ( 1 ).

---

( 1 ) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit dans la première édition :

Que j'aime à contempler ma dernière victime !

( *A part.* )

Le signal tarde bien !

B A Y A R D.

Si je meurs par un crime,

ALTÉMORE, à part.

Il dit vrai. — Mais n'importe. — Ah ! que vient-on m'apprendre ?

( Il se retire un peu en arrière. )

SCÈNE VI.

Les Auteurs précédens, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, à Bayard.

NEMOURS n'est point ici ?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre  
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE.

Ah Ciel ! il est perdu ;  
C'est là, Seigneur, c'est là que le piège est tendu,  
Que la foudre... Ah ! courons.

ALTÉMORE, l'arrêtant.

Demeurez.

Je suis sûr que du moins, d'assassins entouré,  
Dans le fond de leur cœur je serai révéré.

Note de l'Éditeur.

E U P H É M I E.

Monstre horrible !

C'est toi dont la fureur....

[ *On entend le bruit affreux que produit l'explosion  
du palais d'Avogare.* ]

Dieu ! quel fracas terrible !

[ *Elle s'appuie sur une colonne.* ]

La terre s'est émue, &amp; ces murs ont tremblé.

B A Y A R D,

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé,

A L T É M O R E, *avec éclat,*

Enfin du joug Français j'ai sauvé l'Italie.

[ *A Bayard.* ]

Vois l'amî d'Avogare &amp; l'Amant d'Euphémie;

E U P H É M I E,

Grand Dieu !

B A Y A R D,

Quoi ! perfide....

A L T É M O R E,

Oui, par ce foudre infernal,  
J'ai, de mes deux rivaux, détruit le plus fatal....E U P H É M I E, *tombant évanouie.*

Je me meurs,

ALTÉMORE, à Bayard.

Et ton sang va combler ma vengeance [1].

[ Il va pour lui porter un coup de lance. ]

BAYARD.

[ Qui a pris sa lance près de son lit , la tient en arrêt  
sur Altémore. ]

Viens, traître, je t'attends.

ALTÉMORE, étonné.

Quelle est ton espérance?

Crois-tu combattre seul & mes Soldats & moi [2]?

[ Les Soldats s'avancent sur Bayard. ]

(1) Au lieu de ces cinq vers, il y avoit dans la première édition :

EUPHÉMIE.

Nemours est mort, je meurs.

ALTÉMORE.

L'Italie est vengée :

Enfin du joug Français la voilà dégagée.

Vois l'ami d'Avogare.

BAYARD.

Ah ! lâche, oses-tu bien ?....

ALTÉMORE.

Il est temps d'achever son triomphe & le mien :

Meurs, superbe Bayard, sans gloire & sans défense.

*Note de l'Editeur.*

(2) Au lieu de ce vers, il y avoit dans la première édition :

Crois-tu seul contre tous.... Amis, secouez-moi.

Tremblez, voilà Nemours.

[ *Altémore & ses Soldats tournent la tête, & aperçoivent Nemours. Altémore, comme anéanti, reste immobile, & laisse tomber sa lance.* ]

L'Auteur a bien fait de changer ce vers. Cette interruption : *Amis, secondez-moi !* démentoit l'épithète d'*intrépide* que Bayard lui-même donne ailleurs au traître Altémore. Il est vrai que dans *la Mort de César*, lorsque Cassius revient un poignard à la main, après avoir assassiné César, Dolabella, partisan de César, dit aux Romains :

Peuples, secondez moi, frappons, perçons ce traître.

Mais Cassius n'est pas seul ; il a derrière lui tous les Conjurés ; d'ailleurs le vers suivant que dit Cassius :

Peuples, imitez-moi ; vous n'avez plus de Maître,

prouve que de part & d'autre il s'agit d'obtenir le suffrage du peuple, & non de demander main-forte contre un ennemi dont on a peur,

*Note de l'Editeur.*





Tremblez, voilà Nemours.  
c'est la foudre pour toi. T. III. P. 218





SCÈNE VII.

Les Acteurs précédens , GASTON , CHEVALIERS FRANÇAIS, URBIN.

GASTON, *écartant les Italiens à coups d'épée, dit à Altémore.*

C'EST la foudre pour toi.

( *Il embrasse Bayard.* )

O mon ami !

BAYARD.

Cher Prince, eh ! qui l'aurait pu croire ?

GASTON, *montrant Altémore & Urbin.*

Voilà de l'Italie & l'opprobre , & la gloire.

Urbain vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au Duc d'Urbain.*

Il ne m'étonne pas.

GASTON.

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas.

( *On entraîne Altémore.* )

Mais, ô nouveau malheur ! ô ma chère Euphémie !

( *Il court à elle.* )

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, *lui prenant la main.*

Euphémie !

EUPHÉMIE, *revenant à elle, & levant les yeux au Ciel.*

Il n'est plus.

( *Elle les rebaisse & aperçoit Nemours.* )

Ah ! Prince, vous vivez !

GASTON, *la relevant.*

Oui, ce digne vieillard.... Il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher !

GASTON.

J'arrivais dans ce palais terrible ;  
Où mon ordre assemblait notre élite invincible ;  
Quand je le vois entrer, frémissant, éperdu,  
Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,  
Et qui, se promettant un plus riche salaire,  
Avait du nouveau foudre épié le mystère :  
» Fuyez, s'écriaient-ils, fuyez, ne tardez pas ;  
» Vous n'avez qu'un moment, le gouffre est sous  
» vos pas.  
» Courrez sauver Bayard, il en est tems encore ;  
» Ce Héros va tomber sous les coups d'Altémor ».  
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.  
Mais des portes du fort à peine approchions-nous,  
Qu'avec un bruit affreux, une nue enflammée,  
Un noir torrent de feu, de soufre & de fumée.

Roule au loin dans les airs , à nos regards surpris ,  
D'un vaste monument les immenses débris.  
Heureux , qu'en échappant à ce piège effroyable ;  
( *En embrassant Bayard.* )

J'arrache encor mon père au sort plus déplorable ,  
De voir des assassins , vil rebut des bourreaux ,  
Souiller la dernière heure & le sang d'un Héros !

U R B I N , à *Bayard.*

Pardonne , j'ai trop tard suivi mon digne Maître ;  
Bayard , pour sauver Jule , avait livré le traître :  
Beaux jours du nom Romain , qu'êtes-vous devenus ?  
Des Français maintenant sont nos Fabricius.

G A S T O N , à *sa suite.*

Allons , marchons , amis ; revolons vers Pescaire :  
Voudrais-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire ?  
Sous ces murs embrasés me croyant englouti ,  
De son repaire obscur peut-être il est sorti.

( *Il veut partir.* )

B A Y A R D.

Arrêtez....



## SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

GASTON, URBIN, EUPHÉMIE,  
BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS  
ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Gaston.*

LA victoire est complète & soudaine ;  
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne  
Les Guerriers de Venise & les Soldats Romains ,  
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

G A S T O N .

Mais Pescaire ?....

D' A L È G R E .

Seigneur, son adroite prudence  
Pour des lieux plus ouverts réservait sa présence :  
De la porte Faustine il assaillait les tours ,  
Qu'au bruit de son tonnerre il croyait sans secours ;  
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant par-tout l'audace ,  
Et des Vénitiens apprenant la disgrâce ,  
Il va cacher au loin sa honte & ses débris.

G A S T O N .

Eh ! que fait ce vieillard ? qu'il vienne avec ses fils ;  
Que mes bienfaits....

D' A L È G R E.

Plaignez son infortune extrême.

Instruit qu'en son palais Avogare lui-même,  
Pour allumer sa foudre, avait su se cacher,  
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher;  
Il voulait, ou punir, ou défarmer sa rage:  
Mais soit que du Bressan le perfide courage,  
De périr avec vous, fût son plaisir affreux;  
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux;  
De tous deux à la fois, loin du palais en poudre,  
J'ai vu les corps sanglans rejetés par la foudre (1).

E U P H É M I E.

O mon père!

B A Y A R D.

O Soldat, qu'honore un beau trépas;

J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnait pas!

Tes fils seront les miens.

E U P H É M I E.

Le désespoir m'accable;

De la mort de mon père, hélas! je suis coupable.

---

(1) L'un & l'autre à la fois, loin du palais en poudre,  
*Ont vu* leurs corps épars emportés par la foudre.

*Edition de 1770.*

Les mots soulignés sont vraisemblablement l'objet de cette correction.

*Note de l'Editeur.*

GASTON, *vivement.*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah ! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu.  
 La Nature m'imprime un sacré caractère,  
 Sans permettre à mon cœur de juger pour quel père.

GASTON.

Je respecte à la fois & ressens vos douleurs ;  
 Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.  
 Je veux, pour le former, que Bayard me ramène  
 Plus digne encor de vous, & vainqueur de Ravenne.  
 ( *A Bayard.* )

Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart ;  
 Gaston regretterait de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va ; mais modère au moins ton ardent caractère :  
 Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.  
 Songe qu'en peu de jours tu fus vivre long-tems ;  
 Ta carrière d'honneurs est remplie à vingt ans :  
 Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire ;  
 Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

F I N.



NOTES

## NOTES HISTORIQUES ( I ).

J'AI souvent fait usage , dans ces Notes , de l'Histoire de la Ligue de Cambray , par l'Abbé du Bos ; Ouvrage autant estimé pour l'exactitude impartiale qui y règne dans le récit des faits , que pour la saine critique qui dirige les jugemens de l'Auteur. Cet Ouvrage est d'ailleurs composé d'après les Historiens contemporains , tels que le Guichardin , Bembo , Paul Jove , &c. Mais j'ai principalement puisé dans la vie du Chevalier Bayard , qui est un des plus précieux monumens de l'ancienne Littérature Française. » On y retrouve , dit M. Gaillard dans son Histoire de François I<sup>er</sup> , » le bon sens & l'énergie » naïve de Philippe de Comines. C'est un de » ces livres qui font regretter le vieux langage & les vieilles mœurs. Le style de l'Auteur est parfaitement assorti aux actions

---

( I ) On a copié ces Notes sans façon , dans plusieurs Ecrits donnés depuis la première édition de Gaston & Bayard. Je ne crois pas que cela m'ôte le droit de reprendre mon bien , & d'avertir le Public que ce n'est pas moi qui transcris ici ce qu'il a pu lire ailleurs.

TOME III,

P.

» qu'il rapporte , sur-tout aux mœurs qu'il  
 » décrit ; on peut dire que c'est vraiment la  
 » langue de ces mœurs-là , simple , naïve ,  
 » franche , hardie , chevaleresque comme  
 » elles. L'Auteur peint les évènements avec  
 » tant de vivacité que le Lecteur en est pres-  
 » que témoin : il varie ses tableaux avec in-  
 » telligence , & les trace avec force..... Le  
 » vieux langage donne à cette bonhomie  
 » antique & vénérable , fille de la Nature , un  
 » agrément & un intérêt que toute l'élégance  
 » de la langue actuelle a bien de la peine à  
 » leur conserver : elle pourrait peindre plus  
 » fièrement l'élévation de l'ame de Bayard ,  
 » mais elle en exprimerait moins fidèlement  
 » la simplicité ».

L'Histoire de Bayard fut composée & pu-  
 bliée , trois ans après sa mort , par son Secrè-  
 taire , qui ne prit d'autre nom sur le titre , que  
 le nom de *Loyal Serviteur*. Ce livre était  
*comme perdu* , lorsqu'en 1619 Théodore Go-  
 defroi le remit en lumière , & le dédia à Louis  
 XIII. C'est cette réimpression qui en a fourni  
 des exemplaires à toutes nos Bibliothèques.  
 On en fit encore à Grenoble , en 1651 , une  
 édition nouvelle , qui est rare à Paris , & qui  
 est plus complète que la précédente. Elle fut  
 dirigée par les soins de M. d'Expilly , Con-



seiller d'Etat , Président au Parlement de Grenoble , qui , étant au centre de la famille de Bayard , avait fait une *exaëte recherche des titres de cette Maison*. J'ai lu , dit-il , ce qu'en a écrit *Aimar de Rival , Conseiller au Parlement de Grenoble , contemporain du Chevalier*. On voit par le caractère des personnes , & par le tems où elles ont écrit , combien elles sont dignes de foi. J'exposerai , dans la suite de ces Notes , ce que l'édition de Grenoble a de particulier ; & je distinguerai ces articles , en y ajoutant le nom de M. d'Expilly.

Mais sur-tout je donnerai une lettre très-curieuse , écrite par Bayard , trois jours après la bataille de Ravenne ; & j'y joindrai l'ordre de l'armée de France à cette fameuse journée. Ces deux pièces , conservées dans les archives de la Chambre des Comptes de Grenoble , sont très-précieuses pour l'Histoire de Louis XII. La lettre est bien importante pour ma Tragédie. Elle prouve la tendre amitié qui unissait Gaston & Bayard. Il est singulier que , malgré la disproportion d'âge , malgré la distance que le rang mettrait entre un simple Gentilhomme , & un Prince que Louis XII traitait comme son fils , Gaston soit , de tous les Généraux sous lesquels Bayard a servi , celui qui a le plus chéri le *bon Chevalier* , &

qui en a été le plus aimé. Voilà le plus bel éloge qu'on puisse faire de tous deux.



*Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,  
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Bayard.*

Le premier de ces vers contient, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie; la Religion, la Patrie, l'Honneur, l'Amitié & l'Amour. Nous trouvons fort étrange qu'on ait allié ainsi l'Amour avec la Religion; & notre façon d'aimer rendrait cet assemblage bien plus bizarre. Observez que la Patrie & l'Honneur l'emportaient sur l'Amitié & sur l'Amour: car la fraternité d'armes entre deux Chevaliers de différentes Nations était suspendue, lorsque les deux peuples étaient en guerre. A plus forte raison, un Français, Amant d'une Etrangère, n'aurait-il pas été dispensé de combattre contre le Souverain de sa Dame, si le Roi de France eût déclaré la guerre à ce Souverain. *Voyez les excellens Mémoires sur la Chevalerie, par M. de Sainte-Palaye.*

Au reste, je mets la Religion au nombre des motifs qui animent Bayard en ce moment, parce qu'elle était un des grands objets de la

guerre élevée entre Louis XII & Jules II. Le Roi, qui voulait que le Pape fût déposé, avait réussi à former contre lui une ligue de Cardinaux, & à faire assembler le Concile de Pise. Le Pape avait formé contre le Roi une ligue de Princes redoutables & ambitieux : elle s'appelait *la ligue Sainte*.

Bayard était dans l'armée de Gaston. Si je feins qu'il était à Milan, où il y avait une forte garnison de Français, on voit facilement que j'avais besoin, pour l'intrigue de ma Pièce, que mes deux Héros ne se fussent pas vus depuis quelque tems.



*Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.*

Cette petite rivière passe à Bresse : on l'appelle le *Garzo* ou *la Garza* ; mais les Italiens prononçant le *z* comme *dz*, j'ai dû écrire de manière à conserver leur prononciation en Français. J'ai parlé ailleurs de la porte *Faustine*, qui est en effet une porte de Bresse.



*Mais le brave Durfort.*

On l'appelait communément le cadet de Duras : il est fort souvent cité dans la vie du Chevalier Bayard, comme un des plus braves.

Officiers de son tems. Ce n'était pas lui qui commandait dans le château de Bresse, c'était le Capitaine Hérigoye. Du Lude avait été Gouverneur de la ville, lors de la rebellion. Il fut surpris, malgré sa vigilance : tandis qu'il défendait les remparts, les Vénitiens entrèrent par un égoût & par un ancien canal que le Comte Avogare leur fit ouvrir. Du Lude se retira dans le château avec la Comtesse de Gambare, mère du jeune homme qui avait insulté le fils d'Avogare. Elle était Française. Celui-ci s'acharna jusques sur les maisons de ses ennemis, & les fit démolir de fond en comble.



*De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage.*

Voici les propres mots de Charles VIII à Bayard, lorsque le jeune Chevalier partit la première fois pour l'armée : *Vous allez en un pays où il y a de belles Dames ; faites tant que vous acquériez leur grace.* L'amour était toujours le prix de l'honneur : c'était un marché où l'un & l'autre devaient beaucoup gagner. Bayard avait aimé très-tendrement dans sa jeunesse une Demoiselle de la Cour de Savoie : elle fut obligée d'épouser un Seigneur du pays, nommé le Seigneur de Fluxas. L'ab-

fence & le mariage n'éteignirent point cette passion honnête , qui se changea facilement en une tendre estime , & n'empêcha point , par conséquent, le Chevalier de se consoler par d'autres amours. » Il eut une fille naturelle d'une belle Demoiselle de la Maison de Trecque , à Cantu , entre Milan & Côme. » Il fit soigneusement nourrir & élever cette fille , qui s'appelait Jeanne , & l'aima autant que si elle eût été légitime. Un an après la mort du père , elle fut mariée à François de Bocsozel , *Sieur de Chastelar* , par ses trois oncles , ( les trois frères de Bayard , dont l'un était Evêque de Glandève , ) avec aussi ample & grosse dot que si elle eût été légitime. Elle ne fut jamais qualifiée naturelle , ains purement fille du Chevalier Bayard. Et depuis , dans tous les contrats passés avec ses oncles , ils l'appelaient leur nièce , & l'ont toujours grandement honorée. Elle a si bien vécu qu'on l'estime digne fille d'un si digne père. De François Bocsozel & de Jeanne Terrail sont sortis de braves Gentilshommes , dont il y a deux vivans à présent ( en 1651 ) , tous deux sages & vaillans , qui se sont signalés par les armes en de belles charges , pleins d'honneur & de vertu , qui ne démentent

» point le sang dont ils font ». ( M. d'Expilly. )

Un sieur *de Chastelar*, petit-fils de la fille de Bayard, fut célèbre par son courage & sa belle figure. Il osa aimer Marie Stuard, & eut une fin très-tragique.

L'amour de Bayard pour Euphémie n'est point historique ; le personnage de la fille d'Avogare est de mon invention.



*Chevalier , qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus  
Des honneurs assez grands pour être inattendus !*

Cette scène est fondée sur un fait très-vrai. Le Pape hazarda plusieurs tentatives pour attirer Bayard à son service, & lui offrit le commandement général de ses troupes. Bayard répondit : *J'ai un Seigneur au ciel & un en terre, & autre ne servirai en ce monde.* Le Pape, dit l'Historien, reconnut à cette réponse la morale immuable des Français.

J'ai fait parler Bayard dans cette scène, comme on parlait alors, & comme on parlerait encore aujourd'hui dans des circonstances pareilles. On a toujours distingué la Religion d'avec ses Ministres. On a toujours vu dans le Pape deux personnes très-différentes, le Pontife & le Prince. Un Pape Sol-

dat , comme Jules II , offrait une distinction encore plus marquée. Il dégradait trop son caractère, pour que ce caractère pût imposer, même dans un siècle d'ignorance. Les Vénitiens le traitèrent avec une liberté bien hardie : Marc Lorédan, fils du Doge , proposa en plein Sénat de demander du secours à l'Empereur Turc , *contre ce bourreau du genre humain , qui s'en disoit le père*. Bayard fut un de ceux qui respectèrent le moins la personne de Jules II : pendant le siège de la Mirandole , il disposa une embuscade pour l'enlever. Une neige abondante sauva le Pape : encore s'il eût été un peu plus brave , & qu'il eût fui quelques minutes plus tard , il était pris.

Henri VIII , Roi d'Angleterre , fit aussi à Bayard les offres les plus séduisantes pour parvenir à se l'attacher. Il y avait plus à gagner avec ce Prince qu'avec le Pape : mais Bayard ne savoit compter que ses devoirs.



*Les armes & mon cœur vous avaient fait mon frère.*

Le Duc d'Urbain avait été élevé à la Cour de Louis XII. Il fut toujours porté pour les Français ; il désapprouva assez hautement la conduite du Pape , son oncle , quand celui-ci trompa la France avec tant d'indignité. Le

Cardinal de Pavie eut la hardiesse d'accuser faussement le Duc d'Urbain d'une intelligence avec Louis XII. Le Duc en fut si irrité, qu'il tua le Cardinal de sa propre main. En supposant que le Duc d'Urbain était frère d'armes de Bayard, j'ai donné une raison de plus à son inclination pour ce Héros ; & cette fiction n'a rien que de très-conforme aux mœurs du tems.



*Il fait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur  
Daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.*

Ce fait est un des plus intéressans & des mieux décrits dans la vie du Chevalier Bayard. Le Duc de Ferrare avait demandé une garnison Française dans sa capitale , pour s'y défendre contre le Pape, qui voulait l'assiéger, après la prise de la Mirandole. Bayard commandait cette garnison. Le Pape envoya un émissaire secret, nommé Gerlo , pour tâcher d'amener le Duc à un traité particulier, proposant pour première condition , *qu'on lui livrât les Français , dont il ne voulait pas qu'il échappât un seul.* Le Duc , après avoir long-tems conversé avec l'émissaire , & voyant que c'était un de ces scélérats qui appartiennent au plus offrant , lui fit sentir le peu



de confiance qu'inspiraient les promesses du Pape , insista sur l'extrême ingratitude de Jules II envers tous ceux qui l'avaient servi ; ingratitude , dit-il , à laquelle vous , Gerlo , vous êtes exposé plus que tout autre ; il est bien dangereux d'avoir les secrets d'un tel Maître. Le Duc ajouta que le Pape était fort vieux , que son successeur pouvait n'être pas ennemi de la France , qu'ainsi la condition de Gerlo n'était pas sûre , & que sa petite fortune courait de grands risques. Insensiblement le Duc se hasarda de lui offrir un sort brillant & solide , s'il voulait s'attacher à lui. Cette ame vénale fut tentée à la première offre , & rendue à la seconde. Le Duc parvint jusqu'à déterminer le traître à empoisonner le Pape : & , fier de ce succès , il courut tout conter à Bayard. Il commença par lui révéler le projet de Jules II contre les Français , & finit par ces mots : *Mais j'ai gagné son homme , qui m'a promis que le Pape ne serait pas en vie dans huit jours. Comment* , dit Bayard , en plaisantant avec une candeur ingénue , qui n'apercevait pas seulement l'idée du crime qu'on lui déclarait ; *comment fait-on que le Pape ne vivra pas dans huit jours ? cet homme qui le dit , a donc parlé à Dieu ?* Le Duc , méprisant peut-être intérieurement cette sublime

naïveté, n'hésita point à avouer le projet du poison. *Ah ! Monseigneur*, s'écria Bayard, *je ne croirai jamais qu'un si gentil Prince, comme vous êtes, consente à cette infâme trahison : & si je le croyais, je vous jure sur mon ame que, devant qu'il fût nuit, j'avertirais le Pape. Lui ?* reprit le Duc ; *il en a bien voulu faire autant de vous & de moi : vous savez que nous avons fait pendre sept ou huit de ses espions envoyés dans Ferrare, pour me faire tuer par mes sujets.* Bayard répond fermement qu'il n'est pas fait pour suivre l'exemple des trahisons. Alors le Duc, haussant les épaules & crachant contre terre, dit ces paroles : *Bayard, je voudrais que cela seul pût tuer tous mes ennemis. Mais puisque vous ne le trouvez pas bon, la chose n'ira pas plus loin. Croyez que vous & moi nous nous en repentirons.* Non, je ne me repentirai jamais d'avoir empêché un crime, lui dit Bayard : *mais, Monseigneur, baillez-moi le galant qui veut faire ce beau chef-d'œuvre ; & s'il n'est pendu dans une heure, que je le sois à sa place.* Le Duc répondit qu'il avait promis à Gerlo sûreté de sa personne, & qu'il l'allait renvoyer ; ce qui fut fait malgré Bayard. Gerlo fut pendu quelque tems après à Bresse, pour une autre perfidie.

Ai-je tort de reprocher à nos Ecrivains

leur indifférence pour les beaux traits de notre Histoire ? Quel Poète, quel Orateur a fait valoir l'action que je viens de rapporter ? Et tous les Auteurs Latins ne cessent de louer leur Fabricius, dont la vertu fut moins généreuse que celle de Bayard. Car enfin le Médecin qui offrait d'empoisonner Pyrrhus, n'avait pas été envoyé par ce Monarque pour concerter une trahison contre le Dictateur Romain. Fabricius n'avait donc pas à se défendre, comme Bayard, de ce desir de vengeance si naturel, si séducteur, qui nous paraît la justice même, quand il ne s'agit que d'user de représailles, & de tourner sur notre ennemi le propre trait qu'il nous avait préparé. On sent assez les raisons qui ne m'ont pas permis de mettre cet événement en action. Des crimes projetés par un Pape, & contre un Pape, se racontent dans une Histoire, mais ne se montrent pas sur le Théâtre Français.



*Etale dans un camp le mélange bizarre  
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare.*

On trouva scandaleux & ridicule que Jules II assistât *le pot en tête & la pique à la main* au siège de la Mirandole. Quelques personnes ne

feront pas fâchées de favoir les particularités fuivantes, relativement à la Tiare.

La Tiare est un bonnet assez élevé, couvert d'une toile d'argent, sur laquelle il y a trois couronnes brodées en or. Boniface VIII, ce Pape qui fit tant d'entreprises sur la puissance royale, est le premier qui ait porté les trois couronnes. Avant lui, il n'y en avait que deux sur la Tiare, & c'était bien assez. Jules II fit faire une Tiare d'or massif, du poids de dix livres, & il la couvrit encore de pierres précieuses : il la portait, dit-on, dans les grandes cérémonies. Paul III, Clément V (1) & Urbain VIII voulurent chacun enrichir l'Eglise Romaine d'une superbe Tiare; & l'on juge bien qu'ils se disputèrent en magnificence, & pour le poids de l'or, & pour le grand nombre de pierreries. Les Souverains Pontifes ne portent jamais aucune de ces quatre Tiars; elles sont gardées au château Saint-Ange, dans une chambre fermée de trois serrures différentes, dont les clefs sont remises

---

(1) Si l'on a voulu nommer ces trois Papes dans l'ordre chronologique, il faut lire Clément VIII, au lieu de Clément V; car entre Paul III & Urbain VIII, il n'y a pas eu d'autre Clément Pape, que Clément VIII. La même faute se trouvoit dans la première édition.

à trois Prélats. On expose ces Tiars sur le grand autel de Saint Pierre, pour les quatre principales fêtes de l'année, & il faut alors que les trois Prélats s'assemblent pour l'ouverture de la chambre, & qu'on en dresse un acte devant Notaires.



*Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?  
Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre.*

Ce Prince était avare, & manquait toujours d'argent. On disait de lui par dérision, *Maximilien petite-chevance*. Il avait pourtant un moyen de finance assez singulier : quand le besoin d'argent le pressait trop, il signait un traité d'alliance, & se faisait payer fort cher sa signature.



*Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi.*

Ferdinand, Roi d'Arragon, de son chef ; Roi de Castille, du chef de sa femme ; Conquérant du Royaume de Grenade, fut le premier Roi d'Espagne. Sa mauvaise foi l'a rendu plus célèbre que sa puissance. Un jour quelqu'un lui disait : Louis XII prétend que vous l'avez trompé trois fois. Trois fois, reprit Ferdinand ! je l'ai bien trompé dix,

*Pour Venise ; il est vrai , j'estime son courage.*

La République de Venise soutint , avec une fermeté digne des anciens Romains , les premiers efforts des quatre Puissances formidables conjurées contre elle , & ses premières défaites qui étaient inévitables. Louis XII avait commis la plus grande faute en s'alliant avec le Pape , l'Empereur & le Roi d'Espagne , ses ennemis de tous les tems , contre les Vénitiens ses amis nécessaires. La Ligue de Cambrai est regardée comme un monstre en politique. Elle prouva , disent M. le Président Hénaut & l'Abbé du Bos , cette vérité plus d'une fois reconnue , que les grandes Puissances s'affaiblissent en s'unissant. Mais ce qui parut bien plus bizarre encore que cette Ligue , ce fut de voir Louis XII seul , sans être aidé de ses alliés , battre les armées de la République , la forcer à abandonner tous ses Etats de terre-ferme ; & ensuite Venise reprendre toutes ces Provinces , par le secours de ce même Pape , de ce même Empereur & de ce même Roi d'Espagne , qui venaient de se liguier contre elle avec Louis XII. Le Pape , après avoir excommunié les Vénitiens , & appelé l'armée Française , excommunia cette armée & bénit les Vénitiens. Cet abus indécent

décent de la Puissance spirituelle coûta cher à la Cour de Rome dans ce malheureux siècle. Quand on la vit jouer ainsi avec ses armes sacrées , on cessa de les craindre. Ses forces résidaient dans le respect des peuples : & lorsqu'elle leur faisait perdre elle-même ce respect , pouvait-elle ne pas voir qu'elle travaillait à sa propre ruine ?



*Un Monarque , un Français refuser la victoire !  
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.*

Louis XII, dit l'Abbé du Bos, perdit ses avantages sur le Pape, pour l'avoir trop ménagé : *Les partis mitoyens ont été souvent le terme de la prospérité des Etats.*



*Son jeune Successeur , ce généreux Valois ,  
Qui soupire en secret au bruit de nos exploits.*

Les Historiens disent que François I, alors Duc de Valois, retenu à la Cour de Louis XII, dont il étoit l'héritier présomptif, enviait noblement la gloire dont Gaston se couvrait en Italie. On fait que François, devenu Roi, voulut, après la bataille de Marignan, être fait Chevalier de la main de Bayard : il n'est

guère possible à un Monarque d'accorder un plus grand honneur à un Sujet. Bayard, pendant toute sa vie, n'ayant jamais demandé de graces, ne reçut jamais que celles qui ne se demandent pas ; ces honneurs qu'un grand mérite arrache dans le premier moment d'un juste enthousiasme, & avant que l'Envie ait eu le tems de réfléchir (1). Quand on accorda à ce grand homme des places, des dignités militaires, c'est parce que ces places avaient besoin de lui ; & d'ailleurs elles vinrent si tard qu'elles ne pouvaient plus le flatter.

Pour des richesses, on ne lui en offrit point ; il fut en acquérir avec son épée. Dans son siècle, le Guerrier n'avait besoin que d'elle pour faire fortune. Bayard était né pauvre ; il fit beaucoup de prisonniers, & il vécut riche. Le grand nombre de rançons qu'on lui paya, & que sa générosité taxa toujours noblement, les prises considérables qu'il fit sur les ennemis, lui procurèrent une sorte d'opulence. Son Histoire parle souvent des grandes dé-

---

(1) Nous ne savons si l'Auteur du *Siège de Calais*, comblé d'honneurs plutôt que de graces utiles, & réduit, malgré sa gloire, à faire imprimer *Gaston & Bayard*, sans pouvoir attendre que cette Pièce fût jouée, n'avait pas senti l'application qu'on pourroit lui faire de cette phrase.

*Note de l'Editeur.*



penſes qu'il faiſait à l'armée , non pas pour des objets de luxe : un tel homme mépriſait tout ce qui énerve l'ame & le corps , mais pour des objets utiles , pour conſumer ſa fortune par cet uſage honorable , qui eſt une manière indirecſte de la répandre ſur la pauvreté noble qui ne pourrait recevoir autrement. Tout était pour Bayard une occaſion de libéralité. Des Officiers avaient-ils eſſuyé quelques pertes dans une action ? il ſe croyait redevable envers eux de ce qu'il avait gagné ſur l'ennemi. Dès ſa plus tendre jeuneſſe , *jamais nul de ſes Compagnons n'était démonté , qu'il ne le remontât ; ſ'il avait un écu , chacun y partageait.*

Un jour , ſon Général lui donne 300 marcs de vaiſſelle d'argent , que les Rebelles de Tortonne offraient pour ſe racheter du pillage. Bayard n'oſe refuſer ; mais il cherche un prétexte pour être généreux , & ſa belle ame l'a bientôt trouvé. *A Dieu ne plaiſe , dit-il , que ce qui vient de ſi méchantes gens entre jamais dans ma maiſon ; cela me porterait malheur : &* il n'avait pas achevé ces mots , que la vaiſſelle était diſtribuée aux Soldats. Cependant , dit l'Historien , Bayard alors âgé de vingt-quatre ans , n'avait pas dix écus dans ſa bourse.

Une autre fois , en faiſant la petite guerre ,

il prend 15000 ducats qui appartenait à ce fourbe illustre, appelé le grand Général. Un jeune Officier, qui s'était trouvé à cette capture sous les ordres de Bayard, s'écria, en voyant compter tant d'or devant lui : Ah ! si j'avais la moitié de cela, je ferais heureux le reste de ma vie. *Prenez*, lui dit Bayard. Le jeune homme crut que c'était une plaisanterie, d'autant plus que Bayard avait sujet de se plaindre de lui : mais quelles furent sa surprise, sa joie & sa confusion, quand il vit que le Chevalier parlait sérieusement ! il prit la moitié des 15000 ducats, & Bayard donna l'autre moitié aux Soldats de sa compagnie.

Dans un moment qu'il avait consacré au besoin des voluptés, il trouve chez lui une jeune fille qu'on lui avait amenée, & par laquelle il s'attendait à être reçu avec l'enjouement du plaisir. Il la voit en larmes : il la questionne : il apprend qu'elle est fille d'un pauvre Gentilhomme mort à l'armée, & que sa mère, réduite à l'indigence, vend pour la première fois l'honneur de cette malheureuse enfant. Sur le champ, Bayard la prend sous le bras, la mène chez une de ses parentes, Dame de la plus grande distinction dans Grenoble : il envoie chercher la mère, lui remontre son infamie, soulage son indigence, paye une dot à la fille, & la marie.

Il est difficile aux plus zélés partisans de l'intérêt personnel, de n'être pas attendris, je dirai plus, de ne pas se mépriser, en lisant de pareils traits de désintéressement.



*Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans ,  
Que sur un pont formé d'ennemis expirans.*

Ces deux vers contiennent les propres mots que Bayard répondit dans Mézieres, quand on lui proposa de se rendre. (*Voyez les Mémoires de du Bellay-Langey.*) Ce siège de Mézieres est presque le seul événement important de la vie de Bayard, dont je n'ai pu parler dans ma Tragédie. Comment placer sous Louis XII un fait si célèbre du règne de François Premier? Bayard, avec une poignée de monde, & de mauvais remparts, se défendit dans Mézieres contre deux armées formidables, & les força à lever le siège. Les Habitans se montrèrent dignes de l'avoir pour Gouverneur. Ils l'égalèrent en courage & en patience. Ils se firent de nouveaux remparts, auxquels il travailla assidument, comme le dernier d'entre eux. Bayard, qui était né gaï, se servit d'une ruse assez plaisante pour jeter la mésintelligence entre les deux Généraux.

ennemis. Mais cette ruse n'eût pas suffi pour sauver Mézieres , si la valeur & la vraie science militaire n'eussent déconcerté toutes les opérations des assiégeans. Cette belle défense , & la bataille de la Bastide , prouvent que Bayard n'avait pas seulement l'intrépidité d'un Soldat , mais qu'il possédait les talens d'un Général , & qu'il était , comme le dit son Historien , *un vrai registre de batailles*. Il prenait un soin particulier pour être bien servi en espions.

On célèbre encore tous les ans à Mézieres , avec la plus grande pompe , le fameux jour de la délivrance de la ville. La principale cérémonie de la fête est l'éloge du Chevalier Bayard , qu'on prononce & qu'on entend toujours avec de nouveaux transports , en répandant ces douces larmes d'admiration & de tendresse , que la vie du plus vaillant des Guerriers & du meilleur des Citoyens fait couler avec délices du fond de tous les cœurs. Une ville qu'il honora par ses belles actions , & qui s'honora en les secondant , a toujours droit de s'en glorifier. Ce monument de reconnaissance , renouvelé sans cesse par les Citoyens de Mézieres , atteste qu'un Libérateur si cher ne vit pas seulement dans leur mémoire : on porte dans son cœur les vertus qu'on aime avec tant d'ivresse.

*Il me rend , en secret , le Duché d'Altémore.*

Altémore est une Principauté du Royaume de Naples. Elle avait appartenu à la femme de ce brave de Ligny-Luxembourg , sous qui Bayard avait fait ses premières armes. Le personnage qui porte dans ma Tragédie le nom d'Altémore, est de mon invention, du moins pour ce qui concerne le rang & les titres que je lui donne ; car pour son infâme scélératesse , je l'ai puisée dans l'Histoire du tems.



*Du fier Sotomaïore a terminé la vie.*

Ce ne fut point l'amour qui arma Bayard contre Sotomaïore , ce fut l'honneur seul. L'Espagnol avait été pris par le Chevalier Français , & abusant de la liberté honnête qu'on lui avait laissée sur sa parole , il avait trouvé moyen de s'échapper , & avait été repris. Quelque tems après , ayant payé sa rançon , il retourna à l'armée Espagnole. On lui reprocha la bassesse de sa fuite , procédé indigne d'un Chevalier. Sotomaïore osa , pour se justifier , accuser Bayard de l'avoir traité durement , & d'une manière peu convenable pour un Gentilhomme. Bayard , qui était la

courtoisie même, fut indigné de ce mensonge, dont on eut soin de l'informer. Il envoya un démenti net, & par conséquent un cartel en forme à Sotomaïore. Celui-ci était brave, & ne refusa point le combat. Le sort fut juste, & Bayard vainqueur pleura son ennemi. Si j'avais 100000 écus, disait-il, je les donnerais pour l'avoir vaincu sans l'avoir tué. Au reste, ce combat se fit à pied & avec l'épée, comme je l'ai dit dans le second Acte.



*Frère du Roi d'Espagne & neveu de mon Roi,  
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi?*

Gaston, fils d'une sœur de Louis XII, avait lui-même une sœur nommée Germaine de Foix, mariée à Ferdinand, Roi d'Espagne, depuis qu'il était veuf d'Isabelle de Castille. Gaston était traité en tout comme un Prince du Sang : on ne lui donnait d'autre nom à l'armée que celui de *Monsieur*. Il est certain que Louis XII voulait lui céder le Royaume de Naples, & lui faire épouser Renée de France, sa seconde fille, qui fut depuis Duchesse de Ferrare. C'était peut-être le seul moyen de conserver ce Royaume aux Français, que de donner aux Napolitains un Souverain particulier : leur inconstance envers

des Rois étrangers & éloignés d'eux, rendait presque nécessaire cette politique, qui depuis a été adoptée avec succès.



*Comme un jeune Soldat desirant les batailles ,*

*Comme un vieux Général il fait les éviter.*

Gaston avait fait ses premières armes à la prise de Gênes & à la bataille d'Agnadel, où il s'était montré en Héros qu'on reconnoît dès l'enfance. Depuis, ayant pris le commandement de l'armée, il venait de faire dans le Milanès, contre les Suisses, une campagne digne de Fabius le Temporiseur : & c'est de-là qu'il part pour conquérir aussi rapidement qu'Alexandre. J'avais tâché de peindre, dans les vers qu'on va lire, cette campagne si singulière pour un Général de vingt-deux ans : mais j'ai craint que ce morceau ne fût long & ne multipliât trop les descriptions. Quand on ne fait pas perdre de vers, il faut renoncer à faire des Tragédies. Je ne donne ceux-ci, qu'afin de m'éviter la peine de remettre en prose ce qu'il est essentiel d'apprendre à mes Lecteurs, pour leur faire bien connaître tous les talens de Gaston de Foix. (C'est Bayard qui parle.)

Je me plais à le suivre , & même à l'imiter :  
Par sa valeur bouillante il s'est fait notre Achille ;  
Il est notre Nestor par sa valeur tranquille.  
Vous venez de le voir , quand les Helvétiens ,  
D'une antique amitié rompant tous les liens ,  
Sous un Prélat fougueux (1) fortis de leurs mon-  
tagnes ,  
Du Milanès , pour vous , inondaient les campagnes.  
Plus faible par le nombre & plus fort par son art ,  
Nemours n'a laissé rien au pouvoir du hasard :  
Il élève autour d'eux une digue assûrée ,  
Contient de ce torrent la course resserrée ;  
Des bois , des défilés ménage les détours ;  
Aux besoins consumans interdit les secours ;  
Réduit ce peuple avide à l'extrême indigence ;  
Trompe , enchaîne , fatigue , énerve sa vaillance ;  
Enfin dans ses rochers le renvoye éperdu  
Rougir d'être défait sans avoir combattu.  
Ah ! qui fait mieux unir la prudence au courage ?  
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Peut-être ce morceau devenait-il nécessaire pour mieux fonder la scène du duel , en faisant voir que c'était le caractère de Gaston de savoir se commander , malgré l'excès de sa vivacité. Caractère vraiment théâtral , & fait en quelque sorte pour le charmant Acteur

---

(1) Le Cardinal de Sion.



qui l'a si bien rendu ; pour cette ame impétueuse & tendre , qui peint avec tant d'énergie toutes les passions & toutes les vertus de la jeunesse.



*D'épais & longs frimats la terre détrempée.*

J'ai tâché de décrire avec exactitude les difficultés qui s'opposaient à la marche de Gaston : & bien loin de les exagérer, je les ai peut-être affaiblies. Sans la vérité constante de cet évènement presque incroyable , je n'aurais pas osé hasarder le coup de théâtre frappant que produit la nouvelle de l'arrivée de Gaston. L'étonnement extrême qu'elle doit causer , est l'impression même qu'elle fit dans le château de Bresse, lorsqu'on apperçut , au bout de huit jours de marche , les drapeaux de cette armée , que l'on savait être occupée à quarante lieues de-là contre des forces redoutables , & sur-tout arrêtée par les neiges & les glaces , par trois rivières débordées qu'il fallait passer en présence de deux camps nombreux. Mais de telles difficultés , insurmontables pour les Généraux vulgaires , irritaient Gaston & ne l'arrêtaient pas. Malheur à qui voit trop les obstacles, & à qui ne les voit pas assez !

*Avant de voir Nemours , j'appris à le chérir....*

Cet amour d'Euphémie , né avant qu'elle eût vu Gaston , & sur le seul bruit de sa gloire , ressemblerait à l'amour de M. de l'Empirée , si la renommée n'annonçait pas les graces d'un jeune Prince en même tems qu'elle publie ses exploits. Il est très-naturel qu'une jeune fille s'attache en secret , & desire de plaire à un Héros de vingt ans , qui a la réputation d'être aussi beau que courageux. Hermione avoue dans *Andromaque* , qu'elle avait déjà du penchant pour Pyrrhus avant de l'avoir vu.

A qui même en secret je m'étais destinée ,  
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée.

Et Corneille a dit si agréablement dans une Comédie :

Le Ciel , entre les cœurs , par un secret pouvoir ,  
Sème l'intelligence avant que de se voir.

L'Histoire de la Chevalerie nous offre plus d'un exemple de passions semblables. J'ai tâché , autant qu'il m'a été possible , de peindre les mœurs du tems , dans les plus petites circonstances , même dans celles qui étaient indifférentes à ma Pièce.

*Vengeur de deux Cités, vainqueur dans trois combats.*

La délivrance de Bologne par Gaston de Foix était encore une espèce de miracle, par la rapidité avec laquelle il avait volé du fond du Milanès au secours de cette ville. A son arrivée, les Confédérés, quoique plus forts que lui, prirent la fuite, & laissèrent battre leur arrière-garde. De là Gaston revolant à Bresse, détruisit presque entièrement les deux corps d'armée, qui lui disputèrent le passage du Mincio. Tous ses exploits, & la reprise de Bresse, furent l'ouvrage de quinze jours, du 4 Février au 19. Le Lecteur reconnaîtra dans ce vers :

*Et c'est la même armée, on n'y changea qu'un homme.*  
un mot de Louis XIV au sujet du Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Viciofa ( 1 ).

(1) Dans la première édition, il y avoit ici les lignes suivantes :

» Et dans ces autres :

*Allons sur Ferdinand recouvrer nos Etats ;*

*L'honneur qu'il a perdu ne se recouvre pas.*

» Un mot de Louis XII sur Ferdinand même.

Les deux vers ayant été supprimés, il a fallu supprimer la remarque. Mais on doit regretter ces deux vers, qui sont faciles, naturels, & qui appartiennent parfaitement au sujet.

*Note de l'Editeur.*

*Aux exploits de Fornoue accoutumons la France.*

Bayard, âgé de dix-neuf ans, avait pris un étendard à la bataille de Fornoue, & avait eu deux chevaux tués sous lui. Charles VIII lui fit présent de cinq cents écus pour le dédommager & le récompenser. Les Historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des troupes qui composaient les armées Française & Italienne à cette fameuse journée, ni sur la perte des deux partis. Les uns donnent à Charles VIII sept à huit mille hommes, & aux Italiens trente mille : ils font monter la perte de ceux-ci à quatre mille hommes, & celle des Français à deux cents. D'autres, & notamment l'Historien de Bayard, qui est plus croyable, parce qu'il était contemporain, donnent au Roi de France dix mille hommes, dont il perdit sept cents, & aux Alliés soixante mille, dont il resta dix mille sur le champ de bataille.



*Voyons qui de nous, en ce jour ;  
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.*

Ces expressions, vraiment chevaleresques, sont celles à peu près dont Gaston même se servit avant la bataille de Ravenne : *Voyons*

*ce que vous ferez aujourd'hui pour l'amour de  
ma mie.*



*Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares...  
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.*

Les Italiens appelaient du nom commun de barbares tous les étrangers qui se disputaient l'Italie. Le projet de Jules II, & de quelques autres Papes , fut de détruire ces barbares les uns par les autres. On voit que je n'ai pas dissimulé les défauts du Militaire Français. J'ai avoué son inconstance, son peu de discipline , sa négligence après une victoire , & la hauteur peu politique avec laquelle il se comporta envers les Italiens. Ces peuples jaloux préférèrent les Allemands, qui , dans leur ivresse , accablaient les hommes de mauvais traitemens , aux Français qui, dans leur gaieté, traitaient trop bien les femmes.



*Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny ;  
. . . . . & toi , cher Coligny.*

Ce ne sont point ici des noms entassés au hasard ; tous les Seigneurs que j'ai nommés dans la Pièce, sont choisis parmi ceux qui se signalèrent le plus dans cette guerre , & dont

les Historiens font les mentions les plus honorables. Chabannes , depuis Maréchal de France , était le fameux La Palisse , qui commanda l'armée après la mort de Gaston , & qui fut lâchement massacré après la bataille de Pavie. Vendeneffe , son frère , avait pris lui-même à Agnadel le Général l'Alviane ; il était fort aimé de Bayard ; il fut tué à ses côtés , deux minutes avant lui. Philibert de Clermont-Tonnerre avait été un des Compagnons de Bayard au célèbre combat de la Bastide. Stuart d'Aubigny , aussi Maréchal de France , avait plusieurs fois commandé nos armées dans le Royaume de Naples , tantôt contre , tantôt avec le grand Gonsalve. Coligny , Seigneur de Châtillon , & oncle du fameux Amiral , fut blessé à mort au siège de Ravenne , la veille de la bataille. D'Alègre commandait le corps de réserve à l'assaut de Bresse , & l'arrière-garde à la bataille de Ravenne : il fut tué à cette dernière journée avec son fils. Luxembourg était le fils du Comte de Ligny , premier Maître de Bayard. Crussol est également nommé parmi les braves d'Agnadel & de Ravenne. Lautrec , cousin-germain de Gaston , fut couvert de blessures à côté de ce Héros expirant : & quand on lit les malheurs qui le poursuivirent pendant  
les

les quinze années qu'il survécut à son cousin ; quand on voit les armées qu'il commandait , périr malgré ses talens & son zèle , par l'effet des intrigues de la Cour ; quand lui-même meurt de regret de ne pouvoir sauver ses Soldats , dont il se sent le père ; qui ne préférerait à cette vie odieuse la mort prématurée de l'heureux Gaston de Foix ? Car enfin , un homme qui n'a point éprouvé d'infortune avant sa mort , peut-il être appelé malheureux ? Ce nom n'est dû qu'au mortel qui traîne sa vie en cherchant sans cesse le bonheur qui le fuit ( 1 ).



*Brissac , mon digne émule.*

On dira que je fais parler Bayard en 1512 , comme il parlerait aujourd'hui : j'en conviens. Mais il y a long-tems que les Brissacs sont les dignes émules de Bayard. Le fameux Timoléon de Cossé , dont le camp fut l'école de tout le Militaire Français , pendant le règne de Henri II , avait cette fermeté héroïque , cette droiture franche , cette bonté affable

---

(1) Nous craignons encore que l'Auteur n'ait fait ici un retour sur lui-même.

& généreuse , sur-tout cet amour sans bornes pour la Patrie & pour le Souverain , cet enthousiasme de l'honneur Français , qui ont caractérisé l'ancien Bayard , & que nous retrouvons dans le Bayard de notre siècle.

Je ne puis me refuser de rappeler ici ce trait admirable dont Rome & Athènes auraient été si orgueilleuses. Pour payer les Officiers de l'armée de Piémont , & les Marchands du pays qui avaient approvisionné cette armée , un Ministre , Tyran de la Nation & du Roi , osa concevoir l'insolente cruauté de faire planter des potences devant le Palais de Fontainebleau , & de faire afficher qu'elles étaient destinées pour ceux qui viendraient présenter des comptes , ou solliciter des grâces à la Cour. Le Maréchal de Brissac , entouré de ses Officiers sans pain , & de ses Marchands ruinés , dit aux premiers : mes amis , venez à Brissac , tant que j'y aurai du pain pour moi , il y en aura pour vous ; & aux autres : j'allais marier ma fille , sa dot est toute prête ; c'est un à-compte que je vais vous donner pour le Roi. Qu'une telle action était une riche dot pour ses enfans ! S'il y avait eu alors un Prince du Sang , maître de sa main , & dont l'ame eût été digne de celle de Brissac , il aurait épousé à l'instant la jeune Coiffé. Et



les grands Ecrivains de la France oublieront de pareilles vertus ! Et l'on ne nous parlera jamais que des Cincinnatus & des Aristides !

Au reste , notre *Chevalier sans peur & sans reproche* n'est pas négligé aujourd'hui comme Bayard le fut par Louis XII & par le Cardinal d'Amboise. Le modèle des Guerriers se voit à leur tête ; & le sceptre de l'honneur a été mis dans les mains qui devaient le porter.



*Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.*

Cette scène du duel , & les autres scènes qui l'amènent , forment un épisode que je crois intéressant. Je n'en ai rien dit dans ma Préface , ne voulant point ôter à mes Lecteurs le plaisir d'une surprise qui pouvait m'être avantageuse. J'ai réservé à m'expliquer dans cette note , qui sera plus dramatique qu'historique.

Le fond de l'évènement est cependant tiré de l'Histoire. Bayard n'eut jamais de différends avec Gaston : mais il en eut un très-vif avec l'Amiral Bonnivet , qui était aussi son Général , & qui l'avait exposé dans le mauvais poste de Rebec , où il ne l'avait pas soutenu , malgré les promesses les plus positives. L'Au-

teur de la Vie de Bayard dit , en propres termes , que le Chevalier , quelques jours avant sa mort , *eut des paroles fâcheuses avec l'Amiral ; & que s'il eût vécu plus longuement , tous deux auraient peut-être passé plus avant.* Pour moi , je crois que Bayard , ce rigide Observateur de la discipline militaire , n'aurait pas commencé , à l'âge de quarante-huit ans , à la violer au point d'appeler son Général en duel , pour une opération imprudente dont il l'avait chargé. Je m'en repose sur la belle ame du Chevalier sans reproche : elle aurait trouvé mieux que moi un moyen noble d'effacer ce que cette querelle pouvait avoir eu de *fâcheux* pour son Général & pour lui.

Le parti que je lui ai fait prendre dans ma Pièce , m'a été suggéré par un Roman célèbre , rempli de traits sublimes , & dont on a déjà essayé de mettre quelques situations sur notre Théâtre. Mais Corneille nous ayant enseigné dans les Horaces , dans Sertorius , &c. que la beauté des scènes d'héroïsme consiste dans la grandeur égale de deux personnages , il m'a fallu créer l'autre moitié de la scène du Roman ; car l'Auteur , qui n'avait pas les mêmes obligations qu'un Poëte Tragique , n'avait fait briller qu'un de ses Acteurs. Je crois donc que la magnanimité de Gaston ,

aussi grande que celle de son rival ; la précaution héroïque qu'il prend de faire Bayard son héritier, si Bayard le tue ; que la présence des deux traîtres & leur effroyable projet de massacrer le vainqueur sur le corps du vaincu ; que cette foule de Chevaliers, qui accourent soudain à la voix de Bayard pour être témoins de la réparation qu'il fait à son Général ; enfin que la présence d'Euphémie à ce spectacle si satisfaisant pour elle, ajoutent à ce moment un intérêt, un appareil théâtral que mon Modèle ne désapprouvera point.

La scène où la querelle naît & s'échauffe entre les deux Héros était d'un genre tout neuf ; mais elle était très-délicate à manier. Je me suis cru obligé de consulter quelques-uns des Juges suprêmes du point d'honneur, afin de m'assurer si l'insulte était assez marquée pour produire la nécessité d'une réparation, & si elle n'était pas assez grave pour exiger le combat à l'instant même entre deux Guerriers de cet ordre. Ma scène leur a paru remplir ce double objet, & peindre avec quelque vérité, les malheureuses mœurs de notre Europe moderne, qui nous exposent à voir tous les jours deux amis entrer dans une assemblée en s'embrassant, prêts à donner leur sang l'un pour l'autre, & un quart.

d'heure après , sur une parole imprudente , courir s'entr'égorger.

Comme ces deux scènes *du défi & du duel* avaient fait quelque bruit dans le monde avant la représentation , la critique s'était déjà éveillée ; & je crois devoir laisser ici les réponses que j'avais faites à ses objections , parce qu'elle les répète toujours malgré le cri public. Bayard , a-t-on dit , est plus âgé que Gaston ; il devrait donc être moins emporté. Il est vrai que , s'ils avaient tous les deux une égale raison de s'emporter , le plus jeune devrait être le plus prompt : mais Nemours est aimé , il n'a point de motif de colère : au lieu que Bayard , apprenant tout-à-coup qu'il a un rival heureux , se croit trompé & a droit d'être jaloux. Bayard n'avait que trente-six ans en 1512 , & à cet âge la jalousie peut encore égarer un moment. D'ailleurs , dans une querelle subite entre deux Amans rivaux , également fiers & généreux , mais inégaux par le rang , l'inférieur met sa gloire à braver , & le supérieur à se contenir.

On a dit encore qu'il eût été plus beau que Gaston fût l'offenseur , & qu'il fît à son inférieur la même réparation que celui-ci lui fait. Je pense au contraire que cela eût été choquant. En effet , nous louons le Grand

Condé d'avoir oublié sa naissance jusqu'à accepter un duel avec un simple Officier qu'il avait insulté involontairement. On fait que l'Officier, content de cet honneur insigne, mit son épée aux pieds du Prince. Mais figurez-vous le Prince mettant son épée aux pieds de l'Officier, & vous serez révolté. *Est modus in rebus*. Une satisfaction suffisante honore celui qui la fait; une réparation outrée l'avilit. La position de Gaston de Foix, fils de la sœur du Roi, désigné lui-même pour être Roi de Naples, & actuellement Général de Bayard, est la même, à quelques égards, que celle du Prince de Condé : mais elle est encore plus délicate, par une raison. Bayard était, depuis dix ans, le Chevalier le plus fameux & le plus terrible dans les combats singuliers (1); Gaston, tout jeune encore, & lui faisant réparation, pouvait être soupçonné de le craindre; & Bayard ne pouvait jamais être soupçonné de craindre Gaston. Il y a plus. Comme il fallait nécessairement que Bayard, pour répondre à la générosité de son rival, sur-tout si elle eût

---

(1) C'est du moins l'idée qu'on s'en fait assez généralement. Cependant lisez la Vie du Chevalier Bayard, & vous serez surpris de voir qu'il ne se battit jamais en duel que contre Sotomaiore.

été excessive, eût fini par lui céder sa Maîtresse ; on n'eût pas manqué de dire que Gaston , en s'humiliant devant lui, avait eu en vue d'obtenir le prix de cet abaissement , & avait lâchement immolé sa gloire à son amour. Ces raisons me paraissent sans réplique.

Enfin , suivant un autre plan qu'on m'a proposé, si j'eusse représenté Bayard offensé, ayant droit de demander réparation, & cependant mettant son épée aux pieds de Nemours , & lui cédant encore Euphémie, Nemours eût été accablé de confusion, anéanti par la gloire de son rival, hors d'état de lui répondre que par un sot repentir, & dès-lors dégradé aux yeux du Spectateur.

Il me semble que j'ai ménagé au contraire l'honneur de mes deux Héros , de façon qu'il est difficile de décider lequel est le plus généreux. D'un côté, l'action de Nemours est au dessus de celle du Prince de Condé, parce que Nemours est l'offensé, Condé était l'offenseur. De l'autre, Bayard est bien plus grand que l'Officier , parce-qu'il répare , parce qu'il met le plus éclatant appareil à sa réparation , & parce qu'il sacrifie son amour. J'avoue que, depuis le succès éclatant de ces deux scènes, je me trouve heureux , & très-heureux, de les

avoir conçues d'abord telles qu'elles font , fans avoir seulement eu la moindre idée de toutes ces autres tournures qui auraient pu m'égarer , & dans lesquelles je ne vois que des illusions enfantées par la fureur de critiquer , mais qui disparaissent après un instant d'examen (1). Tant il est vrai que la critique est aisée , & l'art est difficile !



*Cet encens noble & pur....*

*Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines.*

La Reine de Castille , femme de Henri de Transtamare , appelait du Guesclin son Chevalier.



*Court à ce pont fatal , le voit sans défenseurs ;  
S'élance , arrête seul les Espagnols vainqueurs.*

Bayard renouvela deux fois en sa vie cette action presque incroyable d'Horatius Coclès. Au pont du Garillan , dans le Royaume de Naples , il arrêta seul deux cents Espagnols : on le secourut à tems , & ils furent chassés.

---

(1) Il nous paroît en effet que de tous ces plans , celui que l'Auteur a suivi est incontestablement le meilleur.

*Note de l'Editeur.*

Après la funeste journée des Eperons, il sauva les débris de l'armée Française, en se sacrifiant lui-même, & en retenant pendant près d'une heure, avec quinze Gendarmes, à l'entrée d'un pont, la plus grande partie de l'armée victorieuse. Mais un corps d'Anglais, ayant passé la rivière sur des bateaux, vint l'envelopper parderrière; & Bayard, par un tour assez plaisant, fut pris sans être prisonnier. En effet, il perce tout ce qui l'entoure, & remarquant au delà du pont un Officier Anglais qui, croyant l'action finie, & excédé de fatigue, était assis au pied d'un arbre, il court à lui la lance en arrêt, & lui crie : Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort. L'Anglais effrayé se rend : & moi, lui dit Bayard, je me rends aussi à vous. Depuis, l'Officier Anglais osa demander la rançon de Bayard, à qui il devait la vie. L'Empereur & le Roi d'Angleterre rejetèrent cette prétention ignoble.



*Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.*

Bayard, à l'assaut de Bresse, voulut se charger de la pointe de l'attaque. Au moment qu'il venait d'emporter le retranchement, il reçut, dans le haut de la cuisse, un coup



» de pique qui entra si avant , que le bout se  
 » rompit ; le fer & un tronçon du bois res-  
 » tèrent dans la plaie. Il dit au Seigneur du  
 » Molard , son parent , qui combattait auprès  
 » de lui : *Compagnon , fuites marcher vos gens ,*  
 » *je suis mort.* Nemours apprend ce malheur ,  
 » & s'écrie en versant quelques larmes : *Eh !*  
 » *mes amis , vengeons le plus accompli Che-*  
 » *valier qui fut au monde.* La ville fut bientôt  
 » forcée , & quelques Archers y portèrent  
 » Bayard *sur une porte qu'ils dépendirent* ».

On n'avait pas alors dans nos armées ces soins prévoyans & inconcevables , que l'humanité fait prodiguer aujourd'hui , au milieu des champs de carnage où elle est si horriblement outragée. Bayard fut long-tems sans être secouru dans la maison où on le porta. La Dame à qui cette maison appartenait , se jeta à genoux , le suppliant de sauver sa vie , ses biens , & l'honneur de ses filles. Le Chevalier lui jura que sa présence ferait une sauve-garde assurée. Cette femme alla elle-même , avec deux Soldats , chercher le Chirurgien qui ôta le fer de la plaie , & décida que la blessure n'était pas mortelle. Cet événement était théâtral , & tout-à-fait dans le genre de la Tragédie Grecque. Je prie cependant d'observer que Bayard ne reste sur la scène que

fix minutes au plus , & que , selon l'Histoire , il garda le fer dans sa plaie pendant plus d'une heure ; ce qui se voit tous les jours à la guerre.



*Mes cinq derniers aïeux , morts au lit des Héros ,  
Reconnaissent leur fils mourant sur des drapeaux.*

Bayard sortait de la famille des Terrails , ancienne Maison du Dauphiné , établie à Grignan , & qu'on croit originaire d'Allemagne. Les ancêtres de Bayard étaient déjà illustres sous les Princes particuliers qui gouvernaient le Dauphiné , avant que cette Province fût donnée à la France. Aubert Terrail , cinquième aïeul du Chevalier , fut tué dans une bataille à côté du Dauphin Humbert. Philippe , quatrième aïeul , étant passé sous la domination Française avec la Province , fut tué à la bataille de Poitiers. Jean , son fils , à celle de Verneuil ; Pierre I , son petit-fils , à celle d'Azincourt ; Pierre II , aïeul de Bayard , à Monthéry. Enfin Aimond , son père , reçut quatre blessures à la bataille de Guinegaste , & resta tellement estropié qu'il fut obligé de quitter le service.

Le Chevalier Bayard eut trois frères ; George , qui lui succéda ; & deux autres qui

étaient dans l'Eglise. George n'eut que des filles : & il ne resta plus de mâles de la famille , que ceux d'une branche sortie de Pierre I , mort à Azincourt. Cette branche s'est perpétuée jusqu'en 1622 , sous le nom de Terrail, Seigneurs de Bernin. ( M. d'Expilly. ) C'est de cette branche que descendent , par les femmes, M. le Comte d'Estaing, Lieutenant-Général des armées du Roi, & M. le Duc de Cossé , qui est petit-fils d'une d'Estaing. J'ai eu cette alliance en vue, quand j'ai dit au cinquième acte : *D'Estaing , cœur tout de flâme , à qui le sang me lie : & les vers qui suivent sont relatifs à l'évènement glorieux qui a mérité aux d'Estaing l'honneur de porter les armes du Roi. On fait qu'un de leurs ancêtres sauva la vie à Philippe-Auguste , renversé de son cheval au fort de la mêlée, sur le champ de bataille de Bovines. Voyez Daniel ( 1 ).*

---

(1) On voit, par cette foule de traits historiques rappelés dans cette Pièce, combien l'Auteur étoit profondément instruit de notre Histoire, combien il possédoit parfaitement son sujet; combien il avoit l'art de s'en rendre le maître, & de le traiter d'une manière grande & savante; comme il savoit fondre dans un sujet, tous les entours, toutes les dépendances de ce sujet; comme toute l'Histoire, nationale, étrangère, ancienne, moderne se reproduit dans cette Pièce,

*Un traître m'a frappé : ne pleure pas sur moi ;  
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.*

C'est le fameux mot de Bayard mourant , au Connétable de Bourbon. » Monseigneur , » il ne faut pas avoir pitié de moi , qui meurs » en homme de bien : mais j'ai pitié de vous , » qui êtes armé contre votre Prince , votre » Patrie & votre serment «. M. de Voltaire a fait usage de ce mot dans sa belle Tragédie d'Adélaïde du Guesclin.

Je te plains plus que moi , de trahir sans remords ,  
Et le Roi qui t'aimait , & le sang dont tu fors.

. . . . . Plaignez-le plus que moi ;  
Plaignez-le , il vous offense , il a trahi son Roi.

tantôt sous une forme , tantôt sous une autre , tantôt pour le besoin , tantôt pour l'ornement , quelquefois sur une simple analogie , sur un rapport éloigné , mais habilement adapté au sujet ; comme tous les détails de la Pièce en sont nourris & embellis. Telle est la manière des Grands Maîtres , toujours vaste & profonde. C'est l'ignorance , c'est le défaut de réflexion & d'étude qui donne à tant d'Auteurs , même nés avec du talent , une manière maigre , sèche , étroite & mesquine. Si le mérite des connoissances n'est pas le premier dans un Auteur dramatique , dont l'objet est plus de toucher que d'instruire , il n'en est pas moins indispensable , parce qu'il fournit & qu'il varie les moyens de toucher & de plaire.

*Note de l'Editeur.*

Je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de rendre à Bayard des paroles qui lui appartiennent. Elles produisent dans ma Pièce une situation moins vive, mais qui a une délicatesse particulière, en ce que Bayard, parlant au coupable même, croit lui parler d'un autre. C'est gagner un peu, en perdant beaucoup.



*Trente mille Guerriers , ardens à se défendre.....  
Par dix mille Français forcés dans un rempart.*

Quoique j'aie mis des Espagnols & des Romains dans Bresse, je n'ai pas augmenté le nombre des combattans qui défendaient la ville : il se montait à plus de vingt-deux mille hommes, sans compter les habitans qui étaient tous armés. Les femmes mêmes jetaient par les fenêtres des pierres, de l'eau bouillante, &c. Nemours n'avait pas douze mille hommes en tout, & il en avait laissé douze cents sous les ordres de d'Alègre, vers la porte de Saint-Jean, la seule que les ennemis n'eussent pas murée, & par laquelle ils pouvaient faire une sortie. Ces douze cents hommes ne montrèrent point à l'assaut ; ils écrasèrent les fuyards. La disproportion était si grande pour le nombre, entre les assaillans & les défenseurs

de Bresse, que ceux-ci, se croyant sûrs de leur triomphe, délibérèrent s'ils inhumeraient les Français en Terre-Sainte : ( car on regardait comme excommuniés des gens qui faisaient la guerre au Pape. ) C'était bien là l'histoire de l'ours & des chasseurs.



*Et notre armée en ordre au fort de la tempête ;  
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.*

Les Historiens parlent tous avec enthousiasme, de la précision & de la facilité avec laquelle Gaston faisait faire à son armée les plus grandes évolutions, & tous ces mouvemens rapides qui gouvernent la fortune. Après avoir forcé les retranchemens & les remparts de Bresse, il arrêta ses troupes au delà d'un pont, & les remit si promptement & si bien en ordre qu'on aurait cru qu'elles n'avaient pas encore vu l'ennemi. Il recueillit à l'instant le fruit de sa sagesse : car il trouva, sur la grande place de la ville, la Gendarmerie Vénitienne toute fraîche & dans la plus belle ordonnance. Que seraient devenus les vainqueurs, si leur Général leur eût permis l'abus de la victoire, & s'il ne les eût pas accoutumés à être toujours prêts à combattre, même en sortant du combat ? Qu'il est surprenant

prenant que le seul Général de ce siècle , qui ait porté la discipline & la manœuvre militaire à ce point de perfection , ait été un jeune homme de vingt à vingt-deux ans ! Quelle tête & quel génie ! Aussi disait-on de lui , qu'il était l'âme de son armée , & » qu'il la faisait » mouvoir aussi aisément qu'il remuait son » propre corps. Au milieu de la mêlée , il prenait son parti aussi tranquillement que dans sa tente. Le Soldat montrait , dès qu'il le voyait , une confiance qu'il n'avait pas sous les autres Chefs . On hasardait tout avec lui , parce qu'on l'adorait , & parce qu'on croyait presque ne rien hasarder. En effet , à cet assaut de Bresse , qui coûta une armée entière aux assiégés , il ne perdit pas deux cents hommes.



*On peut m'ôter ce fer , dût-il trancher mes jours ;  
Je vois la France heureuse , & lui laisse Nemours.*

Ce mot est d'Epaminondas ; & j'ai pu le prêter à Bayard : on a assez prêté aux Anciens les belles paroles de nos Grands Hommes (1).

---

(1) Ceci auroit peut-être besoin d'être appuyé de quelques exemples ; car il nous semble au contraire qu'on a souvent attribué à des Modernes des mots connus chez les Anciens.

*Note de l'Éditeur.*

*Je cours lui présenter les palmes de la gloire ;  
C'est aux mains de l'Amour à parer la victoire.*

C'était l'emploi des femmes de couronner les Chevaliers vainqueurs dans les tournois. Après des combats réels, & sur-tout après la délivrance d'une ville assiégée, elles jouissaient souvent du même honneur. J'observerai, en passant, qu'une vingtaine de vers de galanterie Française, semés dans cette Tragédie, m'y paraissent à leur place : & si le reproche qu'on fait à Racine, d'avoir habillé les Grecs & les Romains à la Française, était fondé, ( ce que je n'ai jamais cru ) on aurait mauvaise grace à le tourner contre moi. Ai-je dû peindre Bayard en Caton, & Nemours en Thémistocle ?



*Je fais ce nouvel art ignoré des Français.*

Le premier essai de la mine fut fait en 1487, par les Génois, au siège de Sérézanella. L'essai n'ayant pas réussi, on regarda cet art comme une chimère. Navarre, Soldat de fortune, & par conséquent homme de génie, vit que ce n'était pas la faute de l'art, mais celle de l'Ouvrier. Il perfectionna la nouvelle invention ; & en 1503 il renversa les remparts des châteaux de Naples. Mais il n'était pas encore



bien sûr de ses principes : car en 1512 , peu de jours avant l'assaut de Bresse , il fit sauter une muraille de Bologne si perpendiculairement , qu'elle retomba à la même place. Les Bolonais regardèrent cet évènement comme un miracle fait en leur faveur & contre le Pape : ce qui fournit d'assez bonnes plaisanteries à nos Historiens. J'ai donné la connaissance de cette science récente , à Altémore plutôt qu'à Avogare , parce que les jeunes gens sont toujours plus amoureux des nouvelles inventions que les vieillards. Mais j'ai cru que l'incertitude d'un art naissant , & le défaut d'expérience qui rendait encore les méprises fréquentes , pouvaient me servir un peu pour le dénouement de ma Pièce.



*Non , Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.*

Ce Général Espagnol , très-habile dans l'art militaire, fut toute sa vie intrigant & factieux : élevé à la Cour de Ferdinand , il lui était difficile d'avoir l'ame honnête. Il fut pris par Gaston de Foix à la bataille de Ravenne : dans la fuite , il contribua , presque autant que le Connétable de Bourbon , à la victoire de Pavie : mais il voulut se rendre

maître de la personne de François I, pour composer avec Charles-Quint, & lui faire la loi. Il finit par tromper ses semblables : il livra indignement Moron, Chancelier du Milanès, & tous les autres Conjurés avec lesquels il avait formé le plan de chasser Charles-Quint de l'Italie, & de s'assurer le Royaume de Naples pour prix de sa trahison. Le complot ayant été découvert, Pescaire feignit de ne s'y être prêté que pour mieux en connaître les ressorts, & les dévoiler ensuite à l'Empereur. Cette tournure ne persuada pas Charles-Quint, & Pescaire mourut peu de tems après d'une façon assez suspecte.



*Epargnez l'habitant ; faible instrument du crime ;  
On l'en rend trop souvent la première victime.*

Gaston était aussi clément, aussi humain, que brave. Il voulut épargner aux Bressans la ruine de leur ville ; il leur proposa de se rendre à des conditions honnêtes, quelque criminelle que fût leur rébellion : ils lui répondirent par des plaisanteries Italiennes sur sa jeunesse & sur sa belle figure. Nemours fut forcé de donner l'assaut ; & après avoir emporté les remparts, il fallut combattre encore de rue en rue : alors il n'y

eut plus de moyen capable d'arrêter la fureur des troupes ; & Gaston aurait été défobéi pour la première fois , s'il avait voulu empêcher le pillage. L'Historien de Bayard atteste que *Nemours ne voulut ni boire , ni manger qu'il n'eût rappelé tous les Capitaines & rétabli l'ordre*. Malgré tous ses soins , ce fut une boucherie : il y eut huit mille Soldats Vénitiens & plus de douze mille habitans de tués. La rage des Français était légitime ; car les Bressans , lors de leur rébellion , avaient impitoyablement égorgé tous les Français établis dans leur ville , sans vouloir faire grace à un seul.

Le Comte Avogare prit la fuite, & fut arrêté par la cavalerie de d'Alègre. Je ne fais pour quelle raison l'Auteur des Vies des Hommes illustres a voulu rendre intéressans ce traître Avogare & son fils , en les représentant tous deux sur le même échafaud s'embrassant à l'heure de la mort. Cette image semble jeter sur le caractère de Gaston une teinte de cruauté qui lui est absolument étrangère , & que mon devoir m'oblige d'effacer entièrement. Discutons le fait avec exactitude.

L'Historien de Bayard ne dit point que le fils d'Avogare soit mort dans les supplices : il ne parle que du père & de deux autres

Bressans qu'il nomme. L'Abbé du Bos dit que  
» Gaston, qui savait punir & récompenser ,  
» fit trancher la tête sur le champ au Comte  
» Avogare, & que , quelques jours après, ses  
» deux fils furent exécutés avec les autres  
» Chefs de la révolte «. J'ignore d'où il emprunte ce récit (1), qui est fort différent du premier : car immoler le fils aux yeux du père, eût été une barbarie digne de Louis XI, & non pas de Gaston de Foix. Mais les punir tous deux séparément, quand ils étaient tous deux si coupables, c'était un acte de justice devenu nécessaire ; & je le prouve.

Si Avogare fût né Vénitien, il aurait eu une forte d'excuse dans le desir d'être utile à ses premiers Maîtres, quoique ce ne soit jamais par des trahisons que l'on doive servir sa Patrie, ou au moins, quand on les hasarde, on s'expose au salaire qu'elles reçoivent dans tout pays. Mais Avogare était né Bressan, & par conséquent Sujet de Louis XII, puisque Bresse avait toujours fait partie du Milanès. Si Louis XII avait, pendant quelque tems, cédé cette ville aux Vénitiens, certainement, quand il était rentré dans ses droits, ses an-

---

(1) C'est de Guichardin qui rapporte ainsi ce fait dans le dixième livre de son Histoire d'Italie.

ciens Sujets étaient inexcusables de le trahir pour des Maîtres qu'ils n'avaient servis que dix ans , & sous la domination desquels ils n'étaient pas nés. Il faut observer encore que ce n'était pas la première trahison qu'on eût tramée dans Bresse. Bayard , qui n'était pas cruel , avait été obligé , quelques mois auparavant , d'y faire couper la tête à un Comte Martinique , Chef d'une autre conspiration. Les Français étaient las de toujours pardonner , & d'être toujours les victimes de leur clémence. Il y a de la barbarie à épargner ces bourreaux de l'humanité , qui , par leurs intrigues , prolongent des guerres , excitent des soulèvemens , des massacres , & font périr une multitude d'hommes vertueux. Avogare & ses complices venaient , par leur conjuration , de causer la perte de vingt-deux mille Italiens leurs compatriotes ; ils avaient fait assassiner , en pleine paix , un grand nombre de Français ; ils avaient voulu perdre notre armée entière ; Bayard était expirant par une suite de leur révolte ; & Nemours leur aurait fait grace ! Et on regretterait trois têtes perfides qui s'embarraffaient si peu d'en faire tomber des milliers ; ces lâches qui n'avaient pas su mourir noblement au milieu de leurs innombrables victimes !

*Mais doublez la rançon qui dut m'être remise ;  
A vos Soldats blessés je la voulais offrir.*

C'est ici une imitation assez faible de la générosité que Bayard exerça envers la Dame chez laquelle il avait été porté après sa blessure. Cette heureuse mère, pensant lui devoit un témoignage de sa reconnaissance, & même une sorte de rançon pour le salut de ses filles & la conservation de ses biens, lui apporta, lorsqu'il allait partir, un petit coffre rempli de 2500 ducats. Bayard sourit : elle crut qu'il s'indignait de la modicité de la somme : mais bientôt détrompée, & voyant ses refus qu'elle ne pouvait vaincre, elle s'en offensa. Le bon Chevalier, ne voulant pas l'affliger tout-à-fait, la pria de faire venir ses filles ; & après s'être excusé devant elles de ce qu'il n'avait pas à leur offrir des présens assez honorables, il leur dit : » mais en voilà un que votre mère » vient de me faire accepter ; daignez partager entre vous deux ces deux mille ducats, afin qu'il soit dit que Bayard a aidé à vous marier ». A l'égard des cinq cents ducats restans, il pria la mère de les distribuer pour lui aux plus malheureux des habitans qui avaient été pillés.

J'ai beaucoup regretté que cette situation

intéressante ne fût point tragique : il a fallu en changer l'objet pour l'adapter à mon plan : encore ne pouvait-elle convenir qu'à un moment tranquille , tel qu'est ordinairement l'ouverture d'un acte. Heureusement celle du cinquième acte de ma Pièce exigeait un petit établissement de scène , auquel ce hors-d'œuvre pouvait convenir : mais dès-lors il m'était indispensable d'être très-court (1).

---

(1) Il y avoit ici la note suivante dans l'édition de 1770.

*Et tu mets tout l'Etat ,  
Cinq Rois , l'Europe entière aux mains de ce Soldat.*

» Le personnage de ce Déserteur offre un nouvel exemple  
 » de l'influence que les Petits ont sur la destinée des Grands.  
 » Quoique son aventure ne soit pas exactement vraie , elle  
 » peut être regardée comme historique dans un sens ; car  
 » on fait que presque toutes les conjurations ont été dé-  
 » couvertes par des subalternes. Dans les tems de révolu-  
 » tions , dans les guerres ordinaires , & même dans le cours  
 » de la vie commune , c'est souvent des derniers des hommes  
 » que dépend le sort des Princes & des Rois. Le Soldat  
 » Thrace dans *Zelmire* , & le Maire de Calais , ont déjà  
 » rappelé deux fois cette utile vérité. Je crois qu'on ne peut  
 » trop la répéter aux Grands. Hélas ! ils ont autour d'eux  
 » tant de gens intéressés à la leur faire oublier , qu'ils  
 » doivent savoir quelque gré à ceux qui se chargent du  
 » soin nécessaire & courageux de les en entretenir quel-  
 » quefois. L'art du Poëte Tragique consiste alors à ne pas  
 » répéter son sermon de la même manière , mais à changer  
 » de texte , de moyens & d'images.

*Note de l'Editeur.*

*Voilà de l'Italie & l'opprobre , & la gloire.*

J'ai eu soin de rendre aux Italiens la justice qui leur est due , en ne rejetant pas sur leur Nation la honte de quelques scélérats. Euphémie & le Duc d'Urbin sont des personnages vertueux qui honorent leur pays. Si le Duc d'Urbin n'a pas d'abord toute la franchise de nos Chevaliers , il les égale enfin en magnanimité , & il est le premier à se reprocher de les avoir égalés trop tard. Je n'ai parlé qu'avec les plus grands & les plus justes éloges , des Vénitiens , & en particulier du célèbre l'Alviane. Il n'était point à Bresse : il était encore prisonnier depuis la bataille d'Agnadel. Le Provéditeur Gritti commandait l'armée qui surprit & défendit Bresse. Il fut pris dans une maison , où il essaya vainement de rendre un reste de combat. Quant aux Vénitiens en général , nos Historiens Français , & notamment celui de Bayard , rendent à leur courage & à la noblesse de leurs procédés , pendant toute cette guerre , un hommage que je me suis fait un devoir & un plaisir de renouveler. Il est triste que la gloire de cette République serve à augmenter le déshonneur de Jules II & de Ferdinand.



*Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.*

C'est la traduction littérale de ce fameux vers :  
*Nil actum reputans , si quid superesset agendum.*

On varie assez sur les circonstances de la mort de Gaston de Foix. Voici les détails les plus vraisemblables : l'Historien de Bayard , qui me les fournit , devait les avoir entendu raconter plus d'une fois à son Maître.

La victoire de Ravenne étant décidée , Bayard pria Gaston de le charger de la poursuite , & de rester sur le champ de bataille. Gaston y resta quelque tems. Mais un corps de Piquiers Espagnols avait percé , au commencement de l'action , un corps d'Archers Français , & n'osant plus retourner en arrière où tout était couvert de nos troupes victorieuses , il prit le chemin de la ville pour s'y réfugier. Gaston , n'étant pas fort loin de la chaussée , voit ce mouvement , s'avance pour reconnaître , & crie à quelques Archers qui venaient le rejoindre : *Qu'est-ce que c'est ?* Ils répondent : *Ce sont les Espagnols qui nous ont défaits.* Nemours , croyant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était , part comme l'éclair , ne pense pas qu'il s'est éloigné du gros de sa cavalerie , & qu'il n'a autour de lui que quinze hommes d'armes , il fond sur les deux

## 284 NOTES HISTORIQUES.

bataillons Espagnols , y pénètre malgré la forêt de piques qu'on lui oppose : mais bientôt son cheval est tué ; Nemours tombe ; il se relève , & se défend long-tems en désespéré , n'ayant d'autre arme que son épée. En vain Lautrec s'écrie : Ne le tuez pas ; c'est notre Vice-Roi , le frère de votre Reine : les Espagnols furieux le percent de mille coups ; il reçut , au visage seul , quatorze blessures.

Bayard , revenant de la poursuite , rencontra les mêmes bataillons ; il leur fit rendre leurs Enseignes , & les laissa aller , parce qu'il n'avait alors avec lui que quarante hommes d'armes. Il ignorait le malheur de Gaston : peut-être s'il l'eût su , la douleur & la colère l'auraient-elles égaré , & se serait-il perdu à son tour en voulant venger son Général & son ami.

Bayard , dans la Lettre qu'on va lire , ne dit point qu'il eût prié Gaston , au moment de la victoire , de ne plus s'exposer. Mais dans l'excès de l'affliction , Bayard peut n'avoir pas tout dit : son amitié & sa modestie se refusaient peut-être d'accuser Gaston , & d'écrire ces mots douloureux & vains : S'il m'avait cru , je ne le pleurerais pas.



## L E T T R E

D U

CHEVALIER BAYARD.

*A Laurent Aleman son oncle , sur la bataille  
de Ravenne.*

**M**ONSIEUR, si très-humblement que faire puis à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme jà avez pu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne : nos ennemis y furent aussitôt que nous, afin de donner cœur à ladite ville; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couraient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en notre camp, M. de Nemours se délibéra de donner bataille; & Dimanche dernier passa une petite rivière, qui était entre nosdits ennemis & nous. Si les vinsmes rencontrer; ils marchaient en très-bel ordre, & étaient plus de 1700 hommes d'armes les plus gor-

gias ( les plus fiers ) & triomphans qu'on vit jamais, & bien 14000 hommes de pied, aussi gentils galans qu'on saurait dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que notre artillerie les affolait, ruër sur notre bataille, en laquelle était M. de Nemours en personne, sa compagnie, celle de M. de Lorraine, de M. d'Ars, & autres, jusqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent lefdits ennemis de si grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui était de mille hommes d'armes, & nous, il y avait de grands fossés, & aussi elle avait affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix desdits 1000 hommes d'armes des ennemis, ou environ. *En cet endroit, M. de Nemours rompit sa lance, & perça un homme d'armes des leurs, tout au travers, & demie brassée d'avantage.* Si furent lefdits 1000 hommes d'armes défaits & mis en fuite, & ainsi que leur donnions la chasse, vinsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie, avec cinq ou six cents hommes d'armes qui s'y étaient parqués, & au devant d'eux avaient mis des charettes à deux roues, sur lesquelles il y avait un grand fer à deux

ailes, de la longueur de deux ou trois brassees (1), & étaient nos gens de pied combattus main à main. Leursdits gens de pied avaient tant d'arquebutes que, quand ce vint à l'aborder, ils tuèrent quasi tous nos Capitaines de gens de pied, en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des gens d'armes, qu'après bien combattre, nosdits ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, & sept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués, & la plupart de leurs Capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne fait-on point qu'il se soit sauvé aucun Capitaine que le Vice-Roi : car nous avons prisonniers le Seigneur Fabrice Colonne, le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, Petro Navarre, le Marquis de Pesquierre, le Marquis de Padule, le fils du Prince de Melfe, Dom Jean de Cardonne, le fils du Marquis de Bélonde; & d'autres dont je ne fais les noms; ceux qui se sauvèrent furent chassés huit ou dix mille, & s'en vont par les montagnes écartés, & encore dit-on que les Villains (Payfans) les ont mis en pièces.

---

(1) Cela ressemble assez aux chariots armés de faux tranchantes, dont les Anciens faisaient usage. La lettre de Bayard justifie les Historiens qui ont rapporté cette circonstance de la bataille de Ravenne.

Monſieur, ſi le Roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres Gentilſhommes l'ont bien perdue : car ainſi que nous donnions la chaffe, M. de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui ſe ralliaient ; & voulut donner dedans : mais le gentil Prince ſe trouva ſi mal accompagné qu'il y fut tué, dont de toutes les déplaiſances & deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui qu'on a démené & qu'on démène encore en notre camp : car il ſemble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je, Monſieur, que c'eſt le plus grand dommage que de Prince qui mourut de cent ans a : & ſ'il eût vécu âge d'homme, il eût fait des choſes que oncques Prince ne fit. Et peuvent bien dire les Soldats qu'ils ont perdu leur père : Et de moi, Monſieur, je ne ſaurais vivre qu'en mélancholie : car j'ai tant perdu que je ne le vous ſaurais écrire.

En d'autres lieux furent tués M. d'Alègre & ſon fils, M. du Molard, ſix Capitaines Allemands, & le Capitaine Jacob, leur Colonel, le Capitaine Maugiron, le Baron de Grand-Mont, & plus de deux cents Gentilſhommes de nom & tous d'eſtime, ſans plus de deux mille hommes de pied des nôtres : & vous aſſûre que de cent ans le Royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier

Hier matin fut amené le corps de feu Monsieur à Milan , avec deux cents hommes d'armes , au plus grand honneur qu'on a pu aviser : car on porte devant lui dix-huit ou vingt enseignes les plus triomphantes qu'on vit jamais , qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan jusqu'à ce que le Roi ait mandé s'il veut qu'il soit porté en France , ou non.

Monsieur , notre armée s'en va temporisant par cette Romagne , prenant toutes les villes pour le Concile ( de Pise. ) Ils ne se font point prier d'eux rendre , au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés , comme a été cette ville de Ravenne , en laquelle n'est rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier , que le Roi n'ait mandé ce qu'il veut que son armée fasse.

Monsieur , touchant le frère du Poste , dont vous m'avez écrit ; incontinent que l'enverrez , il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puisque ceci est dépêché , je crois qu'aurons abstinence de guerres : toutefois les Suisses font quelque bruit toujours , mais quand ils sauront cette défaite , peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choses seront

un peu appaisées , je vous irai voir. Priant Dieu, Monsieur, qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Ecrit au camp de Ravenne, ce quatorzième jour d'Avril. Votre humble serviteur,

BAYARD.





---

# L'ORDRE DE L'ARMÉE DU ROI,

le 11 Avril, jour de Pâques, l'an 1512.

## *Rolle de l'avant-garde.*

P REMIÈREMENT, le Duc de Ferrare, qui ménera ladite avant-garde.	100 lances.
M. de Lautrec.	50 lances.
M. le Grand-Maître.	50 lances.
M. de Bourbon.	50 lances.
M. d'Imbercourt.	40 lances.
M. de Boify.	50 lances.
M. le Sénéchal de Rouergue.	60 lances.
M. le Grand-Ecuyer.	50 lances.
Le Comte de Mufol.	40 lances.
M. de Fontanilles.	40 lances.
M. du Pleffis.	100 lances.
M. de Bedan.	100 lances.
M. de Mazières, bâtard de Rieux.	20 lances.

---

Somme 750 lances.

---

Plus, Jean-Bernardin Carach.	500 Allemands.
Le bâtard de la Balme.	100 Allemands.
Plus, les 300 Chevaux-Légers du Duc de Ferrare.	300 Chevaux-Légers.

---

Somme 900 Chevaux.

---

## 292 L'ORDRE DE L'ARMÉE

### *Gens de pied.*

M. du Moular.	2000 hommes.
Le Capitaine Jacob.	2000 hommes.
Le bâtard de Clèves.	1000 hommes.
Le Capitaine Philippe.	1000 hommes.
Le frère du Capitaine Jacob.	1000 hommes.
Le Baron de Gaverai.	1000 hommes.

---

Somme 8000 hommes.

---

### *Bataille.*

Toute la bande de l'artillerie que M. le Grand-Sénéchal conduira avec les Gentils- hommes de l'Hôtel du Roi.	200 lances.
M. de Cruissol.	200 Archers.
La compagnie de Monsieur ( de Gaston de Foix. )	100 lances.
M. de Lorraine , Bayard conduisant la com- pagnie.	80 lances.
M. d'Aubigny.	50 lances.
M. de Duras.	50 lances.
M. l'Amiral.	50 lances.
M. de Tende.	50 lances.

---

Somme 580 lances.

---

### *Gens de pied.*

Le cadet de Duras.	1000 hommes.
Le Capitaine Odet ( de Foix , parent de Gaston. )	1000 hommes.
M. de Mont-miral.	1000 hommes.
Et s'en iront joindre à l'avant-garde, si l'af- faire y est, ou à l'arrière-garde.	

*L'arrière - garde.*

L'arrière-garde conduira M. d'Alègre avec sa compagnie.	50 lances.
Le Marquis de Mont-Ferrat.	50 lances.
Le Sénéchal d'Armagnac.	20 lances.
M. de Prix.	50 lances.
M. d'Estanson , ou le Chevalier Blanc.	60 lances.
M. de Buffy.	20 lances.
<hr/>	
Somme	250 lances.
<hr/>	

*Gens de pied.*

Le sieur Frédéric.	1000 hommes.
Le Comte Malestoc.	500 hommes.
Le Comte Parisot.	500 hommes.
Le Marquis de Malespine.	300 hommes.
Le Marquis Bernardo.	500 hommes.
Longueval.	300 hommes.
Antoine Bellot.	300 hommes.
Jean-Jacques de Castille.	500 hommes.
Verdançon.	500 hommes.
<hr/>	
Somme	4400 hommes.
<hr/>	

Monfieur fera avec quarante hommes  
d'armes, & trois ou quatre Capitaines,  
tels qu'il lui plaira avifer , pour l'ac-  
compagner , & ira où fera l'affaire  
pour y donner ordre.

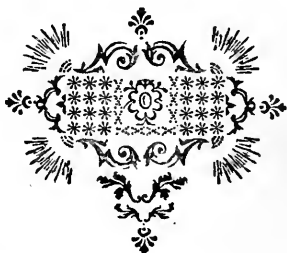
Somme de lances. 1580.

## 294 L'ORDRE DE L'ARMÉE, &c.

Albanois & Chevaux-Légers. 900.

Gens de pied. 15400.

Ces deux pièces sont enregistrées en la Chambre des Comptes de Grenoble, au Livre 3 des *Généralia*, fol. 364, en la deuxième cotte.





## ANECDOTES

*Sur la sépulture de Bayard , & sur la statue  
de Gaston de Foix.*

### I.

» **B**AYARD, ( c'est M. d'Expilly qui parle )  
 » fut enterré au devant du grand Autel des  
 » Minimes de la Plaine , à un quart de lieue  
 » de Grenoble , où néanmoins ne lui fut  
 » dressé ni tombeau , ni monument , ni marque  
 » aucune qui pût faire connaître que ce lieu  
 » renferme un si précieux dépôt. Le Roi  
 » Henri IV , qui avait toujours à la bouche  
 » & dans le cœur les mérites de Bayard , &  
 » les proposait souvent pour exemple à sa  
 » Noblesse , étant à Grenoble l'an 1600 , se  
 » résolut de lui faire ériger un tombeau digne  
 » du renom d'un tel Chevalier & de Sa Ma-  
 » jesté. Mais la guerre survenue en Savoie ,  
 » le mariage du Roi , & tant d'autres évé-  
 » nemens arrivés depuis , ont empêché l'effet  
 » de ce royal dessein. . . . Les trois Etats de  
 » Dauphiné , étant assemblés à Grenoble en  
 » 1619 , firent un fonds de 1000 livres « ,

( qui vaudraient plus de 2000 livres d'aujourd'hui ) » pour lui dresser un monument ;  
 » mais les deniers ayant été divertis , on n'a  
 » rien fait «.

## I I.

On vient de lire dans la lettre de Bayard que Gaston de Foix , après sa mort , fut porté à Milan. On l'enterra dans la grande Eglise , à côté du Maître-Autel : & dans le premier moment , on se borna à élever sur sa tombe un trophée des drapeaux pris à Ravenne. Quelque tems après , les Confédérés s'emparèrent de Milan. Mathieu Skeiner , Cardinal de Sion , le *Boute-feu de la Sainte Ligue* , lui qui joua dans toutes ces guerres le véritable rôle de l'Aleôto de Virgile , ce Prêtre sanguinaire eut la lâcheté de faire exhumer le Héros de la France , sous prétexte de l'absurde excommunication lancée contre les ennemis du Pape. Les Français , & d'autres Italiens , souhaitaient alors à Jules II & au Cardinal Skeiner , autant de droiture , de justice , d'honneur & de bonté qu'en avait eu le Prince dont ils osaient ainsi damner l'ame & outrager les cendres. Mais lorsque les Français rentrèrent dans Milan , ils firent ériger à Gaston un superbe mausolée en marbre , dans l'Eglise

des Religieuses de Sainte-Marthe , où son corps avait été transporté. On représenta ce Prince , suivant l'usage du siècle , étendu sur la tombe , dans la situation d'un homme qui dort profondément. En 1685 , la vétusté de l'Eglise obligea de la reconstruire : le tombeau étant fort endommagé , on jugea nécessaire de l'abattre. Mais les Religieuses conservèrent la figure du Héros. Elles firent pratiquer dans le mur de la nouvelle Eglise , mais en dehors , & du côté qui donne dans la cour du Couvent , une niche assez ornée , où cette statue fut placée debout , avec une inscription qui contient le petit détail qu'on vient de lire (1). J'ai actuellement entre les mains le dessin de la figure & la copie de l'inscription. La physionomie de Gaston de Foix est douce & belle : mais je n'y vois pas l'air terrible & martial que l'Abbé du Bos donne à cette statue , & que ne peut guère avoir un jeune homme dans le calme du sommeil , & avec les yeux fermés. Ces particularités , & sur-tout

---

(1) *Simulacrum Gastonis Foxii, Gallicarum Copiarum Ductoris, qui in Ravenna prælio cecidit, anno 1512. Cum in Æde Marthæ restituendæ ejus tumulus dirutus sit, hujusce Cœnobii Virgines, ad tanti Ducis immortalitatem, hoc in loco collocandum curavêre : anno 1685.*

l'inscription , prouvent que les Religieuses n'ont pas démoli le tombeau par mépris , ou par ignorance , comme l'Abbé du Bos l'annonce. Il aura été mal instruit par quelque Voyageur léger dans ses observations : & quand je relève cette erreur d'un Historien qui en commet si peu , je crois plutôt lui rendre hommage que le critiquer.

Il y avait, sur les quatre faces du tombeau, quatre bas-reliefs, représentant la retraite des Suisses, la délivrance de Bologne, la prise de Bresse, & la bataille de Ravenne. Ils ont été achetés par les Comtes d'Arconati, qui les conservent avec le plus grand soin dans leur château, appelé *Castellazo*, à deux lieues de Milan.





A M O N S I E U R  
D E B E L L O Y ,

*Sur la Tragédie de Gaston & Bayard ( 1 ).*

QUE j'aime , en tes Héros , un cœur libre d'envie !  
De la gloire , comme eux , Amant sans jalousie ,  
Tes succès me sont chers ; j'ose les confirmer ;  
Et j'aspire à l'estime en sachant t'estimer.

Oui , d'un double laurier ta Muse se décore ;  
L'objet de tes travaux les ennoblit encore :  
Ardent à réveiller , par des accens vainqueurs ,  
L'amour du nom Français assoupi dans les cœurs ;  
Poète citoyen , ta solide industrie  
A voué ses talens au bien de la Patrie.  
Au sein majestueux des antiques tombeaux ,  
Ton crayon va chercher l'ame de nos Héros ,  
Et nous peint , sous des traits qu'on aime à reconnaître ,

Par ce que nous étions ce que nous pouvons être.

J'ai gémi , comme toi , sur l'injuste rigueur ,  
Qui des Lis de nos jours accuse la langueur ;

(1) Cette Epître est de M. le Fèvre : je ne puis , ce me semble , lui témoigner plus convenablement ma reconnaissance , qu'en rendant publics de beaux vers qui partent d'une belle ame.

J'ai tremblé que l'effet ne suivît le présage.  
On parvient à flétrir l'ame qu'on décourage ;  
Qui craint trop de tomber est enfin abattu ;  
Le poison lent du doute agit sur la vertu.  
Mais tu lui rends sa force ; & ces heureux exemples  
De Français, que la Grèce eût placés dans ses Temples,  
Ces Martyrs de Calais, ces illustres Bayards,  
Sous le jour le plus noble offerts à nos regards ,  
Déjà de la vaillance ont rallumé les flâmes ,  
Ont prouvé que l'honneur vit encor dans nos ames :  
Nous rentrons dans les biens transmis par nos aïeux ,  
Et l'admiration a dessillé nos yeux.

Achève , & fais sentir aux enfans de la gloire  
Ce généreux élan , gage de la victoire.  
Qu'ils puissent dans tes vers : plus d'un fameux  
Guerrier

Dut aux fameux Auteurs l'éclat d'un beau laurier.  
La foudre dans les mains, le fier vainqueur d'Arbèle  
Payait aux chants d'Homère un hommage fidèle ;  
Et plein de sa lecture il volait aux hasards ,  
S'appuyant d'Apollon pour mieux servir sous Mars.

Mais quoi ! de tout mérite implacable furie ,  
La critique déjà contre moi se récrie !  
Si j'en crois des Censeurs les sourcilleux regards ,  
L'honneur a dans sa chute entraîné les Beaux-Arts.  
Quoi ! nos grands Ecrivains , avares de leur gloire ,  
Nous auraient-ils fermé le temple de mémoire ?  
Censeurs fastidieux, n'est-il plus de chemins  
Que puissent s'y percer d'infatigables mains ?  
Sur des mers, il est vrai, qu'assiègent les orages ,

Nous tendons vers un port entouré de naufrages ;  
Le plus fier Argonaute , à ce terrible écueil ,  
A vu briser sa nef & céder son orgueil.  
Moi-même , encor frappé des périls de la scène ,  
Moi , qu'en mes premiers ans l'altière Melpomène  
D'un coup d'œil moins austère a daigné caresser ,  
Depuis.... vain souvenir, quand je dois l'effacer !

Toi , dont l'âge plus ferme a mûri la prudence ,  
Dans un sentier si rude assûre ma constance.  
Non qu'à tes moindres pas soigneux de m'attacher ,  
Faible , & sans conducteur toujours prêt à broncher ,  
Je borne mon génie à voler sur tes traces ;  
Des froids imitateurs on connaît les disgraces ;  
Rarement l'air d'autrui nous prête des appas ;  
Si je veux t'imiter , c'est en n'imitant pas.  
Cependant, marche au bruit des clameurs de l'envie ;  
Importune ses yeux de l'éclat de ta vie ;  
Irrite ses serpens par de nouveaux succès ,  
Entends toujours ses cris — & n'y réponds jamais.





## J U G E M E N T

D U

JOURNAL DES SAVANS,

*Sur la Tragédie de GASTON & BAYARD.*

Juin 1770. Second volume.

L'AUTEUR *du Siège de Calais* présente aujourd'hui à la Nation les portraits du Chevalier Bayard & de Gaston de Foix. C'est servir la Patrie ; c'est appliquer le genre le plus intéressant à l'objet le plus utile. Les Grecs traitoient des sujets nationaux, & le théâtre étoit chez eux un instrument de la politique. C'est en cela qu'il les falloir imiter, & ce n'étoit pas assez de traiter d'après eux les mêmes sujets, intéressans pour eux, indifférens pour nous, du moins quant à l'objet politique. Se borner à ces sujets, c'étoit faire ce qu'avoient fait les Savans du seizième siècle, qui, pour imiter les Anciens, empruntoient leur langue, & négligeoient la langue nationale, sans songer que les Anciens avoient justement donné la préférence à la

langue de leur pays. M. de Belloy paroît consacrer ses grands talens à nourrir parmi nous l'esprit patriotique ; c'est le Poëte national par excellence ; c'est le Tyrtée des François.

Le moment de la vie de Gaston & de Bayard que choisit M. de Belloy, est celui de la conspiration de Bresse. Le Comte Avogare étoit le Chef de cette conspiration, dont l'objet étoit de perdre l'armée Françoisë ; mais presque toute l'Histoire de Bayard, & les rapides exploits de Gaston se trouvent fondus dans cet ouvrage. C'est ce que Racine se glorifie d'avoir fait dans *Mithridate* ; c'est ce qu'il a fait dans toutes ses Pièces, & en général, ce talent de nourrir un sujet de tout ce que ses entours peuvent fournir d'intéressant, a toujours distingué tous les grands Auteurs dramatiques. Suivons la marche de la Pièce.

#### A C T E   P R E M I E R.

Bayard arrive à Bresse, dont la citadelle, qui est encore au pouvoir des François, se défend contre la ville. Avogare, qui dissimule avec Bayard jusqu'à feindre de lui destiner Euphémie sa fille, dont Bayard est amoureux,

paroît se féliciter du secours que Bayard lui porte.

Vous êtes avec nous , les dangers sont pour elle.

Bayard s'annonce , dès les premiers mots , par tous les caractères connus de la Chevalerie.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême ,  
Dieu , la France , l'Honneur , l'Amitié , l'Amour  
même ,

De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard.

Le Duc d'Urbin , neveu du Pape Jules II , veut attirer Bayard au service du Pape. Ce Pontife , uni alors contre Louis XII , avec l'Empereur Maximilien , le Roi d'Espagne , Ferdinand le Catholique , & la République de Venise , fait offrir au Chevalier le commandement des troupes confédérées. » Le » Pape, dit le Duc d'Urbin à Bayard , se » souvient qu'il vous doit la vie , & que vous » l'avez sauvé des attentats d'un traître «.

Eh bien ! pour s'acquitter , Jules m'invite à l'être !

Mais quel est , dit le Duc d'Urbin , le prix de vos services ? Mes services mêmes , répond Bayard.

A mon choix Louis me récompense.....  
Il me met le premier sous l'aile de la gloire ;  
Il veut tenir de moi sa première victoire.

Le

Le Duc d'Urbain étoit généreux ; Bayard le prend lui-même pour juge de ses propres offres.

Nous nous estimons, Seigneur, à plus d'un titre.  
Parlez vrai. Si ma foi cédaît à vos discours,  
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

U R B I N.

Je t'imité, Bayard, & je te parle en homme,  
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome :  
J'allais, si par mes soins il t'avait corrompu,  
Applaudir son bonheur, & pleurer ta vertu.

B A Y A R D , *l'embrassant.*

Va, le frère chéri que m'ont donné les armes,  
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

Urbain s'attendrit sur Bayard, & s'alarme du danger où son ami va s'exposer. La citadelle de Bresse est absolument hors de défense, les remparts sont tout ouverts, & les fossés comblés. Bayard fait venir ses Soldats.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas.

Voyez ces vieux Guerriers.....

Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans,  
Que sur un pont formé d'ennemis expirans.

C'est la réponse connue que fit Bayard dans Mézière, quand on lui proposa de se rendre.

Mais un mérite de cette scène , plus précieux encore que les détails qui viennent d'être cités , c'est l'art avec lequel l'Auteur a su y mettre en action le tableau politique de l'Europe , & faire sortir des propositions & des objections du Duc d'Urbin , & des réponses du Chevalier , l'exposition des intérêts des Princes , & la peinture de leurs caractères. Jules II , Maximilien , Ferdinand , Louis XII , Gaston paroissent tour-à-tour sur la scène , toujours amenés naturellement par le cours de la négociation dont le Duc d'Urbin s'est chargé. Tout ce morceau est de main de Maître , & tous les portraits sont ressemblans.

Jules , soufflant par-tout la fureur qui l'inspire ,  
Du pied des saints Autels embrâse l'Univers ;  
Lui , dont le front blanchi par quatre-vingts hivers ,  
Etale , dans un camp , le mélange bizarre  
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare ;  
Qui , dans Mirande enfin , vint lui-même assiéger ,  
Dépouiller l'Orphelin qu'il devait protéger.

Pour Maximilien :

Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre.  
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi ;  
Est-ce avec un Soldat qu'il garderait sa foi ?

Venise qui fut diviser les Rois armés contre elle , & tourner contre la France cette même



Ligue de Cambrai qui avoit juré la perte de la République ; Venise reçoit ici les éloges dûs à sa sagesse & à sa politique.

Louis XII en reçoit d'aussi justes & de plus flatteurs.

Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect....

Il défend les Etats qu'il tient de ses aïeux ;

Mais il est né trop grand pour être ambitieux.

Jule a pu soupçonner ce généreux système ;

On doute des vertus qu'on n'aurait pas soi-même....

Un Monarque, un Français refuser la victoire !

Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.

Vous, qui sous d'autres Rois voulez me voir servir ,

Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

Mais ne rougissez-vous pas de servir sous un jeune Guerrier tel que Gaston ?

Eh ! que fait sa jeunesse ,

Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?

Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur ,

C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur....

Je me plais à le suivre , & même à l'imiter ;

J'admire sa prudence , & j'aime son courage :

Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Bayard lui-même désespéroit de pouvoir défendre la citadelle de Bresse plus de cinq jours, si Nemours n'arrivoit pour le secourir ; mais on devoit peu s'en flatter, vu l'éloigne-

ment & les obstacles. Les rivières débordées fermoient les chemins, que la neige & les frimats rendoient d'ailleurs presque impraticables. Nemours arrive, non pas au bout de cinq jours, mais dans le moment même où le Duc d'Urbain prouvoit à Bayard qu'il étoit impossible que Nemours arrivât à tems pour secourir la citadelle. A cette nouvelle, Bayard & le Duc se regardent avec surprise.

Que notre étonnement doit honorer Nemours !  
s'écrie Bayard.

Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,  
Allons apprendre encor les secrets de la guerre.

Altémore, qui est venu annoncer l'arrivée de Nemours, est amoureux de la fille d'Avogare, & conspire contre les François avec le père.

Le principe de la haine d'Avogare pour les François, est la mort de son fils unique, tué en combattant contr'eux. L'Auteur a voulu tirer Avogare de la foule des Conspirateurs ordinaires, en le distinguant par des caractères réputés nationaux, tels que l'attachement singulier à son nom, certains raffinemens de perfidie & de cruauté, la vengeance qu'on croit plus ingénieuse & plus implacable en Italie que dans le reste de l'Europe.

Altémore est intéressé à l'action, & sort aussi par-là de la classe des Confidens ordinaires.

## ACTE SECON D.

Euphémie instruite des secrets d'Avogare par un Bressan inconnu, veut réconcilier son père avec les François : Avogare persiste dans sa haine & dans sa dissimulation ; Euphémie a tout-à-la-fois à craindre, & pour son coupable père qui s'expose au supplice, & pour le Duc de Nemours qu'elle aime, & contre lequel Avogare conspire. Nemours, Bayard, & tous les Chevaliers François paroissent avec sécurité devant Euphémie & Avogare ; Euphémie cache sa crainte ; l'héroïque amitié de Gaston & de Bayard, la juste admiration qu'ils s'inspirent l'un à l'autre, forment ici un tableau qui élève l'ame.

Mais l'amitié est bientôt troublée par l'amour & par la jalousie. Nemours, qui, aimé d'Euphémie, n'a voulu se déclarer son Amant, qu'après avoir obtenu l'agrément de Louis XII pour ce mariage, annonce qu'il l'a obtenu, & qu'il aime Euphémie ; Bayard, consterné de cette nouvelle inattendue, se déclare le rival de Nemours ; la jalousie l'égare, il s'oublie un moment.

Je fais (dit-il) conserver le prix de mon courage.

NEMOURS.

Mes titres sont égaux, mon courage & son choix.  
Nemours, comme Bayard, fait conserver ses droits.

BAYARD.

Eh bien ! Seigneur, il faut..... Mais mon devoir  
m'impose ;  
Votre nom, votre rang...

NEMOURS.

Mon rang ? Je le dépose ;  
Et l'amour & l'honneur vous rendent mon égal.

Ici l'Auteur suppose que le duel de Bayard  
contre Sotomaiore, avoit eu la même cause,  
& Bayard, en rappelant cet exemple, paroît  
menacer Nemours, qui lui répond :

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer ;  
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit suffire.

Au même instant où il devient l'ennemi de  
Bayard, il le consulte encore sur les intérêts  
de l'Etat, & sur le plan de la guerre. C'est la  
noble confiance d'un grand homme dans un  
grand homme.

Avogare & Altémoré tâchent d'irriter la  
jalousie des deux Héros, & espèrent de les  
perdre l'un par l'autre : il faut voir dans la  
Pièce même, par quels traits de dissimulation,

par quels détails de perfidie ils parviennent à dérober aux yeux des Français leur trame odieuse.

Nemours dispose tout pour le duel. Il choisit l'épée, parce que c'est avec cette arme que Bayard a vaincu Sotomaiore ; il veut cacher le secret de ce combat à toute l'armée, de peur qu'elle n'y mette obstacle. Il nomme pour seuls témoins & seuls juges du combat Avogare & Altémore, qui, voyant ainsi entre leurs mains le sort des deux Héros, se proposent d'accabler le vainqueur, lorsqu'ils auront vu succomber le vaincu.

#### ACTE TROISIÈME.

Le moment du combat est arrivé ; Bayard, qui rougit de sa faute, & qui, tant de fois vainqueur de ses ennemis, aspire à l'être de ses passions, cache au fond de son cœur le grand projet qu'il médite, donne encore quelques soupirs à l'amour ; il sera désormais tout entier à l'honneur. Voilà les deux rivaux en présence ; voilà les deux perfides témoins qui n'attendent que l'occasion de consommer leur crime. Nemours tient à Bayard un discours modeste, courageux & tendre ; ( c'est

celui qui ouvre la troisième scène de cet acte ; )  
il commence par ce vers :

Bayard, si la raison suit votre éportement, &c.  
& finit par celui-ci :

Embrassez un ami..... Combattez un rival.

B A Y A R D.

Prince, en vous offensant, je me suis fait outrage ;  
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.....  
Je fais comment Bayard doit combattre Nemours.

Il appelle aussi-tôt les Chefs de l'armée, qui  
entrent à sa voix. Vous tous, s'écrie-t-il, té-  
moins de mon offense :

Vous, sur-tout, digne objet de mon fatal amour,  
Vous que ma faute honore, ainsi que mon retour,  
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

( En disant ces mots, il pose son épée aux  
pieds du Duc de Nemours. )

Voyez comme il remplit le devoir noble & juste,  
Que l'honneur véritable impose à la valeur,  
Et comment un Héros se punit d'une erreur.

N E M O U R S.

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes.

( Ce vers exprime fidèlement ce qui se passe

dans l'ame du Lecteur. ) Nemours prend l'épée de Bayard , lui donne la sienne , & s'écrie :

Tremblez plus que jamais , ennemis de mon Roi ,  
Du glaive de Bayard ma valeur est armée.

On remet à Bayard le testament de Nemours , qui lui léguoit tous ses biens , s'il mourroit par ses mains dans le combat. Nemours prioit même Euphémie de vivre pour Bayard : on peut croire que Bayard la cède à Nemours. » S'il étoit un prix pour le plus » vertueux , dit Euphémie « ,

Quel Mortel oserait choisir entre vous deux ?

Avogare feint d'être défarmé par leur générosité. Euphémie croit ce changement sincère , parce qu'elle le desire. On va combattre les Bressans. Ce troisième acte est un des plus beaux qui soient au théâtre. On y reconnoît la manière de Corneille , & les plus sublimes élans de ce grand Poète ne vont guère plus haut.

#### ACTE QUATRIÈME.

Le Duc d'Urbain est pris , mais Bayard est blessé : ce n'est point un Soldat ennemi qui l'a frappé , c'est un traître qui paroissoit combattre à ses côtés ; & ce traître , qu'on n'a pu

connoître dans la chaleur du combat , est Avogare lui-même. Altémore s'étoit chargé de faire périr de même le Duc de Nemours. Avogare vient verser des larmes perfides sur Bayard , qui lui répond :

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi ;  
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

C'est le mot connu de Bayard mourant au Connétable de Bourbon. M. de Voltaire l'avoit employé dans Adélaïde du Guesclin.

Je te plains plus que moi , de trahir sans remords ,  
Et le Roi qui t'aimait , & le sang dont tu fors.

. . . . . Plaignez-le plus que moi ;  
Plaignez-le ; il vous offense , il a trahi son Roi.

La situation est différente chez M. de Belloy ; Bayard parle au coupable même , en croyant lui parler d'un autre. » C'est , dit modestement M. de Belloy , » gagner un peu , en perdant » beaucoup «.

Avogare dit que l'ennemi est vainqueur. Bayard demande si Nemours vit ; on le croit , répond Avogare : & *l'on dit l'ennemi triomphant !* s'écrie Bayard. Bientôt on apprend la victoire complète de Nemours. L'Auteur , dans ce récit , n'a rien oublié de ce qui caractérise particulièrement les exploits du Duc de Nemours ; il a peint sur-tout cette facilité



singulière avec laquelle Nemours pressoit ou retenoit à son gré l'ardeur de ses Soldats ; preuve éclatante de leur respect , de leur amour & de leur confiance , dans un tems où l'esprit de Chevalerie devoit nuire encore à la discipline militaire.

Euphémie apprend , par le Duc d'Urbain , le crime d'Avogare ; & le Bressan inconnu , qui l'avoit déjà instruite des secrets de son père , surprend encore un billet , par lequel Avogare promettoit au Marquis de Pescaire , Général des Espagnols , la mort de Gaston & de Bayard. Tandis qu'elle se plaint à son père de ces nouvelles perfidies , Nemours paroît ; Avogare se place entre Euphémie & Nemours , prêt à frapper l'un & l'autre , s'il échappe à Euphémie une parole ou un geste qui l'accuse.

Nemours , qui ne fait rien encore , demande à Euphémie l'explication d'un mot que lui a dit un Soldat inconnu , de la part de ce même Bressan qui avoit averti Euphémie des crimes d'Avogare. Voici ce mot. » L'assassin de » Bayard menace la vie de Gaston : ce secret » est connu d'Euphémie «. A cette question pressante , Euphémie veut se ranger du côté de Nemours , qui lui tend la main , & Avogare se voyant prêt d'être découvert , tire son

poignard ; Euphémie craint qu'il ne poignarde Nemours, comme il l'en a menacée ; elle arrête son père, en l'embrassant avec violence ; il veut la tuer ; Nemours qui, en ce moment, connoît enfin Avogare, lui arrache le poignard, & veut l'en percer lui-même ; Euphémie se retourne, & couvre son père de son corps. Avogare est arrêté, & confié aux soins d'Altémoré, son complice, qui n'est pas encore démasqué. Il leur reste une espérance bien coupable. Gaston, par le conseil d'Altémoré, prend à Bresse le palais d'Avogare, & Altémoré se flatte de le faire sauter en l'air par le moyen des mines, secret nouvellement connu en Europe, & qui commençoit à produire de terribles effets.

#### ACTE CINQUIÈME.

Le vieillard Bressan, qui a instruit Euphémie des crimes d'Avogare, & averti Gaston de son danger, vient révéler d'autres détails de la conspiration : il fait qu'on prépare le jeu des mines, mais il ignore où en est le foyer. Ce vieux Soldat est un Déserteur François, que son admiration pour Gaston & Bayard, & un juste repentir engagent à servir sa Patrie.

» Il a, dit M. de Belloy dans la Préface, des

» remords que j'ai vus dans le pays étranger ,  
 » au fond du cœur de tous nos Soldats ex-  
 » patriés. Je n'en ai pas rencontré un seul qui  
 » ne pleurât son erreur & sa folie. Tous  
 » s'étoient imaginés que la fortune les atten-  
 » doit hors de leur pays ; tous y avoient  
 » trouvé le malheur «.

Ce vieillard , qui ne paroît qu'au cinquième acte , mais qui n'a cessé d'agir pendant toute la Pièce , ressemble au Berger de l'Œdipe de Sophocle , & il est moins épisodique. Ses sentimens François le rendent intéressant. Il a vendu sa maison pour gagner un Soldat de la garde ennemie , & savoir des secrets dont sa Patrie pût profiter. Nemours lui promet le prix de ses services. » Prince , répond le vieil-  
 » lard , j'en suis indigne «.

Réservez pour mes fils un si généreux soin ;  
 Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.

Cette scène se passe entre le Chevalier Bayard , le Duc de Nemours , & le Soldat. Pendant tout cet acte , Bayard , mis hors de combat par la blessure qu'il a reçue à l'assaut de Bresse , est couché sur un lit militaire , comme celui sur lequel on apporte Tancrède. Les armes de Bayard sont auprès de son lit. L'idée de ce lit est prise de la Phèdre d'Eu-

ripide. » Je n'aurois pas eu , dit l'Auteur , la  
» hardiesse de concevoir seulement ce projet ,  
» dans le tems où notre théâtre étoit couvert  
» de Spectateurs ; mais aujourd'hui il nous  
» est permis de donner à la représentation  
» toute la vérité de la Tragédie antique : &  
» puisque l'on apporte Tancrède sur un lit ,  
» pourquoi n'y verroit-on pas Bayard ? Au  
» reste , si des gens difficiles vouloient abso-  
» lument le voir sur un fauteuil , on sent bien  
» qu'il ne faudroit pas un effort de génie  
» pour les contenter «.

Le Soldat va chercher à découvrir la mine. Nemours le suit ; Bayard , toujours prêt à combattre , s'écrie : *Soldats , qu'on me porte à sa suite*. Nemours exige qu'il reste , & le laisse sous une sûre garde. Altémoré , qui n'est toujours point soupçonné , vient écarter cette garde , en supposant un ordre du Duc de Nemours : il va poignarder Bayard dans ce lit où le Héros blessé est sans défense ; Altémoré n'attend que le signal de la mort de Nemours qui va périr par le jeu des mines. Ce signal est nécessaire , Altémoré n'osant attenter à la vie de Bayard , tant qu'il lui reste un vengeur tel que Nemours. Euphémie arrive , & demande Nemours avec inquiétude ; Bayard lui dit que Nemours vient de se rendre

au palais d'Avogare : Ah ! s'écrie-t-elle , il est donc perdu ; c'est-là qu'on a tendu le piège mortel. En effet , la mine éclate ; on entend le bruit que produit le renversement du palais d'Avogare ; Euphémie s'évanouit de frayeur ; Altémore s'avance contre Bayard , qui saisit sa lance dans le coin de son lit , & se défend contre Altémore & sa troupe. Dans l'instant , on voit un Guerrier qui écarte & renverse les Conjurés ; c'est Nemours. Le vieillard Bressan , ayant découvert le foyer , avoit averti à tems le Duc de Nemours d'aller secourir Bayard. Avogare ayant mal pris ses mesures , est écrasé lui-même sous les ruines de son palais , & le vieillard Bressan , qui vouloit se punir de sa désertion , y périt aussi ; tous les François le pleurent ; Euphémie seule pleure Avogare. Bayard finit la Pièce par ces vers prophétiques sur Nemours.

Modère au moins ton ardent caractère ;  
 Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire :  
 Songe qu'en peu de jours tu fus vivre long-tems ;  
 Ta carrière d'honneurs est remplie à vingt ans.  
 Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire ;  
 Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

Nous avons fait marcher de front , dans cet extrait , & le plan de la Pièce , & les carac-

tères contrastans des personnages, & quelques-uns des détails les plus curieux. L'intérêt des trois premiers actes tient à l'admiration ; celui des deux derniers à la terreur ; celui du troisième est composé de ces deux ressorts. » Il me  
 » semble, dit l'Auteur dans une Préface savante & méthodique, » que la terreur est le seul sentiment théâtral qui se soutienne à côté de  
 » l'admiration. La pitié est trop douce &  
 » trop foible : elle ne pénètre dans l'ame que  
 » par degrés, & avec quelques préparations :  
 » or ces préparations sont nécessairement  
 » froides à côté d'un sentiment aussi chaud  
 » que l'admiration qui pleure ( 1 ) : au lieu

---

( 1 ) On peut disputer beaucoup sur cette proposition. Est-ce que dans le *Cid* & dans *Polieucte* la pitié n'est pas souvent à côté de l'admiration ? Est-ce que dans *Brutus*, où ce personnage excite par-tout l'admiration, le Spectateur ne pleure point de pitié ? Lorsque Titus condamné, dit à son père :

A cet infortuné, daignez ouvrir les bras ;  
 Dites du moins : mon fils ! Brutus ne te hait pas.

Et que Brutus lui répond :

Lève-toi, triste objet d'horreur & de tendresse ;  
 Lève-toi, cher appui qu'espéroit ma vieillesse.  
 Viens embrasser ton père ; il t'a dû condamner ;  
 Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

que

» que la terreur peut frapper subitement un  
 » coup imprévu, qui ne manque jamais son  
 » effet quand il est violent. Voilà pourquoi

---

Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage.

Va, porte à ton trépas un plus mâle courage ;

Va, ne t'attends pas, sois plus Romain que moi ,

Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Ce seul vers :

Lève-toi , cher appui qu'espéroit ma vieillesse.

ne fait-il pas verser les plus tendres larmes sur cet admirable Brutus , sur ce malheureux père , privé par lui-même de cet appui de sa vieillesse ? Bien loin que la pitié soit incompatible avec une admiration tendre , celle-ci au contraire renferme presque toujours un sentiment confus de pitié , qui naît de l'idée d'un grand sacrifice ; mais même sans cette idée , dont nous n'avons pas besoin ici , comment l'Auteur ne s'est-il pas souvenu de son cinquième acte de *Titus* , où la pitié pour Sextus se joint par-tout à la plus tendre admiration pour Titus ? *Zelmire* , qui excite aussi l'admiration , & qui éprouve si souvent l'effroi , n'inspire-t-elle pas la pitié dans plusieurs situations ? Nous ne reprochons point à l'Auteur d'avoir préféré dans *Gaston & Bayard* la terreur à la pitié ; nous verrons même qu'il a mieux fait qu'il n'avoit dit , & que dans cette Pièce , comme dans *Zelmire* , la pitié se joint quelquefois à l'admiration & à la crainte : mais nous croyons que sur cette incompatibilité prétendue de la pitié avec l'admiration , la théorie n'a pas été assez réfléchie , & qu'il s'est trop pressé de faire un système.

*Note de l'Editeur.*

» mon sujet pouvant se prêter également à  
» la pitié ou à la terreur, j'ai préféré la der-  
» nière après les scènes d'héroïsme «.

Le Lecteur peut s'appercevoir même dans cet extrait, que la Pièce est du plus grand spectacle. Nous ne doutons pas qu'elle ne fît beaucoup d'effet au théâtre ; nous regrettons que des circonstances particulières, dont l'Auteur seul peut rendre compte (1), lui aient fait prendre d'abord la voie de l'impression.

Les notes qu'il a mises à la suite de sa Pièce, forment un morceau d'Histoire très-curieux, où chaque fait est noblement décrit, ou solidement discuté, & qui ne laisse rien à desirer sur Gaston & sur Bayard. On y trouve réunies la critique, la logique, & l'espèce d'éloquence qui convient au sujet. L'esprit François préside à ces Notes, ainsi qu'à la Préface.

Celle-ci contient une lettre écrite à l'Auteur par un Prince étranger, dans le tems du *Siège de Calais*.

» Puisque je la publie si loin de sa date,  
dit l'Auteur, » je ne puis plus être soupçonné  
» d'avoir pour objet la vanité de jouir des  
» éloges outrés que cette lettre me prodigue.

---

(1) On en a rendu compte dans la Vie de M. de Belloy.  
*Note de l'Editeur.*



» Ceux qui me connoissent , feront bien sûrs  
 » que c'est malgré ces éloges que je la fais  
 » imprimer , mais parce qu'elle peut exciter  
 » des génies plus heureux à obtenir des  
 » louanges plus justes , & sur-tout parce  
 » qu'elle rend à la Nation Françoisé un hom-  
 » mage qui atteste la haute opinion que  
 » l'Europe a encore de nous , en dépit de  
 » nos Détracteurs «.

Il convient qu'un monument qui peut servir à la gloire de la Nation , & à celle du Poète national , soit consigné dans le Journal Littéraire de la Nation.

» Il n'y a point de Patrie , Monsieur , qui  
 » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre  
 » *Siège de Calais* en étranger , & en homme  
 » peu accoutumé à admirer depuis quelque  
 » tems , parce qu'on ne fait presque plus rien  
 » d'admirable. Messieurs..... ont été témoins  
 » de l'effet qu'a produit sur moi l'effort d'une  
 » belle ame & de talens bien supérieurs. Il  
 » s'est fait sentir dans les pays même où l'on  
 » ne sent rien. Vous êtes le Poète de votre  
 » Nation & de l'honneur. Je veux qu'on lise  
 » de vos beaux vers avant d'aller au combat.  
 » Si j'avois l'honneur d'y mener des François ,  
 » je vous demanderois des Hymnes. Vous  
 » souvenez-vous de cette corde qu'on tou-

» choit , en pareille occasion , chez les Grecs ,  
» & de ce que produisoient le mode Lydien &  
» le mode Phrygien ? La Poésie n'a-t-elle pas  
» autant de pouvoir sur l'ame que la Musique ?  
» *Continuez, Monsieur, à faire valoir les beaux*  
» *traits de votre Nation magnanime ; les autres*  
» *s'en ressentiront.* Je suis las de faire des  
» Héros à coups de bâton. Vous me parlez  
» de Bayard ; donnez-nous au plus vite ce  
» bon Chevalier : je ferai le vôtre dans tous  
» les tems «.





# O B S E R V A T I O N S

## D E L'É D I T E U R ,

*Sur la Tragédie de GASTON & BAYARD.*

CETTE Tragédie est composée dans le même esprit que le *Siège de Calais*, & ce seul mot en fait déjà l'éloge.

L'Auteur, porté par inclination, engagé par ses succès, & préparé par une étude approfondie de l'Histoire, à célébrer au théâtre la gloire de la France, à lui retracer ses Grands Hommes & ses grandes actions, pour l'inviter à les reproduire; enfin à lui inspirer cette estime de soi-même, qui préserve du mépris des autres, cet amour de la gloire qui fait entreprendre les grandes choses, cet esprit patriotique qui fait les faire exécuter, ne pouvoit proposer de meilleurs modèles que Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, & le Chevalier Bayard. Comme Poète national, ses devoirs sont remplis par ce seul choix; mais comme Poète dramatique, on pourroit demander d'abord ce qu'il peut trouver de tragique *dans le cours triom-*

*phant des prospérités de Gaston*, & dans cette suite d'exploits héroïques & d'actions vertueuses qui composent la vie du Chevalier Bayard ?

La réponse à cette question ou objection seroit que la Tragédie de *Gaston & Bayard* est dans le genre héroïque, dans le genre de Corneille, qu'on ne gagneroit rien sans doute à proscrire ; que la terreur & la pitié ne sont pas les seuls ressorts tragiques ; que l'admiration passionnée, l'admiration qui fait verser des larmes, qui rend la vertu plus chère & plus sacrée, est un digne objet de la Tragédie ; que cette admiration, qui va jusqu'à l'attendrissement, renferme toujours une sorte de pitié noble qu'excite naturellement l'idée d'un grand sacrifice ; que quand Pauline, par exemple, met son mari sous la garde de son Amant, & s'interdit ainsi à elle-même toute espérance, on la plaint autant qu'on l'aime & qu'on l'admire ; que d'ailleurs M. de Belloy, dans *Gaston & Bayard*, n'a point négligé la terreur & la pitié proprement dites ; que ses deux Héros, entourés de traîtres & d'assassins, sont toujours en danger ; que ce danger est très-pressant, puisque Bayard est réellement assassiné par un traître, & si dangereusement blessé, qu'on désespère quelque tems de sa vie, & que

Gaston est prêt à périr par le jeu d'une mine. Euphémie , placée entre son père & son Amant, tremblante pour tous les deux, toujours menacée de les voir périr l'un par l'autre, toujours trompée par un père également perfide & dénaturé, doit exciter la pitié.

L'Auteur a choisi dans la vie de Gaston de Foix & du Chevalier Bayard , le moment de la conjuration de Bresse : c'étoit en effet celui où il pouvoit montrer ces deux Héros dans le plus grand danger , puisque le but de cette conjuration, conduite par le Comte Avogare, étoit de détruire l'armée Françoisse avec ses Chefs, & que Bayard fut blessé grièvement à l'assaut de Bresse. D'ailleurs , le Poëte restant le maître des circonstances & des détails de cette conjuration , pouvoit , à son gré , prolonger , varier , augmenter le danger des personnages intéressans ; & c'est ce qu'il a fait.

Les observations que nous allons faire , rouleront souvent sur les mêmes objets dont on s'est occupé dans le jugement du Journal des Savans ; mais ces objets seront souvent considérés sous des points de vue différens : d'ailleurs nos observations , par les raisons que nous avons dites , seront plus sévères que ne l'a été le jugement du Journal ; peut-être aussi croirons-nous quelquefois avoir acquis ,

par cette févérité même, le droit de louer, avec plus d'enthousiasme , les grandes & sublimes beautés dont cette Pièce est remplie.

## A C T E   P R E M I E R.

*Scène première.*

On ne prend plus un fort où commande Bayard.

Ce vers, quoiqu'il soit dit par le traître Avogare, qui veut flatter pour perdre, remplit si bien l'idée que l'Histoire donne de Bayard ; il rappelle si vivement la conduite de ce Héros dans la défense de Mézières , qu'il ne peut manquer de plaire. Il en est de même de ces deux autres vers que dit le même Avogare.

Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis ?

Bayard a-t-il jamais négligé ses amis ?

## B A Y A R D.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,  
Dieu , la France, l'Honneur , l'Amitié , l'Amour  
même ,

De Milan, vers ces lieux , ont fait voler Bayard.

L'Auteur s'applaudit, avec raison, d'avoir renfermé dans le second de ces vers , & d'y avoir présenté, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie, la Religion

la Patrie, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour. On voit par-tout dans cet Ouvrage, combien il étoit nourri des excellens Mémoires de M. de Sainte-Palaye sur cette partie importante de l'Histoire moderne; jamais le talent n'a fait un plus bel usage de l'érudition.

Le Duc d'Urbain a fait demander à Bayard un entretien; il a des propositions à lui faire de la part du Pape Jules II, oncle du Duc: Bayard l'attend, & sa réponse est prête.

Il vient m'offrir la honte, & doute d'un refus!

Vers qui a souvent reçu ou pu recevoir son application.

*Scène seconde.* On retrouve bien encore le véritable esprit de la Chevalerie dans le discours de Charles VIII au Chevalier Bayard, discours qui n'est ici qu'un peu ennobli quant à l'expression, mais dont le fonds est rapporté dans l'Histoire du Chevalier Bayard, & que les Rois devoient tenir alors aux jeunes Guerriers qui entroient dans la carrière.

Quand Charles, ce grand Roi, foudre de l'Italie,  
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,  
De l'honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ:

» De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage;

» L'Amour, dans un grand cœur, fait doubler le

» courage.

J'ai suivi ses leçons; j'ai servi la beauté.

Ici Bayard parle de son amour pour Euphémie au Comte Avogare son père, qui la lui promettoit pour le tromper, & qui la destinoit au traître Altémore son complice, tandis qu'elle se destinoit en secret à Gaston; mais Bayard tombe trop dans le ton du madrigal, lorsqu'il appelle l'Amour :

Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente.

Il se relève dans les vers suivans.

Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné,  
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.

*Scène quatrième.* C'est avec raison encore que M. de Belloy s'applaudit de l'heureuse idée de cette scène, où l'exposition est mise en action, où tous les faits de l'avant-scène, toute l'histoire de la Ligue de Cambray, tout le tableau de la guerre qui se faisoit alors en Italie, tout le tableau politique de l'Europe, les intérêts de toutes les Puissances, les portraits de Louis XII & de tous les Princes ses ennemis, sont tracés avec autant de force que de vérité, sans qu'on paroisse vouloir raconter, discuter, ni peindre, & par le seul résultat des propositions que le Duc d'Urbain est chargé de faire au Chevalier Bayard, & des réponses que Bayard fait à ces propo-



sitions. Nous osons dire que c'est un modèle d'exposition digne d'être cité après la première scène de *Pompée*, la première scène de *Bajazet*, & les deux premières scènes de *Brutus*.

Jules, Maximilien, Ferdinand & Venise.

Nous citons ce vers uniquement pour faire observer que M. de Belloy fait ici *Maximilien* de quatre syllabes, en réduisant les deux dernières à une simple diphtongue; ce qui forme une prononciation d'autant plus dure, qu'on est accoutumé à faire sentir deux syllabes bien distinctes dans le mot *lien*. Il est vrai que sans cette licence, le nom de Maximilien auroit eu peine à entrer dans un vers.

Le Duc d'Urbin, pour engager Bayard, de la part du Pape, à entrer dans la *Ligue Sainte*, c'est-à-dire dans la Ligue que ce Pontife a formée contre la France, & dont il offre à Bayard d'être le Général, lui rappelle l'aventure de Gerlo (1), & l'obligation que le Pape eut de la vie à la générosité de Bayard en cette occasion.

Il fait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur Daigna sauver ses jours que vous vendoit un traître.

---

(1) Voir les Notes historiques sur cet endroit de la Pièce.

*Note de l'Editeur.*

B A Y A R D.

Eh bien ! pour s'acquitter , Jule m'invite à l'être !....

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !

Des Chrétiens , mieux que lui , je connois donc la loi !

Dieu dit à tout Sujet , quand il lui donne l'être :

» Sers , pour me bien servir , ta Patrie & son Maître ;

» Sur la terre , à ton Roi , j'ai remis mon pouvoir ;

» Vivre & mourir pour lui , c'est ton premier devoir.

Pour Maximilien , qui joignoit ses offres à celles du Pape , Bayard se délivre de ses sollicitations par ce seul mot , qui peint *Mas-fimiliano pocò denari* , comme l'appeloient les Italiens.

Que pourrois-je en attendre ?

Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.

On peut encore moins compter sur le fourbe Ferdinand.

Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi ;

Est-ce avec un Soldat qu'il garderait sa foi ?

Bayard donne de justes éloges au courage , à la politique adroite de la République de Venise.

Mais l'Europe verra le Monarque Français Trahi par ses égaux , & non par ses Sujets.

Louis XII reçoit ici le tribut de louanges & d'amour dû à ses vertus. On ne peut pas faire à cette Pièce le même reproche qu'au *Siège de Calais*. On ne se plaindra pas du choix d'une allégorie maladroite & malheureuse. Louis XII, bien différent de Philippe de Valois, est au nombre des quatre bons Rois dont la France se glorifie; peut-être même fut-il le plus aimé des quatre, & il fut le plus digne de l'être, puisque c'est celui qui a su faire à son peuple les plus grands sacrifices. Louis IX est distingué par le surnom vénérable de *Saint*; Charles V par celui de *Sage*; Henri IV par celui de *Grand*; Louis XII est le seul qui l'ait été par le titre de *Père du peuple*.

» Mais il vous néglige, dit Urbin à Bayard.

Et quel est, dites-moi, le prix de vos services?

B A Y A R D.

Eux-mêmes.

Cette belle réponse ne peut être censurée que par les Grammairiens, qui décideront peut-être que le pronom *il*, *lui*, *eux*, *elle*, *elles*, ne peut être employé pour les choses inanimées, & qu'il falloit dire : *mes services mêmes*.

Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise avec justice :  
 » Louis doit à Bayard le prix d'un long service « ,  
 Que si la France & vous en secret murmuriez  
 De voir des biens publics mes exploits trop payés.  
 Mais que dis-je ? A mon choix Louis me récompense ;  
 Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance ;  
 Dès que pour la Patrie il craint quelque hasard ,  
 Le poste du péril est celui de Bayard.....  
 Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

Nous ne craignons point de dire qu'aucun des Héros de Corneille ne parle plus noblement, avec un enthousiasme plus patriotique, & en même tems plus décent, plus mesuré, mieux renfermé dans ses justes bornes, plus éloigné de la déclamation & de l'enflure.

L'objection que le Duc d'Urbain fait à Bayard sur ce qu'il daigne servir sous le jeune Gaston, nous paroît si foible, qu'il nous semble que le Duc d'Urbain n'auroit pas dû la faire : c'est comme si on eût reproché au Maréchal de l'Hôpital & aux Lieutenans Généraux de Gassion & de la Ferté de servir sous le jeune Duc d'Enghien à la bataille de Rocroy. Gaston de Foix, à la vérité, n'étoit pas Prince du Sang, mais il étoit regardé & traité comme tel; il étoit beau-frère du Roi d'Espagne; il étoit propre neveu de Louis XII, qui vouloit en faire son gendre,

& le faire Roi de Naples : comment pouvoit-on faire rougir un simple Lieutenant de Gendarmerie de servir sous lui ? Nous aurions désiré que M. de Belloy eût trouvé une manière plus heureuse d'amener le juste éloge & le portrait vrai de ce jeune Héros , modèle à la fois de prudence & d'activité , qui mourut la première fois qu'il fut imprudent.

Comme un jeune Soldat desirant les batailles ;  
Comme un vieux Général il fait les éviter.  
Je me plais à le suivre , & même à l'imiter :  
J'admire sa prudence , & j'aime son courage.

Voilà comment Bayard devoit parler de Gaston ; l'éloge augmente de prix dans la bouche des Grands Hommes.

Méritez que Caton vous aime & vous admire ,  
dit Cicéron à César dans *Rome sauvée*. C'est une partie de l'Art dramatique , de faire peindre les principaux personnages par des personnages convenables. Dans la Comédie , les Maîtres sont peints par leurs Valets , auxquels on donne toujours trop d'esprit ; dans la Tragédie , c'est aux Héros à parler des Héros.

Bayard oblige le Duc d'Urbain à quitter son rôle de Négociateur , en lui disant :

Je vais de mon fort vous faire ici l'arbitre.

Nous nous estimons , Seigneur , à plus d'un titre.  
Parlez vrai. Si ma foi cédaît à vos discours ,  
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

U R B I N.

Je t'imité , Bayard , & je te parle en homme ,  
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome ;  
J'allais , si par mes soins il t'avait corrompu ,  
Applaudir son bonheur , & pleurer ta vertu.

Cet aveu sincère ennoblit le Duc d'Urbain ,  
& le rend plus digne d'être le frère d'armes  
du Chevalier Bayard. Il y a peut-être ici  
quelques légères fautes dans l'expression. *Parlez  
vrai* est peut-être un terme trop familier pour  
la Tragédie. Quand Mathan presse Josabet  
sur le secret de la naissance d'Eliacin , il lui  
dit :

Parlez , je vous écoute , & suis prêt de vous croire :  
Au Dieu que vous servez , Princesse , rendez gloire.

Quand Agrippine veut s'expliquer avec  
Burrhus sur les sujets de plainte qu'elle croit  
avoir , elle lui dit :

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte  
L'un & l'autre une fois nous nous parlions sans  
feinte ?

Et

Et Burrhus répond :

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop  
d'horreur.

Ce vers :

Applaudir son bonheur, & pleurer ta vertu,  
est bien ; mais dans le vers précédent :

J'allais, si par mes soins il t'avait corrompu,

Cette suspension, nécessaire peut-être pour  
le sens, fait longueur dans le style & em-  
barras dans le vers ; il auroit fallu que le  
mot : *J'allais*, eût pu tenir dans le vers  
suivant.

Urbain, en s'attendrissant sur le Chevalier  
Bayard, lui fait sa dernière & sa plus forte  
objection ; elle consiste dans le mauvais état  
de la citadelle de Bresse, dans l'impossibilité  
de s'y défendre, dans l'impossibilité non moins  
réelle que Gaston, sur lequel Bayard paroît  
compter, puisse parvenir jusqu'à Bresse à tra-  
vers tous les obstacles que lui opposent la  
saison & de fortes armées. Dans ces des-  
criptions, il échappe toujours à M. de Belloy,  
quelques vers pénibles & contournés.

Vois le bronze tombant de son appui brisé,  
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé.

Le grand défaut de M. de Belloy, dans ses  
TOME III. Y

vers de description , est de vouloir y exprimer trop de choses à la fois ; il y met de l'esprit , & il n'y faut que de la vérité. Le grand mérite de la Poésie descriptive , est de rendre les objets avec la fidélité d'une glace.

Urbain conseille à Bayard de se rendre à lui.

B A Y A R D.

Comment ! Bayard se rendre !

Urbain lui montre ses tours renversées , ses remparts détruits ; Bayard lui montre ses Soldats.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas.

C'est le mot d'Eschyle dans sa Tragédie des *Perses*.

» Athènes est une ville imprenable ; ses Citoyens sont ses remparts «.

Mais malheureusement M. de Belloy ajoute :

Voyez ces vieux Guerriers , fiers de leurs cicatrices ,  
De vingt assauts bravés redoutables indices.

Ce second vers est inutile & recherché.

Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans ,  
Que sur un pont formé d'ennemis expirans.

Ces derniers vers contiennent un mot connu que Bayard a réellement dit au siège de Mézières ; mais ce mot ne fait pas bien



ici , parce que le Poëte avoit mieux dit que le Héros.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas ,

Est un trait admirable , après lequel il falloit savoir s'arrêter. Il est des mots qu'il ne faut jamais développer , parce qu'on ne peut que les affoiblir.

*Recideret omne quod ultra*

*Perfectum traheretur.*

Horace.

On connoît cette réponse d'un Prince ingrat à des Soldats qui lui montroient leurs blessures , & qui en demandoient la récompense : » *J'aimerois mieux ceux qui vous ont mis en cet état* «. On connoît aussi la réponse des Soldats. » *Il leur en a coûté la vie* «. M. de Belloy, toujours porté à répandre dans ses Tragédies les richesses de l'Histoire , avoit d'abord fait usage de ce trait. Quand Bayard parloit de ces vieux Guerriers , fiers de leurs cicatrices , le Duc d'Urbin l'interrompoit par cette question :

Ceux qui les ont blessés, qu'en dites-vous, Seigneur ?

Et Bayard répondoit : *ils sont morts.*

Cet exemple fait voir ; 1°. que , comme nous l'avons dit ailleurs , les traits d'Histoire qui n'appartiennent pas essentiellement à un

sujet, perdent beaucoup à être, pour ainsi dire, transplantés ainsi dans un sol étranger. Il fait voir, 2°. combien une expression familière peut dénaturer un trait noble, & le rapprocher du comique.

Au reste, c'est dans les papiers de M. de Belloy que nous puisons ce trait ; son goût l'avoit rejeté ; il ne se trouve dans aucune des deux éditions de cette Pièce. Nous avons tort peut-être de publier ainsi des traits :

Que dérobent aux yeux de prudentes ratures.

Mais on aime quelquefois à voir ces premières études d'un Artiste habile, & à connoître le choix qu'il a su faire parmi les idées qui se sont présentées à son esprit. Revenons à la Pièce.

Ce fut alors que Gaston, à travers tous les obstacles dont on a parlé, fit de Bologne à Bresse cette marche incroyable, qu'on n'a jamais pu comprendre, & qui a fait dire de lui ce qu'on avoit dit de Henri II, Roi d'Angleterre, qu'il avoit l'art de faire voler des armées. On annonce à Bayard & au Duc d'Urbain l'arrivée de Gaston & de son armée ; ils se regardent un moment en silence, puis Bayard s'écrie :

Que notre étonnement doit honorer Nemours !

Guerriers , depuis vingt ans , admirés sur la terre ,  
Allons apprendre encor les secrets de la guerre.

Voilà encore un de ces mots sentis , après  
lesquels il faut peut-être s'arrêter. Bayard  
continue.

Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui ?  
Eh bien ! doit-on rougir de commander sous lui ?

Bayard a trop raison dans ce dernier vers ,  
parce que le Duc d'Urbain a eu tort encore  
un coup de lui faire une si mauvaise ob-  
jection ; mais puisque cette objection a été  
faite , Bayard doit dire ce vers : il est naturel  
qu'il triomphe d'avoir à faire une pareille  
réponse.

*Scène fixième.* Avogare & Altémore restés  
avec le Duc d'Urbain , croient pouvoir in-  
struire de leur conspiration contre la France ,  
le neveu & le Général de Jules II ; le Duc  
d'Urbain les interrompt.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Venise ,  
Ferdinand peut payer des traîtres qu'il méprise.  
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots ;  
Et je vais en Héros combattre des Héros.....  
Je triomphe sans honte , ou succombe avec gloire.  
Adieu.

*Scène septième.* Ces deux méchans terminent

l'acte d'une manière peu agréable , en s'entretenant de leurs sombres complots , sombres non-seulement comme sinistres , mais encore comme manquans un peu de clarté dans l'exposition.

## A C T E   S E C O N D.

*Scène première.* Euphémie essaye de fléchir Avogare son père en faveur des François , auxquels il ne peut pardonner la mort de son fils tué dans un assaut livré contre eux , & de sa femme , qui s'est tuée elle-même de douleur de la perte de ce fils. M. de Belloy a jugé à propos de donner un caractère très-vindictif à cet Italien ; il appelle l'ardeur pour la vengeance :

Vertu de nos climats , passion de mon âge.

Euphémie ne lui cache pas son amour pour Gaston.

Eh ! peut-il se tromper , quand il croit qu'on l'adore ?  
 Mon ame s'ouvre à vous pour mieux vous attendre ,  
 Avant de voir Nemours , j'appris à le chérir.  
 Au récit de sa gloire , en tous lieux répandue ,  
 D'un trouble intéressant jè me sentais émue :  
 Au bruit de ses périls on me voyait pâlir ;  
 Ses exploits , en secret , sembloient m'énorgueillir :

Mon cœur, vers ces climats, appelait sa vaillance ;  
 J'osais lui souhaiter, dans mon impatience ,  
 Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus ;  
 Et mes vœux, chaque jour, se voyaient prévenus.

Voilà un amour vraiment digne de ces  
 tems de chevalerie & d'héroïsme. L'Histoire  
 de ces mêmes tems en offre plusieurs exemples.  
 C'est ainsi que Louis XII fut aimé par une  
 Génoise, nommée Thomassine Spinola. Ce  
 morceau d'ailleurs est bien écrit.

L'amour d'Euphémie pour Gaston, ne fait  
 qu'irriter Avogare, qui compte pour rien une  
 fille, parce qu'elle ne perpétue pas le nom  
 de son père.

C'est un sang étranger qui doit naître de toi ;  
 Sur la terre à jamais mon nom meurt & s'efface ;  
 Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

#### E U P H É M I E.

Voilà comme mon sèxe est ici chez les Grands.

L'expression est incomplète dans ce vers ;  
 il y a un mot de sous-entendu. Mais quel est  
 ce mot ? Est-ce *traité*, *regardé*, *considéré*, *mé-*  
*prisé* ? Il n'est jamais permis de sous-entendre  
 un mot, que quand personne ne peut se mé-  
 prendre sur le mot sous-entendu.

Un fils flattant leur nom d'une grandeur future ,  
 Est aimé par l'orgueil plus que par la nature.

Cette expression nous paroît juste & belle.

*Scène troisième.* Bayard oppose les exploits & les succès actuels de l'armée Françoisse, aux revers qu'elle éprouvoit auparavant.

Et c'est la même armée, on n'y changea qu'un homme.

C'est un mot connu de Louis XIV, au sujet du Duc de Vendôme, après la bataille de Villa-Viciosa. Ce mot est très-bien placé : Bayard a dû le dire naturellement ; & voilà la vraie manière d'employer ces fortes de citations.

Nemours répond :

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art ;

Avec de tels Guerriers que n'eût point fait Bayard !

B A Y A R D.

Moi ! vos huit derniers jours valent ma vie entière ;  
Votre marche savante est un coup de lumière ,  
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez :  
Je mesurais l'obstacle , & vous le surmontiez.

Il y a de belles choses dans ce dialogue.  
Je mesurais l'obstacle , & vous le surmontiez ,  
est un vers remarquable pour la précision.  
Cependant tous ces complimens font un peu

froids pour la Tragédie. Ceux que se font l'un à l'autre Sertorius & Pompée chez Corneille, sont accompagnés de bravades nobles & de menaces fines, qui en corrigent l'insipidité. On aime à voir deux Héros se rendre justice l'un à l'autre ; mais peut-être aimeroit-on mieux que ce ne fût pas en présence.

Malheur au Parodiste ignoble, qui, en considérant que cette scène de complimens entre Nemours & Bayard se termine par une querelle, la compareroit à la scène des *Femmes Savantes*, où Trissotin & Vadius, après s'être réciproquement élevés jusqu'aux Cieux, finissent par se dire des injures : mais peut-être seroit-il heureux que l'Auteur eût saisi ce rapport ; car il lui eût été facile de le faire disparaître, en retranchant les complimens. Peut-être au reste a-t-il recherché ce contraste ; peut-être a-t-il vu ce rapport sans en être alarmé. Des scènes de Tragédie, & des scènes de Comédie peuvent se rapprocher & se ressembler par de certaines situations, par un certain plan général. M. de Voltaire a fort bien prouvé que le plan de Mithridate est le même que celui de l'Avare, à beaucoup d'égards, & que, dans ces cas-là, c'est le ton seul qui fait la différence des deux genres. Le ton de la scène de Bayard & de

Nemours la met à l'abri de toute parodie.

Le Duc de Nemours , qui avoit fait mystère de son amour pour Euphémie par délicatesse , & pour épargner au Comte Avogare , père d'Euphémie , le désagrément d'un refus , s'il arrivoit que Louis XII n'approuvât pas cette alliance , annonce qu'il a obtenu le consentement de ce Prince. Bayard apprend par-là que Nemours est son rival , & son rival aimé. Un dépit plus prompt que la réflexion s'empare de son ame ; il fait des reproches à Euphémie , & des menaces à Nemours ; Nemours les repousse avec la modération d'un ami , la dignité d'un Général , & la fermeté d'un Héros.

B A Y A R D.

Ah ! qui veut me l'ôter , me doit ôter la vie.

( *A Euphémie.* )

La foi de votre père à ma foi vous engage ,  
Et je fais conserver le prix de mon courage.

N E M O U R S.

( *En montrant Euphémie.* )

Mes titres sont égaux , mon courage , & son choix.  
Nemours , comme Bayard , fait conserver ses droits.

B A Y A R D.

Eh bien ! Seigneur , il faut.... mais mon devoir m'impose ;

Votre nom , votre rang....



NEMOURS.

Mon rang ? je le dépose :  
Et l'amour & l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah ! vous m'êtes plus cher que mon premier rival...

NEMOURS.

Comment ? Que dites-vous ?

BAYARD.

Ce qu'Euphémie ignore ;  
J'ai disputé sa main contre Sotomaiore.  
Armé par l'Amour seul, j'immolai ce Guerrier.

NEMOURS.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer.  
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit suffire.

On a dit que, dans cette scène, Bayard & Nemours faisoient le rôle l'un de l'autre ; que Bayard avoit l'impétuosité de la jeunesse, & Nemours la sagesse de l'âge mûr. Le contraste, à ce qu'il nous semble, n'en est que plus piquant ; & tout ce qu'on peut demander, c'est qu'il soit dans la vérité des caractères. Or, il est certain que Bayard joignoit à ses grands talens & à ses grandes vertus un peu d'impétuosité ; que Nemours au contraire joignoit à une activité in-

croyable beaucoup de sang-froid & de prudence. D'ailleurs le rang de Nemours, & surtout le bonheur d'être aimé, étoient des avantages dont il falloit conserver la dignité particulière, & qui portoient naturellement à la modération : de plus, cette modération est renfermée dans les bornes convenables, & accompagnée de toute la fermeté nécessaire. Cette scène où les deux rivaux se déclarent, & où Bayard défie Nemours, nous paroît très-belle, très-animée, très-noble. Ce mot du Duc de Nemours :

Mon rang ? je le dépose,  
est un trait sublime. Ce vers :

Et l'amour & l'honneur vous rendent mon égal ;  
est parfaitement dans les mœurs de la Chevalerie.

Mais, dit-on, un vieux Guerrier, amoureux, qui n'est point aimé, qui ne doit point l'être, & qui veut se battre pour une Maîtresse contre son Général, contre le neveu de son Roi, commet une faute inexcusable.

*Réponse.* Bayard est un vieux Guerrier, parce qu'il est entré enfant au service ; mais c'est un jeune homme ; il n'a que trente-six ans à l'époque dont il s'agit. A cet âge, on

peut être amoureux , on peut être aimé ; & un Soldat amoureux peut , sur-tout dans un moment de surprise , s'oublier à l'égard d'un rival , à l'égard d'un jeune homme qu'il regarde comme son élève , & qui se regarde comme tel. L'Histoire nous fournit même l'exemple d'un défi à-peu-près semblable , fait à son Général , par le même Bayard. Ce Général n'étoit point le Duc de Nemours ; c'étoit l'Amiral de Bonnivet ; ce n'étoit point le neveu du Roi , mais son favori ; l'emportement de Bayard n'étoit point né d'une querelle d'amour , mais d'une cause peut-être encore plus déraisonnable. Bayard vouloit se venger de ce que , malgré ses remontrances , Bonnivet l'avoit exposé à l'échec de Rebec qu'il n'avoit pas su prévoir aussi bien que Bayard ; c'est-à-dire que Bayard vouloit se battre contre son Général , parce que ce Général n'avoit pas son expérience , ses talens & ses lumières.

Au reste , la manière dont Bayard , dans la Pièce , répare sa faute , est si belle , qu'on feroit fâché qu'il n'eût pas failli. Sa faute , après cette réparation , est un hommage de plus pour Euphémie , & une source de gloire pour Bayard.

Aussi-tôt après le défi, Nemours dit à Bayard :

Je vous connais un cœur & trop juste & trop haut,  
 Pour oser soupçonner que jamais la Patrie  
 Souffre de nos débats, & soit plus mal servie.  
 Je vous charge, Bayard, d'observer de plus près  
 Mon ordre de bataille, & mes desseins secrets.  
 Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;  
 Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.  
 Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'État,  
 Je verrai si le mien veut un autre combat.

Cette noble confiance élève à la fois & Nemours & Bayard; & l'émotion que Bayard éprouve à ce discours, est un commencement de réparation & de repentir qui efface sa faute, & le rend intéressant.

*Scène cinquième.*

Ah! qui versa des pleurs, tremble d'en voir couler;  
 Et, plus on a souffert, mieux on fait consoler.

Ces vers feroient beaux, s'ils n'étoient pas une espèce d'amplification de ce vers plus précis :

Qui ne fait compâtrir aux maux qu'on a soufferts!  
 Et de ce vers de Virgile :

*Non ignara mali miseris succurrere disco.*

que M. Duclos nous paroît avoir très-bien traduit par celui-ci :

Mes malheurs m'ont rendu l'ami des malheureux.

*Scène sixième.* Altémore porte à Nemours un billet de Bayard , qui paroît être un cartel , mais dont Bayard , déjà revenu de son erreur , s'est réservé le véritable sens. Avogare , attentif à rendre Bayard & Nemours irréconciliables , s'écrie :

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage ?

Nemours fait cette réponse , qui est d'une philosophie si indulgente & si humaine.

Je reconnais l'Amour , la seule erreur du Sage.

C'est peut-être le plus beau vers de la Pièce.

Altémore , plein du même esprit qu'Avogare , croit flatter Nemours , en lui représentant Bayard comme un traître , qui se vendoit , dit-il , au Duc d'Urbîn. *Bayard un traître !* s'écrie Nemours indigné :

Vous n'êtes point Français , on peut vous pardonner...

. . . . . L'oubli de cette injure

Est de mon amitié la marque la plus sûre.

Voilà comment un Héros doit juger un Héros ; & ce témoignage , rendu en l'absence de la personne intéressée , & rendu par un rival , devient bien plus noble & bien plus flatteur : il relève encore & Nemours & Bayard.

Que Nemours prévoye sa défaite , seulement comme un fait possible , non comme

un événement qu'il redoute ; que , dans ses réflexions sur ce combat où Bayard le provoque , l'inquiétude qu'un ennemi tel que Bayard peut donner , ne se montre jamais , c'est le style ordinaire de l'héroïsme. Nemours , déjà Général illustre , ne doit pas même dire comme Rodrigue au Comte de Gormas :

. . . . . Tout autre que moi  
 Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.  
 Les palmes , dont je vois ta tête si couverte ,  
 Semblent porter écrit le destin de ma perte :  
 J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;  
 Mais j'aurai trop de force , ayant assez de cœur.

Nous ne daignons pas louer M. de Belloy d'avoir su observer des nuances si faciles à distinguer ; mais ce dont nous le louerons beaucoup , c'est d'avoir imaginé pour Nemours un genre de foiblesse noble, une foiblesse de Héros , mais une foiblesse qu'il désavoue & qu'il condamne : cette foiblesse , c'est l'espérance & le desir de vaincre Bayard , parce que son vainqueur seroit au premier rang parmi les Guerriers.

Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux  
 Me dit , qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible ,

Nemours ne verrait plus de triomphe impossible ;  
 Que

Que la France , l'Europe , & l'Univers entier ,  
De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier.  
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie.

Voilà une beauté noble & fine ; c'est rendre Nemours assez grand , sans chercher à le rendre trop grand ; c'est saisir la juste mesure , c'est donner à l'intrépidité de Nemours une vraisemblance délicate ; & ce mélange de la Philosophie humaine du dix-huitième siècle , qui vient corriger les idées chevaleresques du seizième , fait ici un fort bel effet : Nemours s'attendrit sur ce Bayard qu'il va combattre , & s'attendrit en citoyen , nuance qu'il importoit sur-tout de conserver ici.

O Guerrier Citoyen , qui fis tout pour ton Roi ,  
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi !

Dans ce dernier vers , l'Auteur fait , pour son propre compte , la même faute qu'il avoit déjà faite , sous le nom du Duc d'Urbain ; la modestie du neveu du Roi ne doit certainement pas aller jusqu'à trouver qu'un simple Lieutenant de Gendarmerie s'abaisse en servant sous lui ; ceci passe les bornes , c'est l'exagération qui rapetisse ce qu'elle veut agrandir : mais ce retour de tendresse pour Bayard est beau & touchant.

## A C T E T R O I S I È M E.

*Scène première.* Avogare & Altémore , nommés pour être les juges du camp , & les seuls témoins du combat de Nemours & de Bayard , doivent assassiner le vainqueur sur le corps du vaincu ; c'est-là leur projet. Cependant Avogare propose une difficulté à son complice ; Ferdinand veut-il qu'on assassine le frère de sa femme ?

T'a-t-il pu commander ? . . .

## A L T É M O R E.

Il est de ces forfaits ,  
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais ;  
Sûr du vœu de son Maître , un Courtisan habile ,  
En lui sauvant la honte , achève un crime utile.

Si ce Machiavellisme infernal ne peut être banni du Théâtre , il est bien placé dans la bouche d'un scélérat tel qu'Altémore.

*Scène seconde.* Bayard arrive.

C'est donc ici le champ de ma gloire nouvelle ;  
Je ne cueillis jamais une palme plus belle :

On ne voit encore là que l'expression d'une espérance bien permise à Bayard.

*Scène troisième.* Nemours vient ensuite. Son



discours est simple, modeste, noble, tendre, touchant; ajoutons *bien écrit.*

Bayard; si la raison suit votre emportement,  
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un & l'autre:  
Nous devons à l'honneur ou ma vie ou la vôtre.  
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du Roi;  
Songez à le servir, & pour vous, & pour moi,  
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre.  
Mais hélas! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?  
Recevez mes regrets & mon adieu fatal;  
Embrassez un ami, . . . . . combattez un rival.

B A Y A R D.

Prince, en vous offensant, je me suis fait outrage;  
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage. . . .  
Je fais comment Bayard doit combattre Nemours.  
Entrez, braves Guerriers, fiers soutiens de la France....  
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre.

Pendant que tous les Chefs de l'armée, avertis par Bayard, entrent d'un côté, Euphémie arrive de l'autre; Bayard continue, en s'adressant à elle :

Vous, sur-tout, digne objet de mon fatal amour,  
Vous, que ma faute honore, ainsi que mon retour,  
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

Il pose son épée aux pieds de Nemours.

Voyez comme il remplit le devoir noble & juste;  
Que l'honneur véritable impose à la valeur,  
Et comment un Guerrier se punit d'une erreur.

Attendri , transporté , je sens couler mes larmes.  
Le plus grand des Guerriers ; Bayard , me rend les  
armes !

Je garde ton épée , & la mienne est à toi :  
Tremblez plus que jamais , ennemis de mon Roi ,  
Du glaive de Bayard , ma valeur est armée.

Malheur à qui ne sent pas de telles beautés ,  
ou s'efforce de ne les pas sentir ! Cette scène  
élève & attendrit au même degré que la scène  
du dévouement dans *le Siège de Calais* ; peut-  
être même fait-elle un plus grand effet , par  
la surprise qu'elle cause, par le contraste entre  
ce qu'on craignoit & ce qui arrive. On peut  
appliquer ici ce qu'a dit un homme de beau-  
coup de goût : „ C'est dans un petit nombre  
„ de morceaux de cette supériorité , que ré-  
„ sulte le principe de vie qui conserve les Ou-  
„ vrages des Maîtres pour la dernière Posté-  
„ rité. On apprend à bien faire une Pièce ,  
„ mais on n'apprend point à être sublime.  
„ Les grands traits qui excitent un enthou-  
„ siasme durable , sont toujours le premier  
„ caractère du génie , & les Pièces où il n'y  
„ a point de ces traits , ne peuvent jamais être  
„ que du second ordre „.

On a critiqué ce vers :

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

comme déplacé dans la bouche de Bayard. Cette critique a du moins un prétexte : nous examinerons dans un autre endroit si elle a de même un fondement bien solide. En attendant, nous croyons pouvoir louer beaucoup ce même vers, comme majestueux, comme pittoresque, & comme caractérisant très-bien l'action de Bayard.

L'Auteur a pris l'idée de cette belle scène dans le Roman de la *Nouvelle Héloïse* ; M. de Belloy étoit digne d'imiter ainsi M. Rousseau ; c'est un grand talent qui rend hommage à un rare génie. La conduite de Bayard est exactement celle de Milord Edouard ; il n'y a pas, & il ne doit point y avoir entre Bayard & le Duc de Nemours, la même disproportion qu'entre Milord Edouard & S. Preux. Euphémie fait auprès de Bayard la même démarche que Julie fait auprès de Milord Edouard ; mais elle n'a pas, & ne doit pas avoir le même succès, précisément parce que Bayard est amoureux d'Euphémie, & que Milord Edouard ne l'est pas encore de Julie. Bayard ne voit dans la démarche d'Euphémie, que l'intérêt qu'elle prend à un Rival, sa jalousie s'en irrite ; il voit comment Euphémie fait aimer, il en sent mieux tout ce qu'il perd ; & ce sentiment de regret & de douleur ne pourroit

qu'ébranler ses résolutions vertueuses, si elles étoient moins fermes.

Nemours fait voir un écrit, par lequel il dispoſoit de ſes biens, & même de la main d'Euphémie, en faveur de Bayard, ſi celui-ci étoit vainqueur; mais ce petit trait de généroſité, imaginé pour relever Nemours, & le rendre auſſi grand que Bayard dans cette ſcène, n'eſt-il pas ſujet à de grandes difficultés? Louis XII eût-il ſouffert que les biens & les dignités de ſon neveu euſſent été la proie du meurtrier de ce même neveu? L'Auteur ſuppoſe, à la vérité, un engagement pris par Louis XII, de faire exécuter la volonté dernière de Nemours, ſ'il mouroit à l'armée; mais le cas dont il ſ'agit n'eût-il pas été excepté de droit? On peut avoir pour ſon propre compte la généroſité que montre ici Nemours; on ne l'a point pour le compte d'un autre. Et comment d'ailleurs Nemours pouvoit-il croire qu'Euphémie conſentît jamais à épouſer le meurtrier de ſon Amant? Elle s'étoit expliquée formellement ſur ce point devant lui-même.

Le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard,  
N'emportera pour prix de ſa gloire cruelle,  
Que la publique horreur, & ma haine éternelle.

Nemours; dans le transport d'admiration

que lui cause ce noble retour de Bayard ,  
semble vouloir aller jusqu'à céder de son vi-  
vant même Euphémie.... Il s'arrête , & cette  
réticence & cette correction peignent très-  
bien l'Amour.

Non , ma chère Euphémie ,  
Non , ce triomphe horrible est au dessus de moi !

La réponse de Bayard est sublime , comme  
tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait dans cette  
scène.

Il m'appartient , Seigneur : un seul mot fait ma loi ,  
On vous aime. ....

Oui , Madame , je cède au choix de votre cœur.

De ma foible raison j'avais perdu l'usage ;

Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage :

Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir ;

Ils ont fait à Bayard oublier son devoir.

Bayard applique ici à Euphémie ce que  
l'Histoire raconte de la passion vertueuse  
du Chevalier , pour la Dame de Fluxas ; je  
renonce à votre cœur , dit-il , mais non à vous  
aimer.

Je voue à vos appas ce respectable hommage ,  
Que la vertu se plaît à permettre au courage. ....

..... Oui , vos loix souveraines ,

Toujours , après Louis , disposeront de moi :

Et c'est à votre Epoux que j'en donne ma foi.

Tout cela est parfaitement dans les mœurs, dans le style de la Chevalerie, & dans le caractère du Chevalier Bayard; plus on examine les Pièces de M. de Belloy, plus on y trouve ce mérite profond d'un Poète nourri de l'Histoire; il est plein de ces traits que l'instruction seule peut fournir, & qui doublent de prix aux yeux des Lecteurs instruits: on peut dire, principalement dans ce sens: C'est avoir profité, que de savoir s'y plaire.

A travers tant de beautés, on trouve quelques taches dans le style, sur-tout quand on est dans le cas de comparer l'Auteur avec ses Modèles. Bayard dit:

Mais à de vrais Guerriers, sur eux-mêmes absolus,  
Jamais les passions ne coûtent des vertus:  
De mon pouvoir, sur moi, je viens de me convaincre;  
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.

Ces quatre vers, malheureusement en rappellent deux, qui ont bien plus de naturel, de simplicité, de mouvement, & qui disent bien mieux la même chose:

Mais le cœur d'un Soldat fait vaincre la mollesse;  
Et l'Amour n'est puissant que par notre faiblesse.

BRUTUS, de M. de Voltaire.

D'un côté, c'est la marche didactique & pesante d'un Auteur qui differte; de l'autre,

c'est le mouvement passionné du personnage qui dit ce qu'il sent.

Avogare trompe sa fille, en paroissant vaincu par la générosité des deux Rivaux, & Euphémie, restée seule, s'écrie :

Cher Amant ! tes remords sont nés de ta vertu.

Si ces remords eussent été réels, ils feroient nés plutôt de la vertu de Bayard ; mais il est naturel qu'Euphémie s'occupe par préférence de son Amant.

Dans les vers suivans, un sentiment exquis de délicatesse rend Euphémie plus aimable & plus intéressante encore pour le spectateur, qui fait qu'Avogare trompe sa fille. Elle s'adresse toujours à son Amant :

Je veux, à ton amour déroband ce mystère,  
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon Père,  
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,  
N'aura pas un moment cessé de le chérir. ....

Nemours va vaincre, & c'est sa destinée.

Cependant Euphémie s'inquiète.

Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil,  
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

Quoiqu'on ne doive pas voir la mort de Gaston dans cette Pièce, ces vers sont très-heureux, parce qu'ils sont prophétiques.

## ACTE QUATRIÈME.

On éprouve ici le même effet que dans le *Siège de Calais* ; on ne trouve plus , dans les derniers actes , un intérêt aussi vif , que dans ceux qu'on vient de voir. Il s'agissoit dans ceux-ci de favoir quel feroit le sort de deux Héros , qui avoient eu le malheur de devenir ennemis , & si Bayard sauroit réparer dignement l'offense qu'il avoit faite à Nemours ; il s'agit ici , comme au commencement de la Pièce , de favoir si & comment ils échapperont aux assassins dont ils sont entourés ; cet intérêt est moins noble , moins attachant , moins échauffé par l'enthousiasme , que le premier. Ce n'est pas qu'ici , non plus que dans le *Siège de Calais* , l'intérêt ait véritablement changé ; il porte toujours sur les mêmes personnes ; la scène du Duel n'étoit qu'une modification particulière du danger des deux Héros , & qu'une occasion de plus pour les deux traîtres de les immoler ; la réparation sublime de Bayard avoit déconcerté ce projet ; ils vont tendre d'autres pièges , & faire jouer d'autres ressorts.

*Scène première.* Euphémie , toujours trompée par son Père , s'occupe de lui & de Nemours ; elle a vu , du haut de la tour , l'as-



faut que les François viennent de livrer à la ville de Bresse ; elle a vu Nemours monter en vainqueur sur la brèche.

Sur des monceaux de morts la Gloire l'attendait ;  
La Gloire ! & c'est donc là que l'homme l'a placée !

Voilà ce qu'on dit enfin depuis quelque temps , & ce qu'on ne dit point encore assez :

*Scène seconde.* Le Duc d'Urbain , prisonnier de Bayard , fait le récit du combat. L'Auteur a placé dans cette journée de Bresse des exploits connus de Bayard , qui appartiennent à d'autres temps & à d'autres lieux , tels que la défense du pont de Gariglian , & celle du pont de Guinegasse , où il renouvela l'aventure d'Horatius Coclès , que le Duc d'Urbain désigne ainsi :

Fait revoir cet exploit , prodige de l'Histoire ,  
Qu'on disait fabuleux , mais qu'il nous force à croire.

Urbain finit par annoncer que Bayard est blessé , & qu'on dit que le coup part de la main d'un traître :

J'en ai vu près de lui que vous devez connaître :

E U P H É M I E.

Non , je n'en connais plus.

Cette réponse échappe naturellement à Euphémie ; mais il est peut-être étonnant qu'elle

ne paroisse pas en sentir la conséquence. Qu'a voulu dire Urbin ? qu'a-t-il voulu désigner ? Est-il instruit ? ne l'est-il pas ? S'il est instruit , comme il paroît l'être , elle vient , par sa réponse , d'accuser son Père , elle vient d'avouer à la fois la trahison & le repentir d'Avogare.

*Scène troisième.* On apporte Bayard mourant :

Mes cinq derniers Aïeux , morts au lit des Héros ,  
Reconnaissent leur fils mourant sur des drapeaux.

Ces deux vers sont nobles & touchans ; & ici , comme par-tout ailleurs , l'Histoire a bien servi le Poëte , & le Poëte a bien mis l'Histoire en œuvre.

Bayard voit Euphémie s'attendrir sur lui.

C'est vous , belle Euphémie !

Eh bien ! ai-je eu raison d'expier mon erreur ?

Je suis chéri de vous , & quitte envers l'honneur.

Sentiment juste , consolant , & parfaitement placé ici.

*Scène quatrième.* Avogare , qui est l'assassin secret de Bayard , vient , pour cacher son crime , verser sur lui de fausses larmes. Bayard lui fait cette réponse , qui est , à quelques égards , celle qu'il fit réellement dans une

toute autre circonstance , au Connétable de Bourbon.

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi ;  
Pleure ce malheureux , qui viole sa foi.

M. de Belloy a dit , dans ses Notes historiques , tout ce qu'il y avoit à dire sur ces deux vers , tant par rapport à l'Histoire , que par rapport au goût.

Un des artifices des Traîtres , est d'annoncer des malheurs pour les attirer. Avogare dit que la nouvelle de la mort de Bayard , semée parmi les François , les a dispersés , & que l'Ennemi est vainqueur..... A ce mot , Bayard se relève.

Nemours est-il vivant ?

A V O G A R E.

On le croit.

B A Y A R D.

Et l'on dit l'Ennemi triomphant !

On vous trompe , Avogare. Allons , qu'on me remporte ,

Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.

Retournez à l'assaut. Près de votre étendard ,

Placez au premier rang les restes de Bayard.

C'est voir & entendre Bayard , que de lire de pareils morceaux. Les citer , c'est les louer.

*Scène cinquième.* D'Alègre vient annoncer la victoire complète de Nemours. Bayard ,

au lieu de songer à lui-même, & de faire promptement tirer le fer de sa blessure, s'écrie :

Conte-moi ses exploits.

Cri naturel d'un vieux Soldat & d'un vrai Citoyen !

D'Alègre raconte que la nouvelle de la mort de Bayard a fait reculer d'un pas les François ; mais que l'aspect de Nemours

Fait , de ce pas honteux , l'aiguillon de l'honneur.

M. de Voltaire nous a trop bien appris , par ses leçons & par ses exemples , qu'il faut que les métaphores soient suivies , & les images exactes. *Un pas*, dont on fait *un aiguillon*, ne forme pas une image exacte.

*Scène septième.* Altémore qui s'étoit chargé d'affassiner Gaston , comme Avogare d'affassiner Bayard , n'a pu pénétrer jusqu'à lui. Les deux traîtres prennent d'autres mesures , il leur reste l'art terrible des mines , qu'Altémore décrit ainsi :

La poudre , de la terre entr'ouvrant les entrailles ,  
Fait voler dans les airs les pesantes murailles ;  
Et lance , avec fracas , les éclats dispersés  
Des fondemens unis aux combles renversés.

Le premier vers est dur , mais il doit l'être.

Le second a du contraste & du goût : ce vers connu :

D'aïse on entend sauter les pesantes balcines ,  
étoit présent à l'Auteur , quand il fit celui-ci.

Les deux derniers font un exemple de ce mauvais goût , qui entasse les idées , charge les vers , & rend l'expression pénible & contournée.

*Scène huitième.* Euphémie a découvert la trahison de son père , & vient lui faire de justes reproches.

Quoi ! vous m'avez réduite au malheur nécessaire ;  
De ne compter jamais sur la foi de mon père !

Trait bien senti , ainsi que cet autre , lorsqu'Avogare lui dit , que c'est sans doute le Duc d'Urbain qui lui a donné ce soupçon :

Soupçonne-t-on son père ? .....

Urbain a vu la rage qui vous guide ,  
Enfoncer & briser votre lance perfide.

*Voir une rage enfoncer & briser une lance ; la Poësie permet-elle ce langage ? Ceci n'est qu'un doute ; mais il est fort.*

Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

*Une estime qui découvre , & qui même fait découvrir ! On a remarqué , depuis long-temps , l'abus que quelques Poëtes ont fait de cer-*

tains mots , comme *savoir* , *oser* , &c. qui ne servent qu'à remplir les vers :

Quelle vertu brillait dans son faux repentir !  
 Peut-on si bien la peindre , & ne pas la sentir ?

Ces vers rappellent sensiblement ces deux autres de Zaire :

Qui peut avoir un cœur , assez traître , assez bas ,  
 Pour montrer tant d'amour , & ne le sentir pas ?

*Scène neuvième.* Nemours annonce que Bayard ne mourra point de sa blessure.

*Scène dixième.* C'est la scène du coup de théâtre : Nemours , resté seul avec Avogare & Euphémie , les consulte sur l'avis qu'il vient de recevoir , que l'assassin de Bayard attendoit aussi à ses jours , & qu'il étoit connu d'Euphémie ; il prie Euphémie de le lui faire connoître : la situation devenoit pressante. Euphémie tombe aux pieds de Nemours , & va implorer la grace de son père. Tandis que Nemours lui tend la main pour la relever , Avogare tire son poignard pour frapper Nemours ; Euphémie arrête Avogare , qui , désespéré d'avoir manqué son crime , veut la frapper elle-même ; Nemours lui arrache le poignard , & est prêt d'en percer l'assassin ; Euphémie se retourne , & couvrant son père  
 de

de son corps , arrête Nemours à son tour ; ce coup de théâtre , composé de plusieurs coups de théâtre connus , plaît , parce qu'il se termine comme on le souhaite.

*Scène onzième.* Nemours confie Avogare à son complice Altémore , dont il ignore la perfidie ; Euphémie s'écrie , en parlant de son père : Ah ! qu'il vive , ou je meurs.

NEMOURS (*bas à Euphémie.*)

Il ne périra pas ,

(*haut.*)

Devant tout le Conseil , je veux qu'il me réponde.

Il nous semble qu'ici Gaston a trop l'air d'un Juge prévaricateur , qui avoue tout bas à sa Maîtresse qu'il fera une injustice en sa faveur , & qui en public prend le ton , & veut avoir l'air de l'intégrité ; il falloit que Nemours dît tout haut tout ce qu'il dit , qu'il avouât publiquement qu'il faisoit grace au père de son Amante.

Il ne périra pas ,

Devant tout le Conseil , je veux qu'il me réponde.

Observons une espèce de vice de construction , que nos Ecrivains , tant en Prose qu'en Vers , devroient éviter.

Devant tout le Conseil , je veux qu'il *me réponde* ,  
Et de ses attentats *percer* la nuit profonde.

TOME III.

A a

C'est au moins une négligence , d'avoir donné au mot *Je veux* , deux régimes aussi différens qu'un subjonctif : *qu'il me réponde* ; & un infinitif :

Et de ses attentats *percer* la nuit profonde.

Il falloit mettre ces deux Verbes au même mode.

Dans cette même scène , Gaston , réfléchissant sur la perfidie d'Avogare , s'écrie :

Ciel , avant que mon cœur  
Soupçonne un tel forfait , ou le puisse comprendre ;  
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre.

Racine a dit dans *Britannicus* :

. . . . . Cette défiance  
Est toujours d'un grand cœur la dernière science.  
On le trompe long-temps.

M. de Voltaire a dit dans *la Prude* :

S'il faut opter , si , dans ce tourbillon ,  
Il faut choisir d'être dupe , ou frippon  
Mon choix est fait , je bénis mon partage ;  
Ciel ! rends-moi dupe , & rends-moi juste & sage !

Racine & M. de Voltaire sont restés dans les justes bornes ; M. de Belloy ne les passe-t-il pas ?

Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre,

N'est-il pas un peu trop fort ?



Gaston finit par ces vers tendres & consolans pour Euphémie :

L'attrait de ta vertu s'accroît par ton malheur ;  
Je lui dois plus d'amour & de respect peut-être ;  
Lorsqu'au sein des forfaits le Destin la fit naître.

ACTE CINQUIÈME.

*Scène troisieme.* On voit paroître un Vieillard Bressan , dont Euphémie a souvent parlé ; c'est un Déserteur François qui regrette sa patrie , & qui veut la servir. Voici comment il exprime ses regrets devant Némours & devant Bayard :

Pardonnez ma honte & mes regrets ;  
Je ne suis qu'un Bressan , je fus jadis François.  
Citoyen de Paris , mais d'obscure naissance ,  
J'allai chercher la gloire , au sortir de l'enfance ;  
Mon bras s'est signalé , lorsqu'aux murs de Beauvais ;  
Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :  
Mais un service ingrat , sous un Roi trop austère ,  
Tourna vers l'Étranger ma jeunesse légère ;  
De climats en climats , j'errai pendant dix ans ,  
Et , depuis trente hivers , fixé chez les Bressans ,  
Ainsi que tout François , privé de sa patrie ,  
Jel'appelle , en pleurant , chaque jour de ma vie....  
J'ai combattu contre elle , & je lui fais horreur....  
J'ai , du moins à mon Roi , pu rendre mes deux fils...  
Ils consolent souvent la honte de leur père.

Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès, Seigneur, qu'on est honteux de n'être plus Français ! Mais..... je viens vous sauver.

C'est ce même Vieillard qui a instruit Euphémie de la conspiration d'Avogare ; il avoit surpris une lettre , par laquelle Avogare instruisoit Pescaire de ses projets ; il avoit découvert que Pescaire devoit rentrer dans Bresse par un souterrain qu'il indique ; il savoit aussi le complot des mines , tramé contre Nemours : on veut , dit-il ,

Enlever aux Français l'ame de leur armée ;  
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme ;  
Seigneur).

L'Auteur fait allusion ici à ce mot de l'Abbé du Bos , Hist. de la Ligue de Cambray, liv. 3,

» Les Généraux ordinaires sont les Chefs  
» de leur armée, .... Gaston étoit .... l'ame  
» de la sienne «.

Mais cette application directe, d'un mot d'ailleurs peu connu , nous paroît sans adresse & sans goût : c'est citer pour citer.

Le Vieillard Bressan ignoroit encore où étoit le foyer de la mine , & il alloit travailler à le découvrir ; il ignoroit aussi que le complice d'Avogare fût ce même Altémore à qui on en avoit confié la garde. On lui de-

mande comment il a pu savoir tout le reste :  
il répond :

Une seule ressource était en ma puissance :  
J'ai vendu l'humble toit , par ma femme habité ,  
Réduit de sa vieillesse & de ma pauvreté ,  
Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie ,  
Pour gagner un Soldat de la garde ennemie.

Nemours lui offre sa faveur , le Vieillard  
la refuse.

Prince , j'en suis indigne ,  
Réservez pour mes fils un si généreux soin ;  
Demain , de vos bontés , je n'aurai plus besoin.

Ce mot est tragique ; il y a certainement  
dans ce Vieillard des traits de grandeur , &  
ses remords sont vraiment dramatiques ; mais  
nous voyons avec peine , que tant de zèle &  
de vertu aboutisse à corrompre un Soldat ,  
c'est-à-dire , à payer le crime , & à n'être en  
effet qu'un espion ; Nemours donne ses  
ordres , & part pour livrer à regret ces der-  
niers combats , qu'on rend encore nécessaires :  
Bayard ne manque pas de dire :

Qu'on me porte à sa suite.

Mais Nemours a donné des ordres con-  
traires , & Bayard est obligé de rester.

*Scène cinquième.* Altémoré paroît , & change  
la garde , en prétextant des ordres de Ne-

mours ; il attend le signal , pour se jeter sur Bayard , & le massacrer ; ce signal convenu entre Avogare & Altémore , doit être l'explosion du palais d'Avogare , où la mine est préparée , & où Nemours , qui s'est rendu dans ce palais , va périr infailliblement. Bayard un peu étonné qu'Altémore ait quitté Nemours dans le moment d'un combat ; plus étonné encore de quelques discours équivoques que lui tient Altémore , qui se sent assûré du succès , lui dit :

Si je meurs par un crime ,  
Je suis sûr que du moins , d'assassins entouré ,  
Dans le fond de leur cœur je serai révééré.

A L T É M O R E (à part.)

Il dit vrai. . . . . Mais n'importe.

*Scène sixième.* Euphémie arrive éperdue ; elle demande où est Nemours , on lui répond qu'il est au palais d'Avogare ; elle s'écrie : *Il est perdu , c'est là qu'est le dépôt de la foudre ;* à l'instant l'explosion se fait , on en entend le bruit , on en sent le contre-coup ; Euphémie s'évanouit ; Altémore se déclare , & veut fondre sur Bayard , qui , tout blessé qu'il est , l'attend la lance en arrêt , avec une audace intrépide , qui forme un spectacle très-important au théâtre.

*Scène septième.* Nemours revient ; le Vieillard Bressan , ayant découvert le piège , avoit averti à temps ce Général ; Nemours écarte les Italiens à coups d'épée , se saisit d'Altémoré , sauve Bayard , rappelle Euphémie à la vie. Le Vieillard étoit rentré dans le palais d'Avogare , pour prévenir l'explosion , ou plutôt pour y périr , comme l'annonçoit son dernier mot :

Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.

Avogare s'y étoit enfermé aussi pour mettre le feu aux poudres ; mais soit , dit l'Auteur , *qu'il eût mal connu , mal mesuré ses feux* , soit qu'il se fît un plaisir de mourir , en se vengeant des François , tous deux périrent ensemble dans l'explosion ; Euphémie donne des larmes à la nature ; Gaston respecte sa douleur , & donne rendez-vous à Bayard sous les murs de Ravenne. Bayard termine la Pièce par ces vers prophétiques , qui se rapportent à ceux par lesquels Euphémie a terminé le troisième acte.

Va , mais modère au moins ton ardent caractère :  
Tu crois n'avoir rien fait , tant qu'il te reste à faire ;  
Songe qu'en peu de jours tu fus vivre long-temps ;  
Ta carrière d'honneur est remplie à vingt ans ;  
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire ;  
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

Ce vers :

Tu crois n'avoir rien fait , tant qu'il te reste à faire ;  
est , comme le dit l'Auteur , la traduction littérale de ce vers de Lucain :

*Nil actum reputans , si quid superesset agendum.*

Mais nous ne savons si l'expression Française est complète. On ne dit pas ainsi absolument : *il reste à faire, il me reste à faire* ; il faut énoncer la chose qui reste à faire ; il falloit dire ici : *tant qu'il te reste quelque chose à faire.*

Nous avouerons que ces six derniers vers , considérés comme prophétiques , nous paroissent manquer un peu d'art. Le nom de Ravenne rappelloit trop sensiblement la mort prématurée de Gaston , pour que l'Auteur ne la fît pas entrevoir dans l'avenir : mais Bayard devoit-il dire à Gaston ?

Va , mais modère au moins ton ardent caractère.....  
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

Ces vers contiennent un reproche , & voilà le langage qu'on tient à un jeune téméraire ; Nemours le fut à Ravenne , il est vrai , & il en fut puni sur le champ : mais pouvoit-on le prévoir à Bresse , où il s'étoit montré si prudent , si habile , & sur-tout observateur si ri-

guide & si heureux de la discipline militaire ?  
Il est vrai que le premier vers :

Va, mais modère au moins ton ardent caractère,  
étant expliqué par l'application du vers de  
Lucaïn :

*Nil actum reputans , si quid superesset agendum.*

Annonce que l'ardeur de Gaston est de l'activité, non de l'imprudence : mais pourquoi Bayard veut-il prévoir que Gaston s'oubliera dans le sein de la victoire ? Ne devoit-il pas plutôt lui dire : » Sois toujours tel que nous » t'avons toujours vu , aussi prudent , aussi » vigilant , aussi incapable de t'oublier au sein de la victoire « ? C'eût été faire la même prophétie , en donnant à Gaston de justes éloges. On aime au théâtre les prédictions , mais il ne faut pas qu'elles paroissent avoir été faites d'après l'événement , il faut qu'on puisse se faire illusion. Lorsqu'Agrippine dit à Néron :

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère....  
Et ton nom paraîtra dans la race future ,  
Aux plus cruels Tyrans , une cruelle injure.

L'Auteur parle d'après l'événement ; mais Agrippine a le sentiment de ce qu'elle dit , & pourroit faire cette prédiction , quand même l'événement ne l'auroit pas justifiée ; le crime que Néron vient de commettre , inspire pres-

que nécessairement cette prédiction , au lieu que , sans un esprit prophétique , on ne pouvoit prédire à Bresse ce qui arriva dans la suite à Ravenne.

La prédiction d'Euphémie , au troisième acte , a plus d'art & de délicatesse.

Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil ,  
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

Cette Pièce , en général , ne nous paroît nullement inférieure au *Siège de Calais* , dont elle remplit également l'objet patriotique. La scène du Duc d'Urbain avec Bayard , au premier acte ; la scène du défi , au second , surtout celle de la réparation , au troisième , sont de ces beautés qui font vivre éternellement les Ouvrages. La scène du coup de théâtre , au quatrième acte ; celle où Altémor vient poignarder Bayard , & où se fait l'explosion du palais d'Avogare , au cinquième acte , inspirent beaucoup de terreur.

Les caractères des principaux personnages sont bien dessinés & bien nuancés ; Gaston est un Héros brillant & aimable ; Bayard un Soldat sublime , un Guerrier vertueux ; le Duc d'Urbain est dans une juste proportion avec ces deux personnages ; les deux traîtres contrastent avec les deux Héros ; Euphémie est



intéressante par ses malheurs & par ses vertus ; le vieillard Bressan intéresse aussi par son repentir & par son courage.

Le style de cette Pièce a les défauts ordinaires du style de M. de Belloy ; mais des sentimens si nobles , des situations si fortes , & tant de beaux vers , doivent faire oublier quelques négligences , ou plutôt quelques recherches de style.

Nous croyons devoir remarquer ici quelques changemens considérables, que l'Auteur a faits à sa Pièce. Un de ces changemens, qui concerne le rôle d'Euphémie, ne nous est connu que par les papiers de M. de Belloy. Nous y voyons qu'il avoit d'abord placé Euphémie dans une situation pareille à celle de Zelmire ; c'est-à-dire , qu'accusée devant Gaston d'avoir conspiré contre la France & contre lui , elle étoit long-temps dans l'impossibilité de le désabuser ; cette situation tenoit aussi de celle d'Arbace dans *Artaxerce*, en ce qu'Euphémie étoit accusée par son propre père , & ne pouvoit se défendre qu'en l'accusant lui-même. Quoique cette situation ajoutât certainement à l'intérêt , l'Auteur a senti qu'il valoit mieux n'imiter personne , & ne pas se répéter soi-même. Par une suite de cette première fiction , il avoit

supposé Euphémie aimée de Pescaire, & c'étoit pour Pescaire, c'est-à-dire, pour l'ennemi de la France, & le Général Espagnol, qu'Euphémie paroïssoit trahir Gaston; ce qui rentroit encore dans la situation d'Amenaïde, condamnée par son père, & abandonnée par son amant, parce qu'on croit qu'elle adrefsoit à Solamir, à l'ennemi de son pays, une lettre qu'elle adrefsoit à Tancrede. M. de Belloy a sacrifié tous ces épisodes & toutes ces imitations; il a eu besoin de courage, car il sacrifioit en même temps de grandes beautés. En voici une dont nous ne voulons pas priver ses Lecteurs. Dans la scène où Gaston & Euphémie s'expliquoient enfin, Nemours laissoit éclater sa douleur & sa colère; voici qu'elle étoit la réponse d'Euphémie:

A ce reproche affreux.... qui doit me plaire encore,  
Je ne réponds qu'un mot, Nemours: je vous adore.

N E M O U R S.

Vous!

E U P H É M I E.

Doutes-en, cruel, quand tu m'auras nommé;  
Un Mortel sous les Cieux plus digne d'être aimé!

Nous avouons que ce trait nous paroît également sublime & tendre; il rappelle cette

réponse de Viriate à Sertorius, qui lui van-  
toit beaucoup Perpenna :

J'attendois votre nom après ces qualités.

Le mot d'Euphémie est aussi flatteur, & il  
est bien plus touchant.

Nemours ne se rendoit point, il opposoit  
à Euphémie l'autorité d'Avogare, l'accusa-  
tion d'un père : *il fait mon innocence*, s'écrioit  
Euphémie ; ce mot qui lui échappoit, étoit  
un trait de lumière qui éclairoit Gaston ; ce  
Prince pénétoit tout le mystère, il décou-  
vroit qu'Avogare étoit le vrai coupable, il  
concevoit l'effort vertueux d'Euphémie &  
l'héroïsme de son silence ; il s'écrioit :

Pour lui seul, tu souffrais l'infamie ?...

Je l'ai plaint, le barbare !

A peu-près comme Ilus dit :

Je l'ai cru.... pardonnez.

C'étoit encore se répéter peut-être, mais  
tous ces mouvemens étoient beaux & naturels.

M. de Belloy avoit donné d'abord un rôle  
à l'Alviane, ce fameux Général des Véné-  
tiens ; mais il a jugé, avec raison, qu'un per-  
sonnage de cette importance ne devoit point  
paroître au second rang, & il l'a supprimé.

Tous ces changemens avoient été faits sur  
le manuscrit, & l'on n'avoit vu aucune trace

de ces premières idées de l'Auteur, ni au théâtre, ni dans aucune des deux éditions de cette Pièce. Voici un autre changement heureux & considérable, mais fait d'une édition à l'autre. Lorsqu'après la scène du Vieillard Bressan, ou plutôt du Déserteur François, au cinquième acte, Bayard blessé est obligé de rester sur le théâtre pendant le combat; il rend encore son inaction utile par ce discours, qu'il adresse aux Soldats qui le gardent :

Vous l'avez-vu sortir ce vieillard tout en pleurs;  
Soldats, c'est un transfuge accablé de son crime.  
Mettez tous à profit son retour magnanime,  
Et les remords cruels dont il est dévoré!

Tel est le châtiment du cœur dénaturé;  
Qui, ne connoissant plus Famille; ni Patrie;  
Ose leur dérober le tribut de sa vie.  
Infidèle aux Humains, dont les tendres secours;  
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,  
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un  
traître;

Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître:  
Dans un long abandon traînant son triste sort,  
L'affreuse solitude environne sa mort.

Cette importante leçon ne pouvoit être mieux placée que dans la bouche du Chevalier Bayard, connu pour en avoir fait une semblable en mourant, non pas à de simples

Soldats , mais à un Déserteur du plus haut rang. La même leçon est donnée aussi , avec des circonstances différentes , par le Comte d'Harcourt , dans le *Siège de Calais*.

Voilà le terme affreux du bonheur passager ,

Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.

Sirôt qu'il peut déplaire. . . . .

La faveur disparaît. . . . .

On tire de sa faute un cruel avantage ,

On veut que sans murmure , il dévore l'outrage.

On est juste. . . . .

Ingrat , suis-je surpris de trouver des ingrats ?

Tremblez , faibles Sujets , qui trahissez vos Maîtres ;

Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.

La moralité que le Chevalier Bayard tire de l'exemple du Déserteur , est celle que le sujet offre le plus naturellement ; mais il en avoit d'abord tiré une autre , qui paroît être la moralité favorite de M. de Belloy , & qu'il aime à reproduire dans presque tous ses Ouvrages. Cette moralité concerne l'influence que les Petits ont sur la destinée des Grands. Le Soldat Thrace , dans *Zelmire* ; le Maire , dans le *Siège de Calais* ; le Déserteur , dans *Gaston & Bayard* ; concourent à établir cette vérité , qu'on ne peut trop répéter aux Grands , dit M. de Belloy , & que tant de gens s'empressent à leur faire oublier. L'Auteur s'applaudit , avec

raison , de la variété qu'il a su mettre dans l'expression de cette vérité : pour que le Lecteur soit à portée d'en juger , rapprochons ici les trois morceaux principaux , où cette vérité est exposée.

Polidore , dans *Zelmire*, dit , en parlant du Soldat dont il vient d'éprouver le zèle :

Quels sentimens , ma fille , en cette humble fortune !  
O leçon pour les Grands , trop vaine & trop commune !

A ces derniers Humains, quel Roi vient s'abaisser ?  
Quand ils sont malheureux, daignons-nous y penser ?  
Nos yeux remarquent - ils leur obscure existence ?  
Leur zèle la prodigue à notre indifférence :  
Et loin de se venger de nos mépris honteux ,  
Ils sont hommes pour nous , quand nous souffrons  
comme eux.

Aliénor , dans le *Siège de Calais*, en parlant du Maire & des autres Bourgeois dévoués , dit :

Valois lui devra tout.... & souvent , en effet ,  
Le sort des Souverains dépend d'un seul Sujet.  
Harcourt trahit son Prince & d'Artois l'abandonne ;  
Un Maire de Calais raffermi sa Couronne !  
Quelle leçon pour vous , superbes Potentats !  
Veillez sur vos Sujets dans le rang le plus bas :  
Tel qui , sous l'oppresseur , loin de vos yeux expire ;  
Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.

Enfin ,

Enfin , dans *Gaston & Bayard* , le Chevalier Bayard , en considérant que l'armée Françoisse venoit d'être sauvée par le repentir d'un Déserteur , qui avoit découvert la conspiration de Bresse , s'écrioit :

Ciel ! quel tissu d'horreurs ! par qui le détruis-tu ?  
Ce Transfuge me rend jaloux de sa vertu :

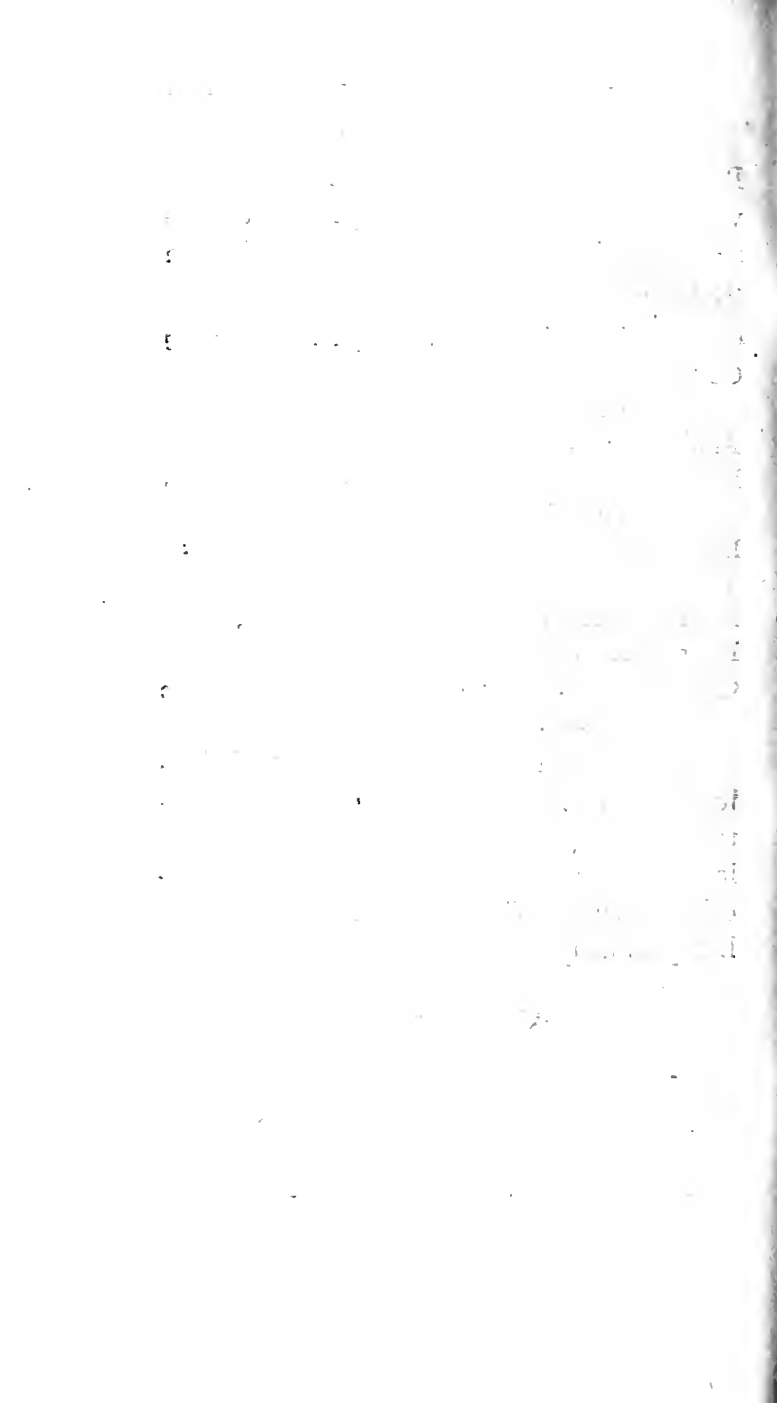
Que devenait sans lui la France triomphante ?  
Ainsi , Grand Dieu , ta loi terrible & consolante  
Par-tout montre aux premiers , aux derniers des  
Humains ,

L'immuable rapport de leurs communs destins :  
Telle est leur mutuelle & juste dépendance.

Le plus obscur Soldat s'exile de la France ,  
Il vit ailleurs obscur ; & tu mets tout l'Etat ,  
Cinq Rois , l'Europe entière , aux mains de ce  
Soldat !

L'humanité doit rendre grâces à M. de Belloy d'avoir tant appuyé sur une leçon si salutaire ; le goût doit l'applaudir , & d'avoir su la varier avec tant d'art , & d'avoir pu la sacrifier , dans *Gaston & Bayard* , à une moralité plus adaptée au sujet.







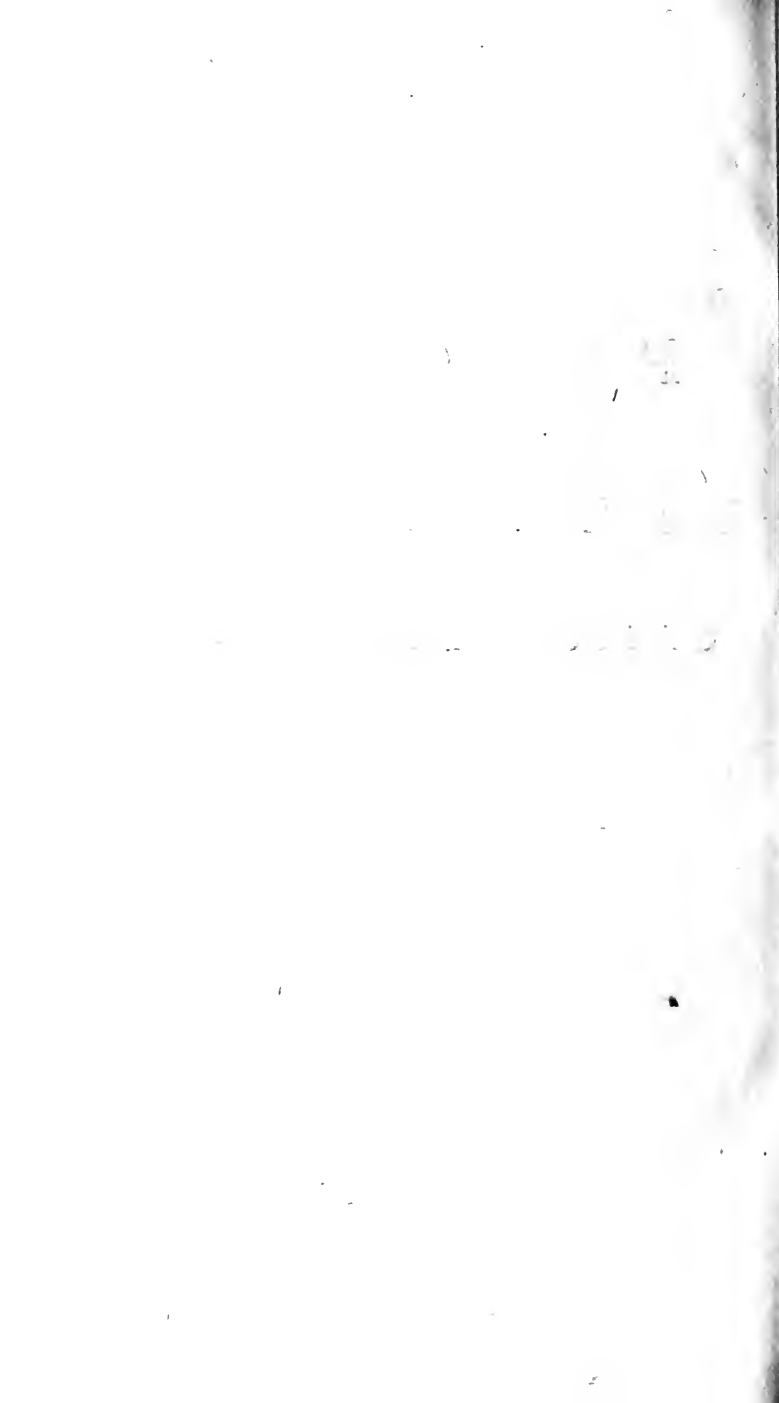
P I È C E S

*C O N C E R N A N T*

L A T R A G É D I E

*D E*

G A S T O N E T B A Y A R D.





# LETTRE

*DES Officiers Municipaux de Calais à  
M. de BELLOY , concernant la Tragédie  
de GASTON & BAYARD.*

## MONSIEUR,

VOTRE nom , gravé dans nos cœurs , par l'estime , l'attachement & la reconnoissance , acquiert chaque jour une nouvelle célébrité & des droits sur toute la France : Gaston & Bayard , sortis de votre plume , vont convaincre la Nation entière , de ce qu'elle fut & de ce qu'elle sera toujours , lorsque se conduisant par les sentimens qui lui sont propres , elle unira le véritable héroïsme à l'amour de la Patrie , & à son dévouement pour ses Rois.

Nous reconnoissons , Monsieur , avec bien de la satisfaction , dans cette nouvelle Pièce , les traits qui caractérisent votre ame. Elle se retrace sans cesse , dans les modèles de vertu

Bb 3

qu'elle nous présente. Gaston & Bayard nous sont chers, & nous les plaçons volontiers à côté d'Eustache ; la main de qui nous les tenons, nous les rendra encore plus précieux. L'envoi que vous avez bien voulu nous en faire, excite en nous une nouvelle gratitude. Notre gloire est de vous avoir adopté pour Citoyen ; acceptant ce titre, vous nous avez, en quelque sorte, donné des droits à vos succès, celui de vous en féliciter d'une façon plus particulière, & de reconnoître en vous le Poète de la Nation, du véritable honneur, & de la vertu.

C'est dans ces sentimens que nous avons l'honneur d'être, &c. *Signé*, MOREL, Maire, DISQUE, BÉNARD, THIN, BERNARD MARGOLLÉ, BLANQUART, Procureur du Roi, JOURDAN, PEPINIERE.

*Calais, le 6 Janvier, 1770.*





# LETTRE

*DES Officiers Municipaux de Mézières à  
M. de BELLOY , concernant la Tragédie  
de GASTON & BAYARD.*

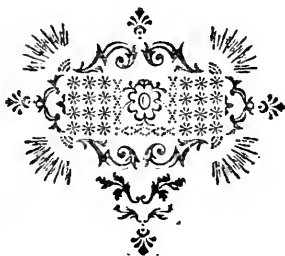
MONSIEUR,

NOUS venons d'apprendre , par les Papiers publics , que vous alliez faire paroître sur la Scène François le Chevalier Bayard. Les brillans succès du Siège de Calais assûrent les siens. Les Grands Hommes ne sauroient être mieux célébrés , que par ceux qui leur ressemblent. Vous jouissez de cet avantage : vos écrits ont mérité cette gloire. La France y applaudit. Quand , par des talens avoués , on intéresse , on éclaire sa Patrie , on peut marcher d'un pas égal avec ceux qui la défendent par leur valeur. Mézières est un monument immortel de celle de Pierre du Terrail. C'est dans cette Ville , qu'avec une poignée de

monde, soutenue par des Citoyens toujours fidèles à leur Prince, il rendit inutiles les efforts d'une armée de quatre-vingt mille hommes, commandée par Charles-Quint en personne, & parvint à faire lever le siège. La mémoire de cet événement glorieux, & à jamais mémorable, est consacrée par des cérémonies augustes. Tous les ans il se fait une procession solennelle du Saint Sacrement, à laquelle se font un devoir religieux d'assister les Chefs des différens Corps Militaires à la tête de leurs troupes. Une fondation reconnoissante pour les bienfaits de votre Héros, nous fait entendre tous les ans son éloge. Nous applaudissons d'avance à celui qu'il va recevoir d'une plume, qui, par les vers heureux, fait égaler la grandeur des plus fameux exploits. Bayard auroit trouvé dans Mézières, des cœurs aussi généreux que ceux que le Comte de Vienne a trouvés dans Calais. Nos pères nous ont transmis cet amour inaltérable de la Patrie; ils eussent partagé avec une joie indicible les louanges de leur illustre Défenseur, leur reconnoissance eût été éternelle pour son Panégyriste. Nous avons les mêmes sentimens, nous osons avec confiance vous faire une prière : sa réussite nous sera toujours précieuse. Un exemplaire de votre

Tragédie ferait les délices de la Ville. Si vous pouvez dérober quelques momens aux Muses, accordez-les lui pour une réponse. Elle en sera très-flattée. Vous pouvez l'adresser au Directeur des Postes. Les Citoyens de Mézières font , avec les sentimens d'admiration & de reconnoissance que vous savez si bien inspirer, &c. *Signé*, LES OFFICIERS MUNICIPAUX.

*Mézières sur Meuse, ce 3 Février 1769.*





## A V I S

### DE L'ÉDITEUR.

ON a vu, par quelques endroits de cette Tragédie, & par une Note de l'Auteur (voir les Notes historiques, *pages 245 & 246* de ce volume), que le Siège de Mézières est presque le seul événement important de la vie du Chevalier Bayard, dont M. de Belloy n'ait pu parler dans sa Tragédie, parce que cet événement n'est que du règne de François I, & que le sujet de la Pièce appartient au règne de Louis XII; M. de Belloy s'en est dédommagé, en appliquant au Siège de Bresse certaines particularités du Siège de Mézières. Cette défense de Mézières, l'un des plus mémorables exploits du Chevalier Bayard, où le zèle des Habitans seconda si bien la valeur de la Garnison & les talens du Gouverneur, est décrite avec quelque détail dans l'Histoire de François I.





---

*EXTRAIT de l'Histoire de FRANÇOIS I,  
Livre 2 , Chapitre 3.*

» **L**A conquête de Moufon étoit importante  
» pour les Impériaux , elle leur ouvroit la  
» frontière de Champagne ; il falloit pour-  
» tant encore prendre Mézières. Cette Place  
» étoit à peine en état de défense , ses fortifi-  
» cations tomboient en ruine ; armes, vivres,  
» soldats , tout y manquoit , mais Bayard  
» en étoit Gouverneur. *Je voudrois qu'il y eût*  
» *dans la place deux mille hommes de guerre*  
» *d'avantage , & que sa personne n'y fût point ,*  
» disoit un Capitaine Espagnol au Comte  
» de Nassau & à Sickinghen , Généraux  
» de l'Empereur. La confiance que ce  
» Grand Homme inspiroit , attira sous ses  
» drapeaux plusieurs Capitaines distingués ,  
» dignes de vaincre , ou de périr avec lui. Le  
» jeune Montmorenci , impatient d'égaliser la  
» gloire de tant de Héros de son nom , & de  
» servir avec éclat un Maître sous lequel il  
» devoit un jour être si grand , se jetta dans  
» la Place , Annebaut , Lucé , Villeclair l'y  
» suivirent ; Boucard du Refuge & le Baron  
» de Montmoreau y firent entrer chacun mille  
» hommes d'infanterie ; la Compagnie des

» Gendarmes du Duc de Lorraine , dont  
» Bayard avoit la modestie de n'être que  
» Lieutenant , étoit aussi dans Mézières. Naf-  
» sau , prêt à l'attaquer avec une armée de  
» *trente-cinq mille hommes* , envoya sommer  
» Bayard de se rendre ; celui-ci répondit au  
» Trompette : *Dites à celui qui vous envoie ,*  
» *qu'avant que j'abandonne une Place que mon*  
» *Maître a bien voulu confier à ma foi , j'aurai*  
» *fait , des corps de ses ennemis entassés , le seul*  
» *pont par où il me soit permis d'en sortir.*

» Cette fière réponse ne pouvoit être une  
» fanfaronnade dans la bouche de Bayard , &  
» l'événement le fit bien voir.

» Mézeray , avec son style dur , mais quel-  
» quefois pittoresque , donne une idée forte  
» de l'attaque & de la défense de cette Place.

» *Ce n'étoient , dit-il , de dehors que canon-*  
» *nades , que bombes , que boulets enflammés ;*  
» *de dedans , il pleuvoit des lances & des cercles*  
» *à feu , de l'huile bouillante , des fascines gou-*  
» *dronnées , des fusées qui mettoient le feu à des*  
» *fracassées & à des fougades.*

» L'artillerie des Impériaux , ayant renversé  
» une tour & un pan de muraille , le courage  
» de la Garnison fut ébranlé ; les Compa-  
» gnies de du Refuge & de Montmoreau for-  
» tirent de la Place ; leurs Capitaines , qui res-

» tèrent , ne purent les retenir ; les uns s'en-  
» fuyoient avec effroi par la brèche ; les autres  
» par les portes ; d'autres , plus effrayés , se  
» précipitoient , du haut des murs , dans le  
» fossé ; Bayard seul n'étoit point ému , il fit  
» fermer les portes & réparer la brèche , il  
» rassembla le peu de Soldats qui lui restoit :  
» Mes amis , leur dit-il , nous sommes trop  
» heureux d'être délivrés de ces lâches , dont  
» la timidité ne faisoit que gêner notre va-  
» leur ; ils ne partageront plus des lauriers  
» qui n'étoient dûs qu'à nous. Ses discours ,  
» son exemple ranimèrent sa foible Garni-  
» son ; les forties qu'il faisoit toujours à pro-  
» pos , & toujours avec avantage , la promp-  
» titude avec laquelle il réparoit les brèches  
» que faisoit le canon , l'espèce de magie qui  
» multiplioit ses Soldats , en les portant ,  
» pour ainsi dire , par-tout dans un même  
» moment , arrêtaient les efforts des Impé-  
» riaux : il donna le spectacle singulier d'une  
» Place presque démantelée , défendue pen-  
» dant six semaines , avec moins de mille  
» hommes , contre une armée de trente-cinq  
» mille hommes , secondée par une forte ar-  
» tillerie. Tel est le caractère des exploits de  
» Bayard ; toujours incroyables , la Fable n'au-

» roit osé les imaginer , l'Histoire oblige de  
» les croire.

» La Nature concouroit un peu à la dé-  
» fense de Mézières ; cette Ville est une es-  
» pèce de presqu'Isle , que la Meuse embrasse  
» & rend inaccessible vers le Nord , le Cou-  
» chant & le Midi ; on ne pouvoit l'entamer  
» qu'à l'Orient , du côté des Ardennes. C'é-  
» toit de ce côté que l'attaque se faisoit ;  
» mais Sickinghen passant la Meuse avec  
» quinze mille hommes détachés de l'armée  
» de Nassau , alla poser des batteries sur une  
» éminence qui commandoit la Ville vers le  
» Sud-Ouest. La Place battue ainsi en deux  
» sens contraires , fut bientôt ouverte de tous  
» côtés ; la Nature , ni l'Art ne faisoient plus  
» rien pour elle , mais le devoir chez Bayard  
» étoit inébranlable ; il imagina tant de res-  
» sources , qu'il donna le temps à l'armée que  
» rassemblaient le Duc d'Alençon , le Conné-  
» table de Bourbon & le Duc de Vendôme ,  
» de s'avancer vers les frontières de la Picar-  
» die & de la Champagne.

» Le Comte de Kifoulket , détaché du camp  
» Impérial , pour mettre à contribution le  
» pays d'en deçà de la Meuse , pénétra jus-  
» qu'à Attigny , le pilla , & ravagea le Rhéte-

„ lois ; chargé d'un butin immense, il repre-  
 „ noit la route du camp, & croyoit les  
 „ François fort éloignés, lorsque le Comte  
 „ de Silly, Bailli de Caën, Lieutenant de la  
 „ Compagnie du Duc d'Alençon, arriva aux  
 „ portes de Rhétel. Il trouva les troupes de  
 „ Kifoulket dispersées dans la campagne, oc-  
 „ cupées à faire le dégât ; il les attaqua, les  
 „ tailla en pièces, reprit le butin qu'elles  
 „ avoient fait, & fit le Comte de Kifoulket  
 „ prisonnier.

„ Cependant, d'un côté, les vivres com-  
 „ mençoient à manquer dans Mézières ; de  
 „ l'autre, la dysenterie faisoit des ravages  
 „ dans cette Garnison, déjà si foible ; on dou-  
 „ toit encore si la Place pourroit tenir jusqu'à  
 „ l'arrivée de l'armée Française, qui s'avan-  
 „ çoit en rafraîchissant sur sa route les Places  
 „ de la rivière d'Aine. Bayard employa un  
 „ stratagème, pour se donner le temps de  
 „ l'attendre. Toujours informé de tout ce qui  
 „ se passoit chez les ennemis, il fut qu'il y  
 „ avoit de la méintelligence entre le Comte  
 „ de Nassau & Sickinghen, il voulut l'aug-  
 „ menter, en leur inspirant une défiance mu-  
 „ tuelle ; il écrivit à la Marck une lettre, qui  
 „ ne devoit point être remise à son adresse.

„ *Le Comte de Nassau, lui disoit-il, m'a fait*

» part du deſſein qu'il a pris de quitter le ſer-  
» vice de l'Empereur pour celui du Roi ; vous  
» êtes l'ami du Comte de Naſſau , vous êtes le  
» mien ; avertiſſez-le de terminer cette affaire  
» avant qu'il ait reçu l'affront qu'on lui prépare.  
» Douze mille Suiffes avec huit cents hommes  
» d'armes arrivent ce ſoir à trois lieues du camp  
» de Sickinghen , demain ils l'attaqueront , & ſa  
» perte eſt infaillible ; en même temps je dois  
» fondre à la tête de ma Garniſon ſur le camp  
» du Comte de Naſſau ; c'eſt cet affront qu'il  
» faut qu'il prévienne , en conſommant ſon  
» ouvrage.

» Bayard charge de cette lettre un Payſan ,  
» lui dit de paſſer à travers le camp de Sic-  
» kinghen , & de ſ'y cacher , de manière qu'il  
» y ſoit vu & pris. Il le fut , Sickinghen lut  
» la lettre , & trembla. Cette défection du  
» Comte de Naſſau , dont il crut avoir ſur-  
» pris la preuve , & que ſa haine pour Naſſau  
» lui fit d'abord regarder comme indubitable ;  
» la défaite de Kifoulket , l'arrivée prétendue  
» des Suiffes , l'approche plus réelle de l'ar-  
» mée Françoisé , la réſiſtance opiniâtre de la  
» Place , tout lui perſuada que Naſſau avoit  
» juré ſa perte , & que , ſ'il reſtoit dans ſon  
» poſte , il alloit ſe trouver ſerré entre la place  
» & deux corps d'armée ſupérieurs au ſien. Il  
» prit

» prit le parti de repasser la Meuse , & d'aller  
 » se poster près du camp de Nassau , pour ob-  
 » server sa conduite. Nassau , surpris de ce  
 » mouvement , envoya demander à Sickinghen  
 » ce qu'il signifioit. *Il signifie* , répondit Sickin-  
 » ghen avec colère , *que le Comte de Nassau*  
 » *n'en est pas encore où il pense , qu'il n'aura*  
 » *pas le plaisir de me voir périr avec mon armée ,*  
 » *& que peut-être sa trahison lui coûtera cher.*  
 » En même temps il rangea son armée en ba-  
 » taille , & par cette démarche il obligea le  
 » Comte de Nassau d'y ranger aussi la sienne ,  
 » en attendant l'explication de cette bizarre  
 » énigme. A la faveur de ce tumulte , le Pay-  
 » san , porteur de la lettre , se sauva , & cou-  
 » rut rendre compte à Bayard du succès de  
 » son artifice. Celui-ci voyant ses deux enne-  
 » mis prêts d'en venir aux mains , s'écria :  
 » *Donnons le signal de la bataille* , & il fit faire  
 » une décharge d'artillerie , qui emporta plu-  
 » sieurs files de troupes de Nassau. Celui-ci  
 » craignit à son tour d'être pressé à la fois &  
 » par la Garnison & par Sickinghen , qu'il  
 » soupçonnoit d'intelligence avec Bayard ; il  
 » étoit possible que , dans ce chaos de dé-  
 » fiances & d'incertitudes , les deux Généraux  
 » de Charles - Quint se détruisissent impru-  
 » demment ; mais ils s'expliquèrent ; & l'éva-

» sion du Payfan put les aider à deviner la vé-  
» rité. Cependant Bayard tira un avantage  
» réel de son artifice ; il l'avoit communiqué  
» au Roi , qui s'étoit avancé jusqu'à Rheims ,  
» pour se mettre à la tête de son armée , &  
» pour livrer bataille aux ennemis ; il lui  
» avoit fait sentir la nécessité & la facilité de  
» ravitailler la Place , au moyen du décampa-  
» pement de Sickinghen , qui laissoit libre le  
» passage de la Meuse. En effet , de Lorges  
» fut chargé de jetter dans la Place un grand  
» convoi , & un corps de troupes considé-  
» rable , ce qui réussit ; & le Duc d'Alençon  
» s'avança jusqu'à deux lieues de Mézières  
» avec le gros de l'armée. Alors le Comte de  
» Nassau désespéra de prendre cette Place ,  
» que tous les François , excepté Bayard ,  
» avoient désespéré de pouvoir garder , &  
» qu'ils n'avoient essayé de défendre , que  
» pour arrêter un instant l'ennemi ; les Impé-  
» riaux confus , voulurent du moins enno-  
» blir leur retraite , & diminuer par des avan-  
» tages particuliers l'affront général que re-  
» cevoit l'armée. Un Trompette vint an-  
» noncer aux assiégés , que si quelqu'un d'en-  
» tr'eux vouloit se trouver dans une Isle voi-  
» sine de Mézières , un jour qu'il indiqua ,  
» il y trouveroit le Comte d'Egmont prêt à



» le recevoir la lance à la main : ces défis  
 » s'offrent en foule dans l'Histoire des Na-  
 » tions belliqueuses & indisciplinées. Mont-  
 » morenci s'emprefsa d'accepter celui du  
 » Comte d'Egmont ; les François disent que  
 » l'avantage du combat resta au premier ,  
 » parce qu'il ne reçut aucun coup , & qu'il  
 » brisa sa lance contre la cuirasse du Comte  
 » d'Egmont.

» De Lorges, qui venoit de ravitailler Mé-  
 » zières, proposa un autre combat à pied à la  
 » pique, qui fut accepté pour les Impériaux  
 » par un Chevalier du nom de Vaudrei, issu  
 » de ces Vaudrei qui avoient autrefois si bien  
 » servi Marie de Bourgogne contre Louis XI.  
 » Aucun des deux n'eut d'avantage marqué.

» Les Impériaux cherchoient encore à dou-  
 » ter que la Place eût reçu autant de vivres  
 » qu'on le publioit : pour s'en éclaircir, le  
 » Capitaine Picart envoya un Tambour de-  
 » mander de sa part une bouteille de vin à  
 » de Lorges, son ancien ami. On démêla ai-  
 » sément un pareil artifice. De Lorges en-  
 » voya deux bouteilles, une de vin vieux,  
 » une de vin nouveau, & mena le Tambour  
 » dans une cave garnie d'une multitude de  
 » tonneaux, mais dont la plupart n'étoient  
 » remplis que d'eau.

» Alors les Impériaux perdant route espé-  
 » rance d'affamer comme de forcer Mézières,  
 » levèrent le siège, sans oser attendre le Roi  
 » & son armée. François annonça cet heu-  
 » reux événement à la Duchesse d'Angoulême,  
 » par une lettre qu'on ne rapportera pas ici,  
 » parce qu'elle est par-tout ; & dans laquelle  
 » il dit, qu'en cette occasion *Dieu avoit bien*  
 » *marqué qu'il étoit bon François.*

» On songea ensuite à Bayard ; on eut  
 » honte de laisser simple Lieutenant de Gen-  
 » darmerie, un homme dont on n'eût pas trop  
 » dignement payé les services par les plus  
 » grands honneurs. Le Roi lui donna le Col-  
 » lier de Saint-Michel, & une Compagnie  
 » de cent hommes d'armes «.



---

## A N E C D O T E

*Sur la Tragédie de GASTON & BAYARD,  
tirée de deux Lettres de J. J. ROUSSEAU.*

---

### AVIS DE L'ÉDITEUR.

**L'**ANECDOTE qu'on va lire n'auroit pu être rendue publique, si M. Rousseau eût vécu. Indépendamment de la sûreté que suppose & qu'exige tout commerce de lettres, la seule crainte de nuire ou de déplaire à un homme illustre, & qui a été malheureux, soit par les torts de la fortune, soit par ceux de son caractère, l'eût emporté sur la petite satisfaction d'offrir au Public quelques traits du caractère de M. Rousseau, peint par lui-même. Mais ces ménagemens ne sont dûs qu'aux vivans; on doit, au contraire, à la mémoire des morts célèbres, de les faire connoître tels qu'ils étoient, avec leurs foiblesses, comme avec leurs talens & leurs vertus, non pour l'amusement du Public, mais pour son instruction. Ce desir, ce besoin général de connoître exactement les hommes extraordi-

naires , impose le devoir de les peindre fidèlement , & c'est un nouvel hommage rendu à la célébrité.

On trouvera donc dans ces lettres une forte preuve & une expression énergique de cette défiance qui a paru former le trait principal du caractère de M. Rousseau , & qu'il n'a pas manqué de donner à l'Amant de Julie , dans la *Nouvelle Héloïse*.

Voici à quelle occasion ces deux lettres furent écrites. Le Roman de la *Nouvelle Héloïse* , comme nous l'avons vu , avoit donné à M. de Belloy l'idée de la scène de la réparation dans *Gaston & Bayard*. M. de Belloy avoit pris aussi dans le même Roman l'idée de l'*Inoculation de l'Amour* , & quelques traits du caractère de *Gabrielle de Vergy* ; quoique peu lié avec M. Rousseau , il lui fit hommage , comme il le devoit , des deux Tragédies , où il lui avoit fait l'honneur de le prendre pour modèle. Voici la réponse que lui fit M. Rousseau.



## L E T T R E.

*A Monquin,*  
*par Bourgoin.* { Pauvres aveugles que nous sommes !  
 Ciel ! démasque les Imposteurs ,  
 Et force leurs barbares cœurs  
 ( \*) { A s'ouvrir aux regards des hommes. } 17  $\frac{1}{2}$  70.

**J'**HONOROIS, vos talens , Monsieur , encore plus le digne usage que vous en faites , & j'admirois comment le même esprit patriotique nous avoit conduits par la même route à des destins si contraires : vous à l'acquisition d'une nouvelle patrie & à des honneurs distingués , moi à la perte de la mienne & à des opprobres inouis.

Vous m'avez ressemblé , dites-vous , par le malheur ? Vous me feriez pleurer sur vous , si je pouvois vous en croire. Êtes-vous seul , en terre étrangère , isolé , séquestré , trompé , trahi , diffamé par tout ce qui vous environne , enlacé de trames horribles dont vous sentiez l'effet , sans pouvoir parvenir à les connoître , à les démêler ? Êtes - vous à la merci de la puissance , de la ruse , de l'iniquité , réunies pour vous traîner dans la fange , pour élever

---

(\*) Nous figurons la date & l'Epigraphe comme elles sont dans les deux lettres.

autour de vous une impénétrable œuvre de ténèbres , pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil ? Si tel est ou fut votre sort , venez , gémissons ensemble ; mais en tout autre cas , ne vous vantez point de faire avec moi société de malheurs.

Je lisois votre Bayard , fier que vous eussiez trouvé mon Edouard digne de lui servir de modèle en quelque chose , & vous me faisiez vénérer ces antiques François auxquels ceux d'aujourd'hui ressemblerent si peu , mais que vous faites trop bien agir & parler pour ne pas leur ressembler vous-même. A ma seconde lecture , je suis tombé sur un vers qui m'avoit échappé dans la première , & qui par réflexion m'a déchiré. J'y ai reconnu , non , grace au Ciel , le cœur de J. J. , mais les gens à qui j'ai à faire , & que pour mon malheur je connois trop bien. J'ai compris , j'ai pensé du moins qu'on vous avoit suggéré ce vers-là. Misère humaine , me suis-je dit ! Que les méchans diffament les bons , ils font leur œuvre ; mais comment les trompent-ils les uns à l'égard des autres ? Leurs ames n'ont-elles pas pour se reconnoître des marques plus sûres que tous les prestiges des imposteurs ? J'ai pu douter quelques instans , je l'avoue , si vous n'étiez point séduit , plutôt que trompé par mes ennemis.

Dans ce même temps j'ai reçu votre lettre & votre Gabrielle, que j'ai lue & relue aussi, mais avec un plaisir bien plus doux que celui que m'avoit donné le Guerrier Bayard ; car l'héroïsme de la valeur m'a toujours moins touché que le charme du sentiment dans les ames bien nées. L'attachement que cette Pièce m'inspire pour son Auteur, est un de ces mouvemens, peut-être aveugles, mais auxquels mon cœur n'a jamais résisté. Ceci me mène à l'aveu d'une autre folie, à laquelle il ne résiste pas mieux. C'est de faire de mon Héloïse le *criterium* sur lequel je juge du rapport des autres cœurs avec le mien. Je conviens volontiers qu'on peut être plein d'honêteté, de vertu, de sens, de raison, de goût, & trouver ce Roman détestable ; quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon estime, mais jamais à mon amitié. Quiconque n'idolâtre pas ma Julie, ne sent pas ce qu'il faut aimer ; quiconque n'est pas l'ami de Saint-Preux, ne fauroit être le mien. D'après cet entêtement, jugez du plaisir que j'ai pris en lisant votre Gabrielle, d'y retrouver ma Julie un peu plus héroïquement requinquée, mais gardant son même naturel, animée peut-être d'un peu plus de chaleur, plus énergique dans les situations tragiques, mais

moins enivrante aussi , selon moi , dans le calme. Frappé de voir dans des multitudes de vers , à quel point il faut que vous ayez contemplé cette image si tendre dont je suis le Pygmalion , j'ai cru , sur ma règle ou sur ma manie , que la Nature nous avoit faits amis , & revenant avec plus d'incertitude aux vers de votre Bayard , j'ai résolu d'en parler avec ma franchise ordinaire , sauf à vous de me répondre ce qu'il vous plaira.

Monsieur de Belloy , je ne pense pas de l'honneur comme vous de la vertu , qu'il soit possible d'en bien parler , d'y revenir souvent par goût , par choix , & d'en parler toujours d'un ton qui touche & remue ceux qui en ont , sans l'aimer , & sans en avoir soi-même : ainsi , sans vous connoître autrement que par vos Pièces , je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien Chevalier , & je vous demande de vouloir me dire , sans détour , s'il y a quelque vers dans votre Bayard , dont en l'écrivant vous m'avez voulu faire l'application. Dites-moi simplement oui ou non , & je vous crois.

Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes , par l'image des antiques vertus de leurs pères , il est beau , mais il est vain. L'on peut tenter de guérir des malades ,



mais non pas de ressusciter des morts. Vous venez soixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand Catinat, du brillant Villars, du vertueux Fénelon, vous auriez pu dire : Voilà encore des François dont je vous parle, leur race n'est pas éteinte ; mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in deserto*. Vous ne mettez pas seulement sur la scène des gens d'un autre siècle, mais d'un autre monde ; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reste à votre Nation, pour se consoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire, & de la diffamer dans les autres. O ! s'il étoit encore des Bayards en France, avec quelle noble colère, avec quelle vive indignation ! . . . . Croyez-moi, de Belloy, ne faites plus de ces beaux vers à la gloire des anciens François, de peur qu'on ne soit tenté par la justesse de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Adieu, Monsieur, si cette lettre vous parvient, je vous prie de m'en donner avis, afin que je ne sois pas injuste. Je vous salue de tout mon cœur.

ROUSSEAU.



---

## AVIS DE L'ÉDITEUR.

D'APRÈS ces mots de M. Rousseau : » *Je ne pense pas de l'honneur, comme vous de la vertu, qu'il soit possible d'en bien parler, &c.... sans en avoir soi-même* « ; il paroît que le trait qu'il s'étoit appliqué dans la Tragédie de *Gaston & Bayard*, est celui où Euphémie dit, en parlant d'Avogare :

Quelle vertu brillait dans son faux repentir !  
 Peut-on si bien la peindre & ne pas la sentir ?

M. de Belloy également surpris & blessé d'un soupçon si étrange, récrivit sur-le-champ, moins pour s'en laver, que pour s'en plaindre, ou plutôt il plaignit M. Rousseau : nous n'avons pas la lettre de M. de Belloy, mais nous pouvons en juger par la réplique de M. Rousseau, qui ayant sans doute reconnu dans cette lettre le ton de l'innocence & de la vérité, a fini par rendre justice à M. de Belloy.



## L E T T R E.

*Monquin.* { Pauvres aveugles que nous sommes !  
Ciel démasque , les imposteurs  
Et force leurs barbares cœurs  
A s'ouvrir aux regards des hommes. } 17  $\frac{11}{4}$  70.

**I**L faut , Monsieur , vous résoudre à bien de l'ennui , car j'ai grand-peur de vous écrire une longue lettre.

Que vous m'avez rafraîchi le sang , & que j'aime votre colère ! J'y vois bien le sceau de la vérité dans une ame fière , que le patelinage des gens qui m'entourent marque encore plus fortement à mes yeux. Vous avez daigné me faire sentir mon tort ; c'est une indulgence dont je sens le prix , & que je n'aurois peut-être pas eue à votre place ; il ne m'en reste que le desir de vous le faire oublier. Je fus quarante ans le plus confiant des hommes , sans que durant tout ce temps jamais une seule fois cette confiance ait été trompée. Si-tôt que j'eus pris la plume , je me trouvais dans un autre Univers , parmi de tout autres êtres , auxquels je continuai de donner la même confiance , & qui m'en ont si terriblement corrigé , qu'ils m'ont jetté dans l'autre extrémité. Rien ne m'épouvanta jamais au

grand jour , mais tout m'effarouche dans les ténèbres qui m'environnent , & je ne vois que du noir dans l'obscurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance , mais une figure cachée sous un drap blanc me donnoit des convulsions ; sur ce point , comme sur beaucoup d'autres , je resterai enfant jusqu'à la mort. Ma défiance est d'autant plus déplorable , que , presque toujours fondée , ( & je n'ajoute *presque* qu'à cause de vous ) elle est toujours sans bornes , parce que tout ce qui est hors de la nature n'en connoît plus. Voilà , Monsieur , non l'excuse , mais la cause de ma faute , que d'autres circonstances ont amenée , & même aggravée , & qu'il faut bien que je vous déclare pour ne pas vous tromper. Persuadé qu'un homme puissant vous avoit fait entrer dans ses vues à mon égard , je répondis selon cette idée à quelqu'un qui m'avoit parlé de vous , & je répondis avec tant d'imprudence , que je nommai même l'homme en question. Né avec un caractère bouillant dont rien n'a pu calmer l'effervescence , mes premiers mouvemens sont toujours marqués par une étourderie audacieuse , que je prends alors pour de l'intrépidité , & que j'ai tout le temps de pleurer dans la suite , sur-tout quand elle est injuste , comme dans

cette occasion. Fiez-vous à mes ennemis du soin de m'en punir. Mon repentir anticipa même sur leurs soins à la réception de votre lettre ; un jour plutôt elle m'eût épargné beaucoup de sottises ; mais puisqu'elles sont faites , il ne me reste qu'à les expier , & à tâcher d'en obtenir le pardon que je vous demande par la commisération due à mon état.

Ce que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger , & du peu d'effet qu'elles ont fait sur vous , ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui pensoient vous surprendre par cette voie. Ce n'est pas sur des hommes tels que vous que des discours en l'air ont quelque prise ; mais les frivoles clameurs de la calomnie qui n'excitent guère d'attention , sont bien différentes , dans leurs effets , des complots tramés & concertés durant longues années dans un profond silence , & dont les développemens successifs se font lentement , sourdement , & avec méthode. Vous parlez d'évidence ; quand vous la verrez contre moi , jugez-moi , c'est votre droit ; mais n'oubliez pas de juger aussi mes accusateurs ; examinez quel motif leur inspire tant de zèle. J'ai toujours vu que les méchans inspiroient de l'horreur , mais point d'animosité. On les punit ou on les fuit ; mais on ne se

tourmente pas d'eux sans cesse ; on ne s'occupe pas sans cesse à les circonvenir , à les tromper , à les trahir ; ce n'est point à eux que l'on fait ces choses-là , ce sont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens , si zélés , si vertueux , si fiers sur-tout d'être des traîtres , & qui se masquent avec tant de soin pour me démasquer : » Messieurs ,  
» j'admire votre zèle , & vos preuves me paroissent sans réplique ; mais pourquoi donc  
» craindre si fort que l'accusé ne les sache , &  
» n'y réponde ? Permettez que je l'en instruisse  
» & que je vous nomme. Il n'est pas généreux , il n'est pas même juste de diffamer  
» un homme , quel qu'il soit , en se cachant  
» de lui. C'est , dites-vous , par ménagement  
» pour lui que vous ne voulez pas le confondre ; mais il seroit moins cruel , ce me  
» semble , de le confondre que de le diffamer ,  
» & de lui ôter la vie que de la lui rendre  
» insupportable. Tout hypocrite de vertu  
» doit être publiquement confondu ; c'est-là  
» son vrai châtimement , & l'évidence elle-même  
» est suspecte , quand elle élude la conviction  
» de l'accusé ». En leur parlant de la sorte , examinez leur contenance , pesez leur réponse ; suivez , en la jugeant , les mouvemens de votre cœur , & les lumières de votre raison ;  
son ;

son ; voilà , Monsieur , tout ce que je vous demande , & je me tiens alors pour bien jugé.

Vous me tancez avec grande raison sur la manière dont je vous paroïs juger votre Nation ; ce n'est pas ainsi que je la juge de sang froid , & je suis bien éloigné , je vous jure , de lui rendre l'injustice dont elle use envers moi. Ce jugement trop dur étoit l'ouvrage d'un moment de dépit & de colère , qui même ne se rapportoit pas à moi , mais au Grand Homme qu'on vient de chasser de sa naissante Patrie , qu'il illustroit déjà dans son berceau , & dont on ose encore fouiller les vertus avec tant d'artifice & d'injustice. S'il restoit , me disois-je , de ces François célébrés par de Belloy , pourquoi leur indignation ne réclame-t-elle point contre ces manœuvres si peu dignes d'eux ? C'est à cette occasion que Bayard me revint en mémoire , bien sûr de ce qu'il diroit ou feroit , s'il vivoit aujourd'hui. Je ne sentoïs pas assez que tous les hommes , même vertueux , ne sont pas des Bayards , qu'on peut être timide sans cesser d'être juste , & qu'en pensant à ceux qui machinent & crient , j'avois tort d'oublier ceux qui gémissent & se taisent. J'ai toujours aimé votre Nation , elle est même celle de l'Europe que j'honore le plus , non que j'y croye apperce-

voir plus de vertus que dans les autres, mais par un précieux reste de leur amour qui s'y est conservé, & que vous réveillez, quand il étoit prêt à s'éteindre. Il ne faut jamais désespérer d'un peuple qui aime encore ce qui est juste & honnête, quoiqu'il ne le pratique plus. Les François auront beau applaudir aux traits héroïques que vous leur présentez, je doute qu'ils les imitent, mais ils s'en transporteront dans vos Pièces, & les aimeront dans les autres hommes, quand on ne les empêchera pas de les y voir. On est encore forcé de les tromper pour les rendre injustes, précaution dont je n'ai pas vu qu'on eût grand besoin pour d'autres peuples. Voilà, Monsieur, comment je pense constamment à l'égard des François, quoique je n'attende plus de leur part qu'injustice, outrages & persécution; mais ce n'est pas à la Nation que je les impute, & tout cela n'empêche pas que plusieurs de ses membres n'aient toute mon estime, & ne la méritent, même dans l'erreur où on les tient. D'ailleurs mon cœur s'enflamme bien plus aux injustices dont je suis témoin, qu'à celles dont je suis la victime; il lui manque, pour ces dernières, l'énergie & la vigueur d'un généreux désintéressement. Il me semble que ce n'est pas la peine de



m'échauffer pour une cause qui n'intéresse que moi. Je regarde mes malheurs comme liés à mon état d'homme & d'ami de la vérité. Je vois le méchant qui me persécute & me dif-fame, comme je verrois un rocher se détacher d'une montagne & venir m'écraser. Je le re-pousserois si j'en avois la force, mais sans co-lère, & puis je le laisserois là sans y plus son-ger. J'avoue pourtant que ces mêmes malheurs m'ont d'abord pris au dépourvu, parce qu'il en est auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé; j'en ai été cependant plus abattu qu'irrité, & mainte-nant que me voilà prêt, j'espère me laisser un peu moins accabler, mais pas plus émouvoir de ceux qui m'attendent. A mon âge, & dans mon état, ce n'est plus la peine de s'en tour-menter, & j'en vois le terme de trop près, pour m'inquiéter beaucoup de l'espace qui reste. Mais je n'entends rien à ce que vous me dites de ceux que vous avez essuyés : assuré-ment je suis fait pour les plaindre; mais que peuvent-ils avoir de commun avec les miens? Ma situation est unique, elle est inouïe depuis que le monde existe, & je ne puis présumer qu'il s'en retrouve jamais de pareille. Je ne comprends donc point quel rapport il peut y avoir dans nos destinées, & j'aime à croire

que vous vous abusez sur ce point. Adieu ,  
Monsieur, vivez heureux ; jouissez en paix de  
votre gloire , & souvenez-vous quelquefois  
d'un homme qui vous honorera toujours.

ROUSSEAU.

---

## A V I S

### D E L'É D I T E U R.

**M.** de Belloy, dans ses Notes historiques ,  
*pages 231 & 233* de ce volume, fait con-  
noître, d'après M. d'Expilly, les descendans  
du Chevalier Bayard ; il parle d'un sieur de  
Chastelar , petit-fils de la fille de Bayard , qui  
fut célèbre par son courage & sa belle figure.  
» Il osa aimer Marie Stuart, & eut une fin  
» tragique ». C'est tout ce que M. de Belloy  
dit de cet infortuné jeune homme , dont on  
trouvera l'histoire plus détaillée dans le mor-  
ceau suivant , qui peut être regardé comme  
le commentaire du texte de M. de Belloy.



## E X T R A I T

*De l'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre , tome IX de l'Ouvrage entier & second du Supplément , pag. 395 , & suiv.*

» **O**N a voulu accuser Marie Stuart de ga-  
 » lanterie ; il est rare qu'une femme belle , sen-  
 » sible , attentive à plaire , ne soit pas calom-  
 » niée sur ce point. Nous avons à lui repro-  
 » cher au contraire un acte de sévérité exces-  
 » sive sur cet article.

» Montmorenci , qui fut dans la suite le  
 » Connétable Henri , avoit été fort amou-  
 » reux de Marie Stuart , qui , de son côté ,  
 » ayant pour lui , dit-on , une prédilection  
 » marquée , auroit consenti à l'épouser , après  
 » la mort de François II , si Henri eût été  
 » libre alors.

» Lorsque Marie retourna en Ecosse , Mont-  
 » morenci fut un des François qui l'accom-  
 » pagnèrent. Il avoit avec lui Chastelard ,  
 » jeune homme d'une très-ancienne Mai-  
 » son du Dauphiné , arrière petit - fils de  
 » notre illustre Chevalier Bayard. Chastelard

» avoit des talens aimables , de la galanterie  
» dans l'esprit , du goût pour la Poésie ; il  
» s'exerça beaucoup dans ce voyage à célé-  
» brer la Reine, qui prenoit plaisir à répondre  
» à ses vers. Ardent & présomptueux , il s'en-  
» flamma pour elle , & espéra de lui plaire.  
» Obligé de revenir en France , il quitta l'E-  
» cosse avec le plus vif regret. Lorsqu'il vit  
» les guerres de Religion s'allumer dans sa pa-  
» trie , ne voulant porter les armes ni pour  
» la Religion Catholique , parce qu'il étoit  
» Protestant , ni contre cette Religion , parce  
» que c'étoit celle de la Reine qu'il aimoit ,  
» il prit le parti de retourner en Ecosse avec  
» des lettres de recommandation de Mont-  
» morenci : la Reine d'Ecosse le revit avec  
» plaisir. Chastelard se méprit sur la nature de  
» ses succès, il poussa la témérité de ses entre-  
» prises jusqu'à se cacher sous le lit de la Reine;  
» il y fut découvert au moment où la Reine  
» alloit se coucher : elle eut la bonté de lui  
» pardonner ; mais Chastelard eut le malheur  
» de se persuader que quand une Reine par-  
» donne de telles insolences , elle les auto-  
» rise ; il osa récidiver. Marie perdit patience ,  
» & crut devoir abandonner Chastelard à la  
» rigueur de la Justice. Il étoit difficile qu'il  
» y eût des loix positives sur un pareil cas ,

» par conséquent la vie de Chastelard auroit  
 » dû être en sûreté ; il fut cependant con-  
 » damné à être décapité. La Reine auroit dû  
 » lui faire grace , & se contenter de le chasser  
 » de ses Etats comme un fou incurable ; mais  
 » elle craignit le pédantisme de sa Nation ,  
 » & l'interprétation odieuse qu'on pourroit  
 » donner à son indulgence sur un point si  
 » délicat ; elle le laissa périr. Chastelard mon-  
 » ta sur l'échafaud avec la résignation d'un  
 » Chevalier qui meurt pour sa Dame ; il se  
 » plaignit pourtant de sa cruauté, mais en  
 » Amant maltraité , plus qu'en coupable  
 » condamné : il eut les yeux fixés jusqu'à  
 » la mort sur un lieu , d'où il espéroit que  
 » la Reine pourroit être curieuse de voir  
 » son supplice, puisque c'étoit une curiosité  
 » du temps ; mais nous avons dit quel étoit  
 » l'éloignement de la Reine pour cet affreux  
 » usage , & cette exécution étoit précisément  
 » celle qu'il lui convenoit le moins de voir.  
 » Chastelard lut pour son éternelle consola-  
 » tion , dit Brantôme , *l'hymne de la Mort* ,  
 » par Ronsard , ne s'aidant autrement d'autre  
 » livre spirituel , ni de Ministre , ni de Con-  
 » fesseur.

» On a dit que la Reine d'Ecosse , par cette  
 » rigueur envers Chastelard , avoit mérité

» celle dont Elifabeth usa envers elle. La ré-  
 » flexion est bien sévère ; ces deux actes de  
 » rigueur sont si différens dans toutes leurs  
 » circonstances, qu'on ne peut les comparer ».

*FIN du troisième Volume.*



# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

DU TROISIÈME VOLUME.

<i>Avis.</i>	Page 3
<i>Lettre historique sur Gaston de Foix, Duc de Nemours.</i>	5
<i>Éloge du Chevalier Bayard.</i>	57
<i>GASTON ET BAYARD, Préface.</i>	95
<i>Tragédie.</i>	117
<i>Notes Historiques.</i>	225
<i>Lettre du Chevalier Bayard à Laurent Aleman, son Oncle, sur la bataille de Ravenne.</i>	285
<i>L'ordre de l'armée du Roi, le 11 Avril, jour de Pâque, l'an 1512.</i>	291
<i>Anecdotes sur la Sépulture de Bayard, &amp; sur la statue de Gaston de Foix.</i>	295
<i>A M. de Belloy, sur la Tragédie de Gaston &amp; Bayard.</i>	299
<i>Jugement du Journal des Savans, sur la Tragédie de Gaston &amp; Bayard.</i>	302
<i>Observations de l'Éditeur, sur la Tragédie de Gaston &amp; Bayard.</i>	325
<b>TOME III.</b>	<b>É c</b>

<i>Pièces concernant la Tragédie de Gaston &amp; Bayard.</i>	Page 387
<i>Lettre des Officiers Municipaux de Calais , à M. de Belloy , concernant la Tragédie de Gaston &amp; Bayard.</i>	389
<i>Lettre des Officiers Municipaux de Mézières , à M. de Belloy , concernant la Tragédie de Gaston &amp; Bayard.</i>	391
<i>Avis de l'Éditeur.</i>	394
<i>Extrait de l'Histoire de François I, Livre 2 , Chapitre 3.</i>	395
<i>Anecdote sur la Tragédie de Gaston &amp; Bayard , tirée de deux Lettres de J. J. Rousseau.</i>	405
<i>Avis de l'Éditeur.</i>	Ibid.
<i>Première Lettre.</i>	407
<i>Avis de l'Éditeur.</i>	412
<i>Seconde Lettre.</i>	413
<i>Avis de l'Éditeur.</i>	420
<i>Extrait de l'Histoire de la Rivalité de la France &amp; de l'Angleterre , tome IX de l'Ouvrage entier , &amp; second du Supplément , pages 395 &amp; suiv.</i>	421

Fin de la Table.



## E R R A T A

*Du Troisième Volume.*

PAGE 53, *lign.* 15 & 16, dans ce jeune Prince de toutes les perfections, *lisf.* dans ce jeune Prince, de toutes les perfections.

Pag. 126, *vers* 17, Qu'il a des droits sur nous! *lisf.* Qu'il a de droits sur nous!

Pag. 134, *vers* 19. Et, cette nuit encore, *lisf.* Et, cette nuit encor.

Pag. 146, *vers* 2, Amoliffait, *lisf.* Amoliffait.

Pag. 319, *lign.* 23, ta carrière d'honneurs, *lisf.* ta carrière d'honneur.

Pag. 336, *lign.* 20, Aggrippine, *lisf.* Agrippine.

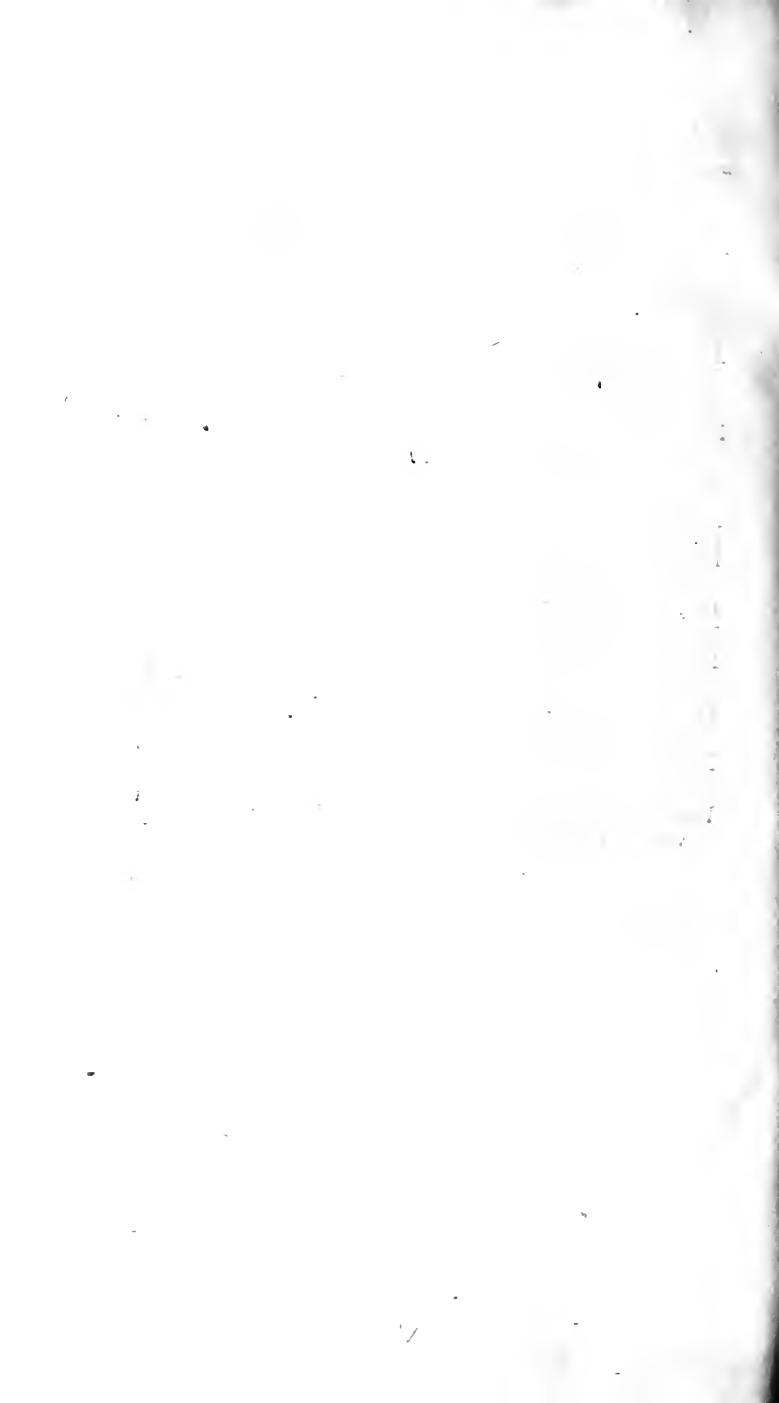
Pag. 357, *lign.* 17, Edouad, *lisf.* Edouard.

Pag. 360, *lign.* 15. sur eux-mêmes absolus, *lisf.* sur eux même absolus.

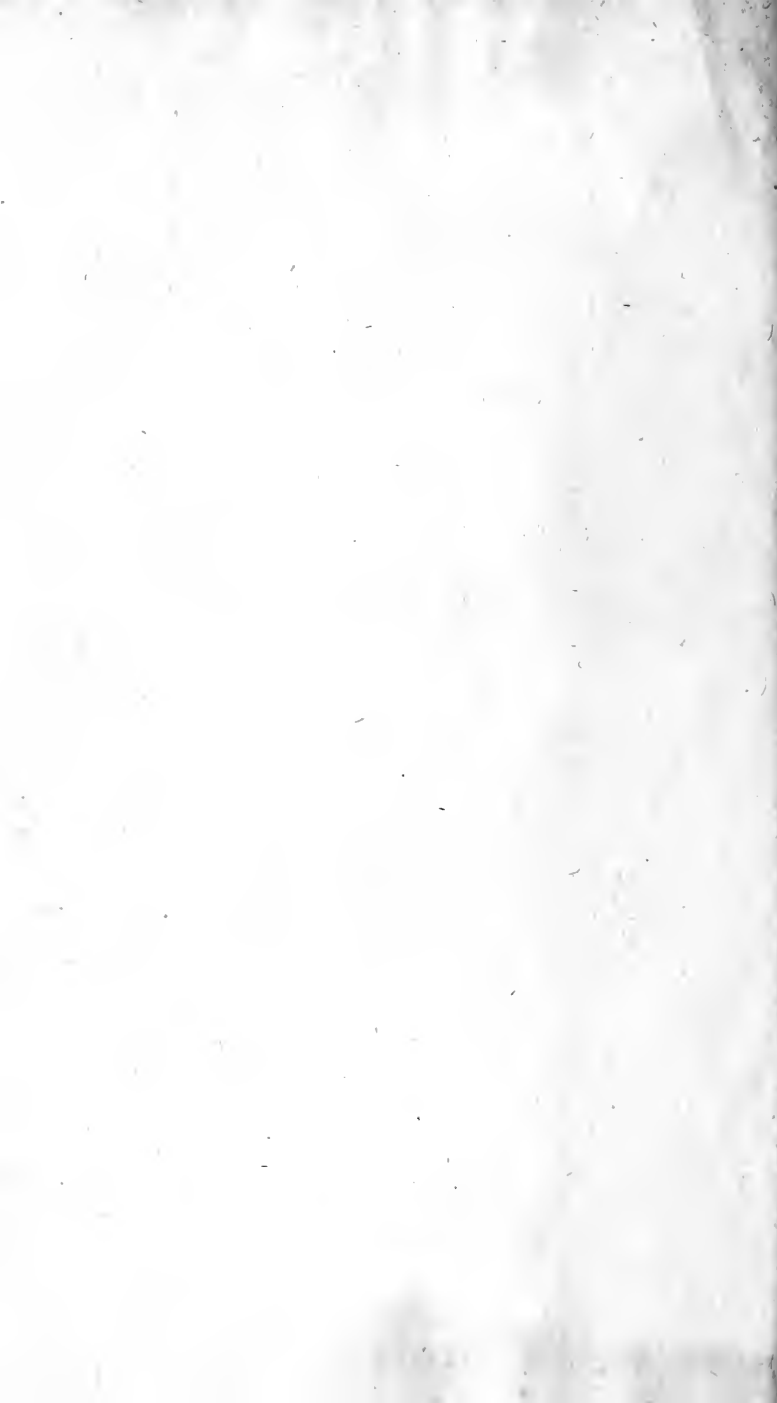
Pag. 363, *lign.* 13, du pont de Gariglian, *lisf.* du pont du Gariglian.

Pag. 401, *lign.* 21, de troupes de Nassau, *lisf.* des troupes de Nassau.

Pag. 410, *lign.* 7 & 8, aux vers de votre Bayard, *lisf.* au vers de votre Bayard.









**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--

